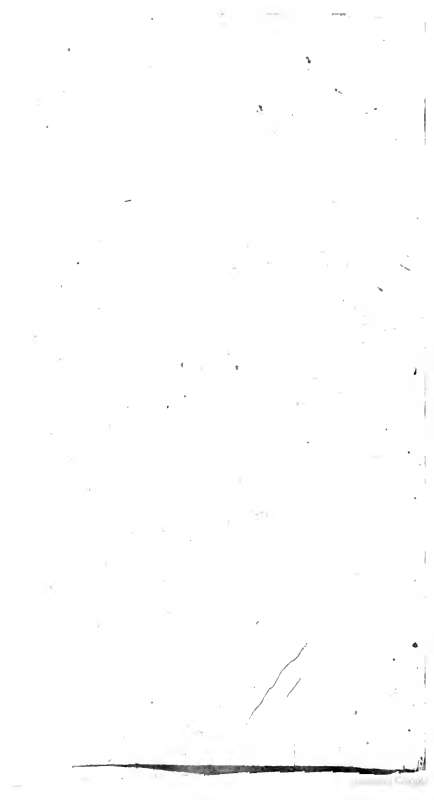






POESIES ALLEMANDES.

TOME PREMIER.



CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES,

Par M. HUBER.

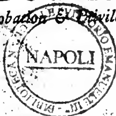
Auch Deutsche kœnnen sich auf den Parnassus schwingen.
Bodmer.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Ives.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



À

SON ALTESSE SÉRÉNSSIME

ÉLECTORALE

DE BAVIERE,

&c. &c.

MONSEIGNEUR,

Qu'il eſt flatteur pour un Sujet, lorſque ſon Prince, l'amour de ſes peuples, jette un

ſourire ſur ſes efforts! VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ÉLECTORALE *a daigné accorder ſes ſuffrages à mes foibles travaux Littéraires, & cette Approbation a ſuffi pour m'encourager à pourſuivre la même carriere. Aujourd'hui,* MONSEIGNEUR; *j'oſe vous préſenter les productions ingénieuſes de nos Poètes dans une Langue que vous poſſédez auſſi bien que votre Langue maternelle. Puiſſent mes foibles Copies, d'après tant d'ex-*

cellens Originaux, obtenir vos ſuffrages, & je ſerai aſſuré de ceux du Public!

Je ne parlerai point, MONSEIGNEUR, des éminentes qualités qui ornent votre ame: les louanges, quelque bien méritées qu'elles ſoient, paroiſſent toujours ſuſpectes de flatterie dans la bouche d'un Sujet. Vous avez de plus dignes éloges à prétendre, les éloges de la Poſtérité! Une Académie des Sciences que vous avez fondée dans votre Capitale & qui fleu-

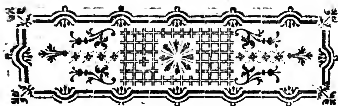
rit maintenant ſous vos auſpices, vous aſſure un rang diſtingué parmi les Princes bienfaiſans & Protecteurs des Lettres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime Électorale,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & Sujet Huber.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Les suffrages que le Public a accordé aux traductions que j'ai faites de M. *Gessner*, m'ont engagé à lui faire connoître les meilleurs Ouvrages des Poètes de ma Nation. Il n'y a gueres plus de seize ans que la Poésie Allemande étoit encore entiérement inconnue en France, & qu'on n'en parloit qu'avec mépris; mais dès que les Poésies de M. *de Haller* eurent paru, on en conçut l'idée la plus avantageuse, & on revint de l'injuste prévention que les Allemands n'étoient pas capables d'enfanter des Ouvrages d'imagination. Depuis ce tems quelques autres traductions, & surtout celles qui ont paru dans le Journal étranger, ont beaucoup contribué à répandre le goût de notre littérature. Aujourd'hui

les meilleurs esprits, semblent faire une attention singuliere à nos Poètes, & ils leur donnent le plus bel éloge que les Poètes puissent recevoir: celui de Peintres de la Nature.

Dans le choix des morceaux que je présente au Public, j'ai apporté tous mes soins à soutenir cette idée avantageuse. Parmi les Pieces qui composent ce recueil, quelques unes ont déjà paru dans le Journal étranger, mais elles ne composent pas la dixieme partie de l'Ouvrage. Mais sans m'étendre davantage sur la nature de mon travail, je vais essayer de tracer quelques traits de notre Poésie & de ses différentes révolutions.

L'histoire de la Poésie Allemande peut être divisée en quatres Périodes: la premiere comprend le tems des anciens Germains, ou des Bardes: la seconde celui des Minnesingers, ou des Poètes qui florissoient dans le treizieme siecle, sous les regnes des

Empereurs de la maison de Suabe: la troisieme celui d'*Opitz*, qui est le restaurateur de la Poésie, & qui a introduit le rhythme dans la versification: la quatrieme enfin est celui de *Haller* & des Ecrivains qui ont paru depuis environs quarante ans.

Nous n'avons rien de certain du premier âge de notre Poésie: nous savons seulement que les Germains aimoient beaucoup les vers. Au rapport de *Tacite*, les Bardes, qui étoient les Prêtres & les Poètes de nos peres, chantoient les actions éclatantes de leurs Héros & enflâmoient la jeunesse à se signaler dans les combats. Ainsi chez les Germains, de même que chez tous les peuples anciens, les Poètes étoient les Théologiens & les Historiens. Tous les monumens de cette ancienne Poésie, sont perdus. Mais les débris de celle des Scandinaves, échappés de cette destruction, peuvent nous en donner une idée. Les vers des *Scaldes*, con-

servés par des savans Danois, & les beaux restes de la Poésie Erse, recueillie en dernier lieu à Londre par un homme de goût, montrent qu'en général les Nations Barbares n'estimoient que la valeur & les vertus guerrieres. Ainsi les chants des Bardes ne devoient respirer que le carnage, & n'offrir que des images terribles. Les Bardes, pour être témoins oculaires des actions de valeur de leurs Compatriotes, suivoient leurs Chefs à la guerre; le jour de la bataille, les hommes les plus vaillans, formoient une enceinte autour d'eux, & étoient obligés de les accompagner partout où ils pouvoient être spectateurs du combat. Celui des Guerriers qui avoit le bonheur d'en être remarqué, devenoit immortel.

L'Empereur Charlemagne avoit fait une collection des Chansons de nos Bardes; & cette collection faisoit l'ornement de sa Bibliothéque. Mais ce grand Restaurateur des Lettres

ayant ordonné par son testament que tous ses livres fussent vendus au plus offrant, & que l'argent en fût distribué au pauvres, ces Chansons se trouverent de nouveau dispersées. Cependant Albert *Krantz*, Auteur laborieux qui vivoit au commencement du seizieme siecle, assure que les anciens vers Allemands lui ont beaucoup servi pour composer ses Ouvrages historiques, entr'autres ses Histoires des Saxons & des Vandales, & Jean *Aventin* qui vivoit vers le même tems, & qui s'est rendu célébre par ses Annales de Baviere, parle en plusieurs endroits de son Ouvrage, d'anciens vers Latins qu'il a trouvés dans quelques Couvens d'Allemagne, entr'autre à Saint-Eméran de Ratisbonne; il nous apprend qu'ils contenoient les hauts faits des anciens Rois Germains, qu'ils avoient été composés d'abord en Allemand, & que l'Empereur Charlemagne les avoient fait traduire en Latin par les

meilleurs Poètes de son tems. Il est à présumer que ces anciens monumens subsistent encore dans les Archives de quelque Couvent, & qu'un jour on en fera la découverte. Quoique l'Empereur Charlemagne & quelques-uns de ses Successeurs aient protégés les Savans, il ne paroît pas que dans ces tems de trouble & de superstition, les Belles-Lettres aient fait de grands progrès. Les Moines seuls étoient alors en possession des Sciences. Aussi les Ouvrages les plus anciens qui nous soient parvenus, sont ceux d'*Otfrid*, Bénédictin du Couvent de Wissembourg en Alsace, qui vivoit vers la fin du neuvieme siecle. Il est Auteur d'une traduction en vers des quatre Evangélistes : cet Ouvrage, découvert & publié par *Flacius Illyricus*, est le plus ancien Livre composé en langue Allemande.

Mais sans m'arrêter davantage à ces tems de ténèbres, je passerai tout de suite à l'âge des *Minnesin-*

gers ou des Chanteurs d'Amour, Poètes qui ont vécu sous les Empereurs de la maison de Suabe. Les Minnesingers étoient en Allemagne ce que les Troubadours étoient en France; & il y a grande apparence que les premiers se sont formés sur les derniers. Il est certain que l'Empereur Frédéric *Barberousse*, attira à sa Cour plusieurs Poètes Provençaux qui sans doute répandirent en Allemagne le goût de la Poésie. Si les Troubadours avoient leurs Musars, leurs Jongleurs & leurs Comirs, les Minnesingers avoient leurs Dichters, leurs Fidélers & leurs Singers.

Ces tems étoient extrêmement favorables à la Poésie. La superstition commençoit à perdre de son autorité; & les Allemands faisoient déjà leurs efforts pour secouer le joug que Rome leur avoit imposé. Sous le gouvernement féodal de ces tems, il regnoit une sorte de liberté; chaque Possesseur d'un château étoit à

peu de chose près souverain chez lui. Les différentes expéditions des Empereurs en Italie & même en Orient, fournissoient aux Poètes des occasions d'enrichir leur imagination d'une variété étonnante de mœurs, d'usages & de religions qui contrastoient parfaitement avec les leurs.

Ces Poètes parcouroient les pays, & se rendoient dans les Cours où ils récitoient & chantoient leurs productions Poétiques; car leurs vers étoient faits pour être récités ou chantés dans une assemblée, & non pas pour être lus dans un cabinet. Peu de gens alors savoient lire. La Poésie jouissoit de la plus grande considération. Les Princes, les Comtes & les Barons, s'en déclaroient non-seulement les Protecteurs, en recevant les Poètes dans leurs châteaux en qualité de Convives, en formant entr'eux des défis, & en se faisant réciter leurs Ouvrages en présence d'une illustre compagnie de l'un &

ıutre ſexe, mais encore ils s'efforoient eux-mêmes d'obtenir le prix. 's chantoient dans leurs vers les eautés c'e la Nature, les charmes es Belles, & les hauts faits des Cheealiers leurs contemporains : mais ɔuvent auſſi ils oſoient faire entenre la vérité aux Princes, & relever :s abus qui ſe commettoient dans :urs Cours. *Wolfram* d'*Eſchenbach*, près avoir récité un Poëme au Landrave de Thuringe, lui adreſſe ainſi ı parole : « O Arminius Prince de Thuringe, j'ai remarqué quelques-uns des Officiers de ta Cour que j'ai pris pour des Vagabonds. Depuis que ta bienfaiſance a attiré autour de ta perſonne un ſi grand nombre de gens, de différent caractere, & de différentes mœurs, des gens de mérite & des ames abjectes, tu aurois beſoin d'un Sénéchal, tel que celui du Roi Artus : à la premiere vue, ce Sénéchal ſavoit diſtinguer un vil flatteur, d'un homme

» vrai, & il les traitoit l'un & l'autre
» selon leur mérite perſonnel »....

Les Minneſingers, au nombre de cent quarante, parmi leſquels on compte des Empereurs, des Rois, des Ducs, des Comtes, des Barons & des Nobles, fleurirent tous dans le treizieme ſiecle. On n'a connu de leurs Ouvrages que quelques fragmens, conſervés par *Goldaſt* & par *Scherz*, Critiques du dix-ſeptieme ſiecle, lorſqu'on ſut qu'à la Bibliotéque du Roi, il y avoit un ſuperbe Manuſcrit, qui contenoit une collection complette des Minneſingers. M. *Bodmer*, dans les Ouvrages de qui j'ai puiſé une partie de ces notices, ayant obtenu ce Manuſcrit de M. *de Maurepas*, fit une édition de ces Poëtes & les préſerva ainſi de leur prochaine deſtruction.

Ces Poëtes ont illuſtré les tems des Empereurs de la maiſon de Suabe; mais après la mort tragique de *Conrad* le jeune, le dernier Prince de

ette tige si féconde en Héros, la Poésie fut négligée & le nom de Minnesinger tomba dans l'oubli. Dans es tems malheureux de cet interregne le vingt trois ans, où cinq Compétiteurs se disputerent l'Empire, & dévasterent l'Allemagne, on ne songea guere à cultiver les arts libéraux. Le Comte Rudolphe de Habsbourg, ayant été proclamé Empereur, ramena le calme après tant d'orages; mais les vrais Poëtes ne trouverent point de Protecteurs dans les chefs de l'Empire.

Après le beau lustre des Minnesingers, la Poésie tomba entre les mains du Peuple. Sous le nom de Meistersingers, maîtres Chanteurs, il se forma des Communautés de Poëtes qui, en vertu de leurs privileges, avoient le droit exclusif de débiter leurs vers. Ces misérables Rimeurs, qui n'avoient d'autres mérite que de flatter grossierement les Grands, obtinrent néanmoins de belles préro-

gatives des Empereurs, prérogatives qui furent encore augmentées ensuite par les Empereurs Maximilien I, Charles V, & Rudolphe II. A la réception d'un nouveau membre, ils observoient plusieurs cérémonies; les anciens du corps le couronnoient de laurier & lui donnoient la permission de porter l'épée.

Cependant au milieu de cette barbarie, il s'éleva un homme qui ne manquoit pas de génie. Au commencement du quatorzieme siecle, Hugues de *Trimberg* écrivit un Poème Satyrique-morale, intitulé le Coureur, où il censure avec beaucoup de liberté les vices qui regnoient dans les divers Etats, sans épargner même ceux du Clergé.

Les Ecrivains qui ont montré le plus de talent après *Trimberg*, furent Sébastien *Brandt* & Jean *Fischart*, qui fleurirent vers la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme, & qui furent tous deux

Docteurs en Droit à Strasbourg. Munis de la lecture des Anciens, ils censurerent les vices de leur tems & firent quelques autres Ouvrages ; mais la rudesse de leurs vers les fit tomber presqu'aussi-tôt dans l'oubli.

Brandt est Auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Navire des Foux*, ou *le nouveau Vaisseau de Narragonia* ; il y fait la Satyre des mœurs de son tems, & il y représente les Foux des divers Etats, rassemblés dans un vaisseau, qui vogue au gré des vents. Son esprit étoit très-propre pour rendre ces sortes d'images allégoriques, dont de son tems on avoit coutume de revêtir les vérités morales & politiques. Ce même *Brandt* a publié un Poëme sur la modestie, dont *Freydank*, Poëte du treizieme siecle, étoit Auteur ; dans une épilogue il loue *Freydank* d'avoir été censeur des vices, & le propose aux Allemands comme un témoignage qu'il y eut jadis des hommes qui oserent dire librement la vérité.

Quant à *Fischart* il composa un Poème sous le titre de l'*heureux Navire*, qui dans un jour fit le chemin de *Zurich* à *Strasbourg*. Le Poète fait la description des objets qui, dans son trajet, frapperent ses yeux, & par les tableaux qu'il offre, soit de la beauté des paysages, soit du caractere des habitans, il montre qu'il est grand Peintre. Ce morceau, composé dans le genre sérieux, n'est point dégradé par les peintures licencieuses qui déparent les autres ouvrages de *Fischart*. C'est-là le plus grand défaut de son Poème de la chasse des Puces; piece qui est d'ailleurs pleine de naturel, & où la Satyre est ingénieuse. Contemporain de *Rabelais*, il a fait une traduction libre de *Pantagruel*; aussi original dans son expression que le Cinique François, il le surpasse souvent pour les ordures.

Avec bien moins de génie que les Ecrivains précédens, Melchior *Pfinzing* s'est acquis beaucoup plus de

:putation par ſon *Theuerdank*, oème fait à la gloire de l'Empereur ſaximilien I, & dédié à Charle-Quint vant ſon élection à l'Empire. Ce oème a pour titre : *Les Faits & ;eſtes, ainſi que les Dangers du aillant, du louable & du bien re-ommé Héros & Chevalier Theuer-ank*. Les vices & les vertus y ſont erſonnifiés ; ils traverſent & ſecon-ent ſans ceſſe le Chevalier Theuer-ank qui n'eſt rien autre que l'Em-ereur Maximilien. C'eſt ſous cette llégorie que le Poète trouve moyen :e louer ou de flatter ſon Héros.)'ailleurs ce Poème, écrit dans un tile lâche & raboteux, & contenant les récits d'une longueur mortelle, i'offre qu'un tiſſu d'abſurdités. Maxi-nilien recompenſa magnifiquement *Pfinzing*, & fit des dépenſes vrai-nent impériales pour l'impreſſion de :e Poème, tant la flatterie eſt douce à 'oreille des Princes. Cet Empereur en it faire deux éditions, l'une à Nurem-

berg en 1517, & l'autre à Augſbourg en 1519. Les Amateurs de Livres curieux, qui d'ordinaire regardent plus à la beauté extérieure, qu'à la bonté intérieure d'un Ouvrage, ont mis un prix exceſſif à ce Theuerdank : il a été vendu juſqu'à cent ducats, & il fait encore aujourd'hui un ornement des grandes Bibliothéques.

Durant ce même ſiecle on vit paroître pluſieurs Ouvrages, qui offroient des tableaux Satyriques des mœurs du tems; tels étoient *Reynier le Renard*, Poème en 70 Chapitres compoſé anciennement en bas Saxon par Henri d'*Ackmar*, & publié par Nicolas *Baumann*, & la *Batracomiomachie*, ou *le gouvernement merveilleux des Grenouilles & des Souris*, Poème en 120 Chapitres de Gabriel *Rollenhagen*. On y trouve ſouvent des traits naïfs.

Hans Sachs, Cordonnier à Nuremberg & Poète Allemand, vivoit auſſi alors. Il releva les maîtres Chanteurs

:urs qui depuis quelque tems étoient
ɔmbé en décadence. Pendant qua-
ınte ans qu'il a professé le métier de
oète, il a composé 6048 pieces de
oésie, qui ont été recueillies en
inq volumes in-folio.

Ce fut aussi vers ce tems-là que
arut Martin *Luther*, qui, considéré
niquement comme Ecrivain, con-
:ibua baucoup à perfectionner la
ıngue & la Poésie Allemande. Il
st Auteur d'une version de la Bible,
ont le stile a une concision & une
légance naïve qu'on ne connoissoit
as jusqu'à lui. Parmi ses Cantiques
. s'en trouvent qui décelent un génie
raiment Poétique; sa versification
st beaucoup plus coulante que celle
es Poètes ses contemporains, &
ıême il avoit l'oreille si délicate, que
ɔuvent dans plusieurs strophes de
uite, il observoit naturellement le
hythme, introduit long-tems après
ar *Opitz*. Quel dommage que Lu-
her ne se soit point borné à la cul-
ure des Belles-Lettres! Les guerres

cruelles que sa reformation fit naître & qui déchirerent bientôt l'Allemagne, empêcherent la Poésie de faire des progrès.

Vers la fin du seizieme siecle & au commencement du dix-septieme, Paule *Milissus*, Pierre *Denaisius* & Rudolphe *Wekerlein* se signalerent par leur Poésies, & furent pour ainsi dire, les Précurseurs du Génie qui alloit bientôt paroître.

Enfin *Opitz* vint, & ce Poète commence le troisieme âge. Quand il parut il n'étoit nullement content de la Poésie Allemande ; il la trouvoit fort inférieure, à ce qu'elle avoit été dans le tems des Minnesingers, tant pour la douceur de la langue, que pour l'élévation des pensées. Il la renfermoit toute dans quelques morceaux peu considérables, qui avoit pour Auteur les Poètes que je viens de nommer ci-dessus, & quelques-uns de ses amis ; le reste étoit à son jugement au-dessous du médiocre. Il conçut le projet de la tirer de l'obscurité

où elle étoit tombée. Pour parvenir à ce but il s'apperçut qu'il avoit plusieurs préjugés à détruire ; les Savans de ſon tems écrivoient plus communément en Latin qu'en Allemand, & pour excuſer l'ignorance de leur langue, ils diſoient qu'elle n'étoit point propre à la Poéſie. D'un autre côté les gens d'un monde attaquoient la Poéſie elle-même, & ſoutenoient que ce n'étoit qu'un art futile qui ne ſervoit qu'à ègarer l'eſprit & à gâter le cœur. Il s'éleva avec force contre ces accuſations, il démontra les prérogatives de la langue Allemande & l'excellence de la Poéſie. Il fit voir qu'il ne falloit qu'un Génie pour vaincre toutes les difficultés. La premiere collection de ſes Poéſies parut à Straſbourg en 1624; l'Editeur, Jule-Guillaume *Zinkgræf*, y ajouta les Poéſies de quelques amis d'*Opitz*, telles que celles de Henri *Hamilton*, de Caſpar *Kirchner*, de Balthaſar *Venator*, & les ſiennes mêmes, mais elles ne ſervirent qu'à faire connoître

le mérite de celles d'*Opitz*. Il fut le premier qui introduisit un rhythme dans la versification Allemande; jusque-là on s'étoit contenté de compter les syllabes, sans avoir égard aux longues & aux breves. Par ce procédé il rendit la versification plus difficile, puisqu'à la gêne de la rime, il ajouta celle de la quantité. Tous ses vers furent ïambiques & trochaïques; *Tscherning*, qui vint après lui fut le premier qui en fit de dactiliques. C'est ainsi qu'*Opitz* fut surnommé à juste titre le pere de la poésie Allemande. Il ramena cet art à son origine : célébrer la Divinité & instruire les hommes.

Paul *Flemming* est de tous les Disciples d'*Opitz* celui qui en approcha le plus. Il s'en falloit bien qu'il eut le génie aussi vaste & aussi philosophique que son maître; mais il l'égaloit dans la Poésie pittoresque. Fréderic de *Logau*, Auteur d'un recueil d'Epigrammes, mérite d'occuper la seconde place. Quant aux autres Poètes qui suivirent les traces d'*Opitz* tels que

Simon *Dach*, André *Tſcherning*, les *Griphius* pere & fils, ils ne furent que ſes imitateurs, & n'atteignirent leur modele dans aucune partie.

Chrétien *de Hofmannswaldau* & Daniel-Caſpar *de Lohenſtein*, deux Gentilshommes Siléſiens, voulurent ſe frayer une route nouvelle & s'égarerent. Ces deux hommes adopterent le faux goût de quelques Poëtes Italiens, & changerent les beautés naturelles d'*Opitz*, en enflure & en *concetti.* Loin de s'attacher à exprimer le ſentiment, ou à faire parler les perſonnages ſuivant leur caractere, ils ne chercherent qu'à éblouir par les antitheſes les plus recherchées & par l'érudition la plus faſtueuſe. Leurs productions monſtrueuſes furent néanmoins admirées comme des chef-d'œuvres; & bientôt ce mauvais goût infecta la Poéſie & l'éloquence. Ils jouirent de la plus grande célébrité, & ils furent regardés comme des Génies rares qui avoient atteints la perfection. « *Opitz*, dit *Lohenſtein*, a

» égalé les Anciens & les Modernes ; » mais notre *Hofmannswaldau* les a tous ſurpaſſés ». Dans cet éloge il s'eſt loué lui-même ; car ce qui étoit vrai de *Hofmannswaldau*, devoit l'être auſſi à ſon égard. Bientôt tous les Ecrivains Allemands, prenant ces deux hommes pour modeles, ſe mirent à extravaguer en vers & en proſe. Cependant *Lohenſtein* n'étoit pas ſans mérite, au milieu de ſon enflure & de ſon galimathias, on trouve ſouvent des penſées ſublimes. M. *de Haller* convient que c'eſt la lecture de ſes Poéſies qui lui a fait naître l'idée de faire des vers. *Lohenſtein* eſt encore Auteur d'un Roman héroïque, intitulé : *Le Généreux Capitaine Arminius*. Ce Roman, pour la pureté du ſtile, & pour le nombre oratoire, eſt un de nos meilleurs Ouvrages de proſe ; on y trouve même quelquefois une éloquence qui va juſqu'au ſublime. En cela *Lohenſtein* eſt pour les Allemands, ce que *Balzac* eſt pour les François. L'Alle-

magne avoit alors des Romans qui n'étoient point à mépriſer : tels qu'*Octavie* & *Aramene* du Duc Antoine *Ulric* de Brunſwic ; *Hercule* & *Valiska*, *Herculiſcus* & *Herculaſdiſla* de *Buchholz*, Paſteur à Brunſwic, & *Baniſe d'Aſie*, de Henri-Anſelme de *Ziegler*. Tous ces Ouvrages pêchent par trop de longueurs, & par une enflure ridicule, ſurtout ce dernier.

Ce fut dans le tems que le mauvais goût de *Hofmannswaldau* & de *Lohenſtein* infectoit toute l'Allemagne, que le Baron *de Canitz* parut ſur la ſcene Poétique, & que par ſes efforts il ramena la Poéſie Allemande à la ſource du beau, découverte par *Opitz*. Né avec un génie heureux, il ſe perfectiona encore par d'excellentes études, & par ſes voyages. *Canitz* eſt un de nos premiers Poètes qui ait montré de la correction dans le ſtile. Tous ſes Ouvrages, décelent un eſprit initié dans les ſecrets les plus cachés de l'art Poétique. Il

s'eſt exercé avec ſuccès dans plu-ſieurs genres de Poëſie; mais où il me ſemble avoir excellé, c'eſt dans la Satyre. Rien ne paroît plus naturel ni plus facile que ſes vers; mais le peu de ſuccès de ſes imitateurs à fait voir la difficulté d'en faire de ſemblables. Les Poètes, ſes contemporains, de peur d'être empoulés, devinrent plats & rampans.

Jean de *Beſſer*, contemporain du Baron *de Canitz*, eſt celui qui en approcha le plus pour la pureté du ſtile; mais pour le fond même il lui eſt abſolument inférieur. Ses Poéſies n'ont rien d'intéreſſant, ne contenant gueres que des louanges faſtidieuſes de ſes maîtres, de Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg, & de Frédéric, premier Roi de Pruſſe. Tout homme qui conſacre ſes talens à flatter les Grands, choiſit un chemin plus ſûr pour la fortune, que pour la gloire: auſſi *Beſſer* fut-il comblé de biens & d'honneurs; mais aujourd'hui il ne jouit plus d'aucune conſidération.

Vers ce tems-là, *Wernick* fleurit à Hambourg & publia dix Livres d'Epigrammes, où le sel attique est prodigué à pleines mains. Il fut le premier qui s'éleva contre le mauvais goût de *Hofmannswallau* & de *Lohenstein*, & qui donna, dans d'excellentes notes, des modeles d'une saine critique. Le célébre Jean le *Clerc* dans son Mercure historique & politique du mois d'Octobre 1699, cite une Epigramme de *Wernick*, & dit : « Si l'on doit juger de l'Epi- » gramme Allemande à la louange » du Roi de la Grande-Bretagne, » par les traductions (1) qu'on en voit,

(1) Voici la traduction Françoise de cette Epigramme :

Avis au Peintre du Roi.

Peins l'Hibernois soumis, le Flamand rassuré,
Lorsque tu vois Guillaume armé.
Parle-t-il ? Peins alors, attentif & content,
Tout son Auguste Parlement.
Mais peins le monde entier, ses intérêts, son bien,
Lorsque Guillaume ne dit rien.

» c'eſt une piece qui mérite les ap-
» plaudiſſemens qu'on lui donne.
» L'Auteur a ſu attraper le vrai ca-
» ractere de ce Monarque. On entre-
» voit bien, qu'il s'exprime d'une
» maniere auſſi fine qu'elle eſt natu-
» relle & naïve. Si le Pere *Bouhours*
» la voyoit, il ne mettroit point en
» queſtion, je m'aſſûre, ſi un Alle-
» mand peut être Bel-eſprit, comme
» il fait dans ſes Entretiens d'*Ariſte*
» & d'*Eugene*. Il avoueroit que l'Eſ-
» prit eſt de tout pays». Ce *Wernick*, outre ſes Epigrammes, eſt encore Auteur de quatre Eglogues eſtimées, d'un Poème Satyrique, intitulé, *Hans-Sachs*. Ce Poème eſt une eſpece de *Dunſiade*, où il tourne en ridicule, un certain *Poſtel*, Diſciple de *Lohenſtein*, & Auteur d'un Poème épique, appellé *Witikind*.

Heræus, *Pietsch*, *Amthor* & *Neukirch*, n'ont été que les Panégiriſtes des Grands & des Riches, & n'iront point à la poſtérité. Prodigues du nom d'*Auguſte* & de *Mécéne*, ils

le donnoient libéralement à tous ceux qu'ils croyoient en état de payer. *Gunther* est le seul Poète de cette espece qui ait montré des talens décidés pour la Poésie. Quoiqu'il soit diffus & incorrecte, cependant dans plusieurs de ses Poèmes, on voit briller des étincelles de génie, & d'un véritable feu Poétique. Livré à une vie déréglée, & exposé à tous les inconvéniens de la misere, il a souvent été obligé de faire des vers pour vivre : il plaisante en plus d'un endroit de ses Poésies sur cet avilissement des Muses, & ne desire que le loisir de faire quelque chose de plus digne de lui & du Public. A Dresde il fut présenté à Auguste II, Roi de Pologne pour être Poète de Cour ; mais quand il parut devant sa Majesté, il étoit si ivre, qu'on fut obligé de le faire retirer. On dit que le Poète *Kænig*, qui occupoit alors ce poste, lui joua ce tour, en lui faisant donner à discrétion de l'excellent vin. Du reste la Poésie Allemande

n'a rien perdu de ce qu'il n'a pas obtenu cet emploi : un Poëte de Cour perd sa vie à chanter les mascarades, les jours de Gala & les autres bagatelles. *Gunther* est mort de misere à l'âge de vingt-huit ans.

Barthold Henri *Brocke*, est celui qui s'est le plus signalé par ses Ouvrages au commencement de ce siecle. En effet la Poésie lui a de grandes obligations ; il l'a ramenée à son principe, en célébrant l'Auteur de la Création. Ce Poète a chanté les Saisons, les Heures du jour, les Elémens, les Sens, & presque tous les Phénomènes & toutes les productions de la Nature. On ne peut disconvenir que *Brocke* ne s'appésantisse trop sur les détails, & que son stile ne soit souvent lâche & diffus ; cependant on trouve dans ses Poésies des tableaux sublimes & des traits de Génie. Ce qui rend cet Auteur infiniment estimable, c'est l'excellence de sa Morale.

Les Poésies de M. *de Haller* paru-

rent à Berne en 1732, & c'eſt par ce Poète que je commence le quatrieme & dernier âge de la Poéſie Allemande. Il a été un des premiers, qui, prenant les Anglois pour modele, ait traité poétiquement des ſujets Philoſophiques, & ſe ſoit propoſé d'enfermer un grand ſens ſouvent dans un ſeul vers. Sa Poéſie en général eſt énergique & pleine de tropes & de figures hardies. Dans la Satyre je ne connois point de Poète qui l'ait ſurpaſſé. Mais tandis qu'aux ſources du Rhin M. de *Haller* célébroit la Nature & demaſquoit le vice, à l'embouchure de l'Elbe M. *de Hagedorn* entonnoit des Chants plus doux & non moins Philoſophiques. Ces deux hommes, nourris de lecture des Anciens & des Modernes, ont paru à-peu-près dans le même tems, & nous ont donné des modeles dans preſque tous les genres de Poéſie. On pourroit peut-être leur joindre Charles-Fréderic *Drolinger*, Poète qui a bien du bon, & dont un Ode ſur l'immorta-

lité de l'ame renferme de grandes beautés.

On a vu la Poésie Allemande briller dans *Opitz* & dans *Canitz*, mais s'éclipser presqu'en un instant : il étoit à craindre que la même chose n'arrivât après *Haller* & de *Hagedorn*. L'Allemagne avoit besoin d'être éclairée par le flambeau de la saine Critique, & elle le fut. Dès 1721 & 1722, deux vrais Savans, M.M. *Bodmer* & *Breitinger* de Zurich, avoient donné sous le titre de *Peintres des Mœurs*, un Ouvrage périodique dans le goût du Spectateur Anglois; ils y avoient inséré plusieurs morceaux purement critiques dans lesquels ils faisoient remarquer les beautés d'*Opitz* & de *Canitz*, & les trivialités de *Hofmannswaldau*, d'*Amthor* & de *Neukirch*. Ces deux hommes, de concert ensemble, n'ont pas cessé depuis de discuter les parties les plus essentielles de l'art Poétique, & d'éclairer de plus en plus le Public.

Cependant je ne dois point passer

us silence M. *Gottsched*, Professeur Leipzig, qui, avec bien moins de lens que les précédens, mais avec m moins de zele, donna aussi quelles Ouvrages périodiques, dont objet principal étoit de répandre le oût des Belles-Lettres. On ne peut sconvenir que la langue Allemande e lui ait de grandes obligations. Dans siecle passé & au commencement e celui-ci, la langue Françoise avoit it de si grand progrès, que la lanue Allemande commençoit à être ort négligée, surtout par les Grands; eux même qui ne savoient que quelues mots de François, les mêoient avec leur Allemand, d'où il ésultoit un jargon nouveau. Tel est ncore le langage qu'on parle dans resque toutes les Cours de l'Allenagne. Une autre corruption de la angue qui regne aussi dans nos Cours, c'est le stile de la Chancellerie; ce ont de longues périodes, qui souvent ne forment point de sens, & qui n'offrent qu'une abondance stérile de

mots. Les Actes publics, & les Lettres de notification ſont compoſés dans ce ſtile ridicule. M. *Gottſched* s'eſt élevé avec force contre cette corruption de la langue, & ſes efforts n'ont pas été tout à fait infructueux. Enſuite il a donné ſucceſſivement des Ouvrages élémentaires ſur la Poéſie, ſur l'Eloquence, ſur la Philoſophie & ſur la Grammaire, Ouvrages, qui ont obtenus d'abord les ſuffrages du Public, & qui ſont tombés aujourd'hui dans une ſorte de mépris, ſur-tout ſa Poétique & ſa Rhérorique. Enorgueilli par ſes premiers ſuccès, il a pris un ton de Dictateur & s'eſt élevé contre tous nos bons Ecrivains; on a examiné ſes Ouvrages, & on a trouvé que cet homme, qui prétendoit former des Poètes & des Orateurs, ne connoiſſoit que le mécaniſme de la Poéſie & de l'Eloquence. M. *Gottſched* s'eſt auſſi exercé dans preſque tous les genres de Poéſie, mais il n'a rien produit qui décéle un homme de génie.

Malgré cela M. *Gottſched* ne laiſſe

s que de répandre le goût des Bel-
;-Lettres & d'exciter l'émulation
rmi les beaux Esprits de l'Allema-
e. En 1741, il présidoit à un Ou-
age périodique, intitulé: *Les Amu-*
mens de l'Esprit & de la Raison.
rmi les pieces très médiocres de ses
isciples, on voit briller celles des
amer, des *Klopstok*, des *Schlegels*,
s *Utz*, des *Kleist*, des *Gellert*, des
ærtner, des *Giefeke*, des *Rabener*,
:s *Zacharie*, des *Schmidt*, des *Ebert*
de quelques autres hommes de
:tte trempe. Mais bientôt ces beaux
énies formerent une société à part,
en 1748 ils donnerent deux autres
uvrages périodiques, l'un sous le
tre de *nouvelles Contributions pour*
amusement de l'Esprit, & l'autre
us celui, *de Collection d'ouvrages*
êlés, par les Auteurs des nouvelles
ontributions, pour l'amusement de
Esprit & de la Raison. Ces deux
:cueils, qui ne forment que sept
olumes in 8°. renferment tout ce
ue nous avons de plus parfait dans

tous les genres de littérature. Mais cette société, cimentée par l'amitié, fut dissoute par l'indigence. Tous ces Poètes se disperserent dans différentes villes de l'Allemagne ; *Schlegel*, ensuite *Cramer* & *Klopstok*, furent appellés à Copenhague par Frédéric V Roi de Dannemarc, le seul Prince qui ait protégé les Muses Allemandes, & furent obligés de s'expatrier, ne trouvant aucun encouragement dans leur pays.

Ces hommes, séparés par la distances des lieux, sont liés par les nœuds de l'amitié. Ils ignorent ces cabales & ces basses jalousies qui ne regnent que trop souvent parmi les gens de Lettres. Sans aucune protection de la part des Princes de l'Allemagne, ils ont produit des chef-d'œuvres dans presque tous les genres de littérature. Peut-être même que cela n'a pas nui à leurs compositions ; on y remarque une certaine fierté qui leur sied bien ; mais ce qui rend leurs Ouvrages infiniment estimables,

c'eſt que la religion & les mœurs y ſont généralement reſpectées ; & leurs Muſes ne ſe proſtituerent jamais au ſervice du vice & de l'adulation.

Du reſte la culture des Belles-Lettres eſt encore concentrée dans les contrées proteſtantes ; elle n'a preſque pas fait de progrès dans les pays Catholiques, où l'on n'a pas un ſeul Poète.

Depuis environs dix ans, il a paru à Leipzig & à Berlin deux excellens Journaux qui ont beaucoup contribué à inſpirer le goût des Belles-Lettres & à donner des bonnes notions ſur les Arts & les Sciences. Le premier porte pour titre : *Bibliothéque des beaux Arts & des Belles-Lettres*, Ouvrage ſolide & qui offre un tableau des productions ingénieuſes de toutes l'Europe ; le ſecond : *Lettres, ſur ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature*. Ces Lettres ſont des modeles dans le genre épiſtolaire, & nous n'avons point d'ouvrage de proſe mieux écrit. Les

Auteurs ſont des Gens qui ne craignent pas de dire librement ce qu'ils penſent, & leurs jugemens ſont pour la plupart ſolides & impartiaux. Ce ſont ces Ouvrages qui m'ont ſervi de guide en grande partie, dans les jugemens que j'ai portés de nos Poètes. Je me ſuis ſouvent appuyé de l'autorité d'un jeune Critique (1), qui s'eſt déjà fait connoître par des Ouvrages très agréables, mais plus ſouvent je n'ai ſuivi que mon propre ſentiment.

On doit ſentir toutes les difficultés que j'ai rencontrées, & je ne me flatte point de les avoir toutes ſurmontées. Un Etranger, quelqu'effort qu'il faſſe, réuſſit rarement à écrire purement la langue Françoiſe. Je n'ai rien négligé pour donner à mes traductions la perfection que je ſuis capable de leur donner, & je me ſuis efforcé de leur conſerver ce goût de terroir, qui ne déplaît pas toujours aux hommes de goût.

(1) V. *L'Eſſai ſur la Poéſie Allemande*, dans le Journal étranger, Septembre 1761.

CHOIX

TABLE

des Pieces contenues dans le premier Volume.

Fabeln und Erzæhlungen, von C. F. Gellert. Leipzig. 1748.

FIN de la Table du premier Volume

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Choix de Poésies Allemandes*, &c. je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 17 Octobre 1765.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur HUBER, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Choix de Poésies Allemandes*, &c s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu

de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui; & de tous dépens, dommages & intérêts à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiltre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires, car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de Grâce mille sept cent soixante-cinq, & de votre Regne le cinquante & unieme. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

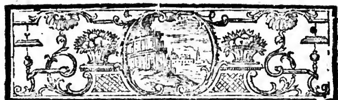
Je, soussigné, cede pour toujours à M. Denis Humblot, Libraire à Paris & à ses ayans-causes, tous mes droits au présent Privilége, ainsi qu'à ceux que je pourrois obtenir par la suite pour l'Ouvrage y mentionné. A Paris ce vingt-neuf Janvier mil sept cent soixante-six.

signé, HUBER.

Regiſtré, enſemble le préſent Privilege & la Ceſſion, ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 777, fol. 425, conformément au Reglement de 1723 A Paris ce 6 Février 1766.

LE BRETON, *Syndic.*

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.



CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES.



IDYLLES SACRÉES DE M. SCHMIDT.

JE commence ce recueil de traductions par la Poésie pastorale, comme de tous les genres le plus simple, le plus naturel & sans doute le plus ancien. Ce champ de la Poésie a été de tout tems très-cultivé par nos Poètes, & dès l'année 1629, *Opitz* nous donna un Poème pastoral, mêlé de prose & de vers, intitulé. *La Bergerie de la Nymphe Hercynie*, poème qui n'est pas sans mérite. Je me suis restreint

à ne rapporter des morceaux que des Poètes paſtoraux, venus depuis M. de *Haller*. Ces derniers pour donner à leurs tableaux champêtres ce dégré de vraiſemblance que ne peuvent leur donner les mœurs groſſieres de nos villageois, ont preſque tous tranſporté la ſcène dans ces âges du monde où la vie paſtorale étoit encore en honneur, & faiſoit l'occupation des hommes. M. *Geſſner* place ſes Paſteurs dans l'âge d'or de la mythologie payenne, & M. *Schmidt* les ſiens, dans les tems des Patriarches, rapportés dans les Livres-ſaints. Les Idylles ſacrées de M. *Schmidt*, ſoit par l'importance de la matiere, ſoit par la réuſſite de l'exécution; méritent d'être placées à la tête de cette collection. Je me bornerai à préſent à rapporter quelques détails ſur ce Poète.

Jacques Frédéric *Schmidt* eſt né dans la baſſe Saxe, & a fait ſes études à Jéna. Ce fut pendant qu'il étoit encore écolier en cette ville, qu'il compoſa *ſes Tableaux & Sentimens poétiques, tirés de l'Hiſtoire ſainte*, ou ſes Idylles ſacrées, qui lui ont fait le plus grand honneur parmi les vrais connciſſeurs & les ames ſenſibles. C'eſt un génie naiſſant digne de l'attention du Public : ſon vol eſt encore inégal & incer-

tain, mais il eſt rapide & ſublime. Sans m'étendre d'avantage ſur ce Poète, je me contenterai de rapporter le précis de ce qui en a été dit dans l'avertiſſement qui précede ma traduction des Idylles de *Geſſner.*

« M. *Schmidt* a pris tous ſes ſujets dans la » Bible, & ſon but principal ſemble avoir » été de recueillir les ſujets les plus intéreſ- » ſans que préſentent les Livres-ſaints, & » de les orner des couleurs de la Poéſie. » Il paroît que c'eſt la force du ſujet qui » a fait de preſque tous les morceaux de » ce recueil autant d'Idylles, & qui nous » donne droit de ranger l'Auteur parmi les » Poètes paſtoraux. Rien ne prouve mieux » la vérité de ce que M. *Geſſner* a remar- » qué dans ſa préface, ſur l'analogie de la » vie paſtorale & de celle des anciens Pa- » triarches. M. *Schmidt* fait un très-grand » uſage des figures, des tours & des ex- » preſſions que lui fournit l'Ecriture. Ses » Idylles ſont écrites les unes en vers hexa- » metres, les autres en proſe. Ses vers n'ont » pas l'harmonie de ceux de M. *Klopſtok*, » & ſa proſe à cet égard eſt encore plus » inférieure à celle de M. *Geſſner*: mais dans » l'art de peindre la Nature, d'exprimer le » ſentiment avec vérité, de mêler le ſu-

» blime & la naïveté, il n'eſt inférieur à
» perſonne ».

Je promis alors de donner au Public l'Ouvrage entier; mais tous les morceaux de cet Auteur n'étant point également bons, j'ai préféré de ne rapporter ici que ceux qui m'ont paru les plus intéreſſans. On y trouvera non-ſeulement toutes les Idylles qui ont parus dans le Journal étranger, ſoit en entier, ſoit par extrait; mais encore pluſieurs pieces qui n'ont jamais été traduites.



DEDAN & ILMITH.

Au fond d'un bois solitaire, dans la contrée de Bersaba, Dedan, gardien de ses troupeaux, s'assit avec sa chere Ilmith sur le gazon, près d'une fontaine, dont le murmure se faisoit à peine entendre. De hauts cyprès & un chêne antique, interceptant la lumiere du jour, étendoient une sombre voûte sur la fontaine, & leur ombrage sacré inspiroit la plus douce mélancolie. J'aime ces lieux, s'écria Dedan; regarde, ma chere Ilmith, porte les yeux dans ce lointain, comme ce lierre rampe à l'entour de ce rocher suspendu!.... Ah quelle fraicheur on goute dans ce séjour!....

Le silence & l'obscurité qui regnent dans ces bois, répond Ilmith, en serrant la main du Berger, conviennent parfaitement à la situation de mon ame: l'émail des prairies de mon pere n'a plus d'attraits pour moi depuis que ma chere Zipha n'est plus. O charmante Zipha, gage d'un éternel amour!..... Hélas! elle s'est flétrie comme la rose qui n'a point vu le midi, &...... tous mes plaisirs sont morts avec elle.

Ilmith, repliqua le Berger, en la pressant dans ses bras & la pressant tendrement contre son sein, ma chere Ilmith, cesse de verser des larmes sur le sort de notre fille. C'est un Ange, qui brille maintenant dans des campagnes bien plus délicieuses que ne l'étoit le délicieux Eden ; oui, elle y brille, & voit sous ses pieds une multitude de cieux. Oublie désormais l'enveloppe mortelle qui cachoit sa belle ame. Qu'est-ce que le soleil, en comparaison d'une seule goutte de cette lumiere dont les Bienheureux s'abreuvent dans le sein de Dieu?

Ilmith. Ah! je cede, malgré moi, à l'impression du sentiment qui m'agite..... Le Créateur, lui qui a versé tant de tendresse & d'amour au fond de mon cœur maternel, ne s'offensera point de mes larmes. Tu t'en souviens, ô Dedan! avec quel transport, de quel air plein d'innocence elle nous sourioit, lorsque la balançant sur mes genoux, je l'excitois à rire à force de baisers, & lorsque....

Dedan Hélas! il n'est que trop vrai.... Mais, ô ma chere Ilmith!....

Ilmith. Et lorsqu'en sons, encore mal formés, elle t'appelloit son pere....

Dedan. O tendre souvenir! ô ma chere Ilmith, que j'aime, ah! que j'aime les senti-

mens dont ta belle ame est pénétrée..... (A ces mots Dedan l'embrasse tendrement, en cachant ses joues mâles dans son sein, que les sanglots faisoient palpiter). Mais non, n'offensons pas le Seigneur par des larmes trop ameres.... Sais-tu, ma chere Ilmith, qu'il n'est pas permis de se livrer à la douleur dans ce lieu, à l'aspect de cette fontaine. Ah! ne profanons point cette fontaine par nos larmes. Que notre cœur soit plein de sentiment, mais non pas de foiblesse!

Ilmith. Eh bien! cette fontaine!....

Dedan. Je vais t'en raconter l'histoire; ma chere Ilmith; puisse-t-elle dissiper ton chagrin! Ecoute l'histoire de la Fontaine sacrée. C'est ainsi que Jaskan, mon pere me l'a chantée, lorsque j'étois encore tout jeune, & qu'il vouloit élever mon ame au sentiment de la Divinité.

L'Aurore étendoit son vêtement de pourpre sur les champs immenses des cieux, lorsqu'une fille Egyptienne, portant un enfant sur son dos, arriva dans ce lieu solitaire; égarée, éperdue, elle se tordoit les mains, car elle avoit été délaissée. Elle avoit été délaissée: un peu de pain & un vase plein d'eau étoient toutes les richesses

que ſon Bien-aimé lui avoit données, lorſqu'un deſtin cruel l'eût ſéparée de lui. L'eau de ſon petit flacon fut bientôt épuiſée, & alors il ne jailliſſoit encore aucune ſource dans ce lieu. Cependant Agar (c'étoit le nom de cette fille infortunée) poſa triſtement ſous ce chêne ſolitaire, ſon fils endormi, le charmant Iſmael; & comme en s'éveillant il demanda de l'eau à grands cris, elle s'en alla, & ſe précipita ſur le gazon: non, dit-elle, je ne verrai point la mort douloureuſe de mon fils. Elle étoit étendue le viſage contre terre, muette, verſant un torrent de larmes, qui tombant ſur le trefle & ſur des plantes balſamiques, brilloient comme de l'agent fluide. Elle reſta deux heures entieres étendues dans cette poſture..... déſolée..... délaiſſée..... elle croyoit mourir. Mais un Ange, envoyé par le Très-haut, deſcendit tout-à-coup, & fut témoin de ce ſpectacle déplorable. Alors ſon ſouffle fomenta les larmes de l'infortunée Agar, leſquelles ſe réunirent & formerent une fontaine. Au premier murmure de la ſource, Agar, effrayée & ſurpriſe, leva la tête avec précipitation. Alors l'Ange du Seigneur, qui ſe tenoit inviſiblement à ſes côtés, lui dit d'une voix douce: Agar, Agar, ne crains rien! Dieu a entendu la

voix plaintive de ton fils. Leve-toi, prend le jeune enfant, & conduis le par la main: de lui sortira une grande nation. Agar se leva, elle courut en même-tems à la source, elle remplit son vase, & abreuva son fils, qui étant devenu grand, fut un homme puissant & célebre.

Ainsi chanta Dedan : Ilmith. versa des larmes de joie, & lava son beau visage dans la Fontaine sacrée. Puis elle descendit plus gaie dans le vallon avec son Berger, auprès de son troupeau folâtre : là, elle raconta aux jeunes Bergers & aux jeunes Bergeres ce que Dedan avoit chanté, lorsqu'il l'avoit conduite dans l'épaisse forêt, où l'ombre funebre des cyprès excite à la mélancolie.



MOÏSE.

MOISE, poursuivi par l'indigence, fuyoit la colere du cruel Pharaon, qui semoit partout sur ses pas les terreurs de la mort. Il se retiroit, à travers de vastes déserts, dans des contrées inconnues & lointaines : mais Moïse craignoit le Seigneur, & sa vie fut en sureté. Un jour, qu'épuisé par l'ardeur du midi & accablé par la soif,

il parcouroit les terres de Madian, l'onde fraîche & limpide d'une fontaine s'offrit à ses regards. Moïse but de l'eau de cette fontaine, & quand il eut bu, il sentit ses forces ranimées, il poussa des cris d'allégresse vers le Seigneur. Puis il alla se reposer à l'ombre près de la fontaine. A peine fut-il assis, qu'il vit sept jeunes filles, belles & riantes comme la campagne d'alentour, s'approcher de la fontaine, pour puiser de l'eau & pour abreuver les troupeaux de leur pere. Mais dès qu'elles eurent rempli les auges, il survint des Bergers qui chasserent les Bergeres de la fontaine, afin d'abreuver les premiers leurs troupeaux. Contraintes de céder à la violence des Pasteurs, les aimables filles se tenoient tristement à l'écard. Moïse l'apperçut: que vous êtes injustes, ô Bergers! s'écria-t-il en se levant, ces Bergeres sont venues avant vous pour puiser de l'eau, & vous voulez qu'elles vous cédent la place!..... Il dit & il chassa ces Pasteurs grossiers, il remplit lui-même les auges & abreuva les troupeaux des jeunes filles.

Cependant il alla se r'asseoir à l'ombre, tandis que les Bergeres timides retournerent gaiement à leur demeure. Que ces Bergers sont violens s'écria-t-il avec indignation! Ensuite il but encore une fois de l'eau de la fontaine, & alloit quitter la contrée, lors-

qu'il vit Séphora, la plus belle des jeunes filles, accourir vers lui. Aimable étranger, lui dit-elle d'une voix gracieuse, tu nous as défendues contre la violence! ah, dis-moi, que puis-je faire pour t'en recompenser? Viens avec moi, viens, mon pere desire de te voir : qui donc vous a aidé, nous a-t-il dit, pour avoir ainsi abreuvé vos brebis plutôt qu'à l'ordinaire? Et nous lui avons raconté, comment un jeune homme plein de générosité, nous avoit défendu contre la violence des Pasteurs, & comment il avoit abreuvé nos troupeaux. Eh quoi! nous a repondu notre pere avec colere, vous n'avez pas invité cet homme à venir prendre le repas avec nous? ..... Je l'ai entendu, & je suis accourue te le dire; viens maintenant, viens goûter à notre table un repas champêtre; viens partager avec nous du miel, du lait & quelques fruits, viens, mon pere veut aussi te remercier.

Ainsi dit l'aimable Séphora; & Moïse, conduit par la main de la Belle, alla gaiement dans la demeure de Raguel. Et Raguel le prit en affection, & lui donna pour épouse Séphora, la plus belle de ses filles: Ton cœur généreux, lui dit-il, doit être recompensé, tu mérites de vivre heureux!

LAMECH & ZILLA (1).

Le soir étoit venu, l'image tremblante & brisée de la lune voltigeoit sur la surface d'un ruisseau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché sur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui à travers les rosiers touffus & le long des rives du ruisseau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanson solitaire au ruisseau & à l'écho. Il commença ainsi. « Malheureux que je suis ! elle ne vient » point ! Ruisseau dont j'entens le murmure, » ah pleure avec moi ! Elle ne vient point ! » cette fille du ciel, cette beauté divine » que les hommes appellent Ada. Pourquoi » tarde-t-elle si long-tems ? .... seroit-elle » déjà livrée au sommeil ? .... Roses en- » voyez-lui vos parfums embaumés. Que » mon haleine enflammée fasse voler vos » douces odeurs vers la couche de celle que » j'aime ! Ah puisse-t-elle me sourire dans » ses songes ! .... mais peut-être est-elle

(1) Ce morceau, tiré de l'avertissement des Idylles de M. *Gessner*, trouve ici sa véritable place.

» maintenant assise sous le berceau de feuil-
» lage qui couvre l'entrée de sa cabane. Que
» mes soupirs ardens volent jusqu'à elle, mê-
» lés avec le parfums des roses ! qu'elle les
» respire ! & qu'avec eux elle respire la ten-
» dresse ! Ma belle, ma bien aimée !... mon
» Ada !.... oui j'ose te nommer ainsi : oui.
» l'Eternel me la donne. Cette douce pensée
» fait palpiter mon sein embrasé. Je veux
» rester couché sur ce gazon jusqu'au mo-
» ment où les premiers rayons de l'Aurore
» l'éveilleront. Alors elle viendra condui-
» sant son troupeau. Elle marchera d'un pas
» assuré. *Il dort loin de moi*, dira-t-elle en
» elle-même, en s'approchant toujours de
» la verte prairie : cependant couché sur
» l'herbe j'écouterai avidement, l'oreille
» baissée contre terre pour entendre le bruit
» de ses pas légers. Nuit trop lente, hâte toi
» de t'écouler ! Déjà les boucles de ma che-
» velure sont baignées de rosée, & des lar-
» mes de tendresse inondent mes yeux !....
» Ah, quand elle m'apercevra !.... comme
» ses joues vont se colorer de pourpre !....
» Son souvenir est pour moi la promesse
» d'une longue vie !.... le miel est moins
» doux dans la bouche, le son d'une lyre
» harmonieuse est moins agréable dans un
» festin que ne l'est pour moi le souvenir
» d'Ada. Je veux me rendre sous ce pal-

» mier. Là elle me verra plutôt : là je me » coucherai sur le gazon pour entendre de » loin le bruit de ses pas. Je lui présenterai » la main en soupirant : je me laisserai tom» ber sur son sein. Mes yeux plongés dans » les larmes toucheront alors son cœur ».

Ainsi chantoit Lamech, & déjà il se levoit pour aller se coucher sous le palmier, lorsque tout-à-coup Zilla sortit du milieu d'un bosquet. Ah Lamech, s'écria-t-elle, tu m'as trompée. Voilà que je sais que tu aimes Ada. Pourquoi m'as-tu trompée ?

Lamech. Zilla, comment te trouves-tu si tard en ce lieu ? Ne te courrouce pas, Zilla, tu m'as écouté .... C'est une belle qui te ressemble que j'ai chantée. Tu es aussi ma belle.

Zilla. Je te dis adieu, Lamech, je vais m'en aller & pleurer toute ma vie .... Séchez-vous pour jamais, feuillages sous lesquels Lamech m'appelloit sa Zilla.... Hélas il m'abandonne !

Lamech. Je ne t'ai point abandonnée, ma chere Zilla !

Zilla. Siecles nombreux qui vous êtes écoulés sur la tête d'Adam, vous n'avez point encore vu un pareil outrage.... tu es le premier parmi les hommes qui ait trompé une fille.... Quand je folâtrois dans ma premiere enfance, Lamech me prenoit

dans ses bras. Hélas depuis ce tems il m'a toujours dit, en me donnant mille baisers, qu'il m'aimoit.... Pouvois-je penser que tu étois sans foi? Hélas quand tu me voyois, tu sautois autour de moi, tes yeux ne voyoient que le bonheur & ta Zilla.... & quand tu ne me voyois pas, ta tête s'inclinoit comme la cime d'un cédre courbé par la tempête. Mais je te dis adieu, tu m'as trompée. Accablée de douleur & de honte, je vais me retirer dans le désert: là, penchée sur le sable, je pleurerai pendant toute ma vie.

Lamech. Demeure, ma bien-aimée, ma chere épouse! Ha Zilla..... pourquoi veux-tu me fuir?

Zilla. Comment puis-je être encore l'épouse de Lamech? c'est Ada qui est maintenant ton épouse.... Aime-moi comme tu m'aimois auparavant. Souviens-toi de tes sermens, de tes embrassemens si tendres....

Lamech. Ce brillant flambeau du ciel oubliera d'éclairer les nuits plutôt que je t'oublie jamais. Ma fidélité triomphera de la force de ma passion.

Zilla Oui, si ton cœur est juste, si tu crains le Tout-puissant, tu ne me laisseras pas succomber à ma douleur. J'ai droit d'exiger ta tendresse: il y a long-tems qu'elle est à moi; & vois: je suis belle aussi bien qu'Ada.

Ma taille eſt ſemblable à la tige d'un jeune olivier. Vois, Lamech, ma figure eſt agréable; viens te repoſer ſur mon cœur, afin qu'il te communique ſa fidélité. Vois! ce regard étinceler de la flâme la plus pure. .... Souvent je devance par mes chants le retour du matin, les ſons de ma voix réveillent les oiſeaux. Je chante le bonheur que Lamech veut répandre ſur moi; je chante la félicité dont je veux entrelacer le tiſſu de ſes jours. Puis, je m'empreſſe de te chercher, ô mon bien-aimé, & tes baiſers de flâmes me diſent que tu m'aimes. Lamech, pourquoi m'as-tu fait connoître la tendreſſe?.... Sois témoin, chaſte lune, & vous palmiers ſolitaires, ſoyez-en témoins. J'ignorois ce que c'étoit que l'amour, mais mon cœur, mon tendre cœur & ma floriſſante jeuneſſe te plurent, & tu me juras que je ſerois à toi.

Lamech. Tu ſeras à moi, Zilla: tu es belle & je crains le Tout-puiſſant: mais.. ah que mon cœur eſt agité!..... j'abandonnerois Ada! Hélas! je l'aime, je l'aime comme toi! il faut te l'avouer.... ne te courrouce pas, Zilla.

Zilla. Ada eſt-elle plus belle que moi, Lamech?

Lamech. Son ame eſt belle, ſon ame reſſemble à la tienne. Sa beauté eſt plus éblouiſ-

ſante que les aſtres.... Dieu ! je la vois encore couchée, comme elle étoit hier, dans le bocage au milieu des fleurs, environnée de leurs exhalaiſons odorantes. La vertu rempliſſoit ſon cœur. Son ſourire ſurpaſſoit tous les délices du printems. Un regard de ſes yeux étoit comme les regards qu'Adam jettoit ſur Eve avant leur chute... Ce fut alors qu'elle me ravit mon repos ... Il me ſembla que j'avois vu un Ange de Dieu .... Mais, Zilla, elle n'a pas plus d'attraits que toi : elle eſt ton amie. Mais ... écoute, Zilla .... permets que je te balbutie ma penſée.... Crois-tu que la ſenſibilité de mon cœur ne ſoit pas aſſez vaſte pour vous aimer toutes deux avec une égale tendreſſe ?.... toutes deux mes épouſes ?...

Zilla. O ſurpriſe !...ô terreur !.... quoi, Lamech !....

Lamech. Ne me regarde pas d'un œil irrité, ô Zilla !.... mes joues tremblent, je ne puis ſoutenir ta colere ....Cependant eſt-il donc moins digne de l'homme de brûler pour deux que pour une ?..... eſt-il moins généreux de vous aimer l'une & l'autre que d'abandonner une de vous ?.... d'abandonner ou toi ma Zilla ?.... ou elle mon Ada ?.... Ah Zilla ! non, tu ne peux pas le ſouhaiter.... Qu'ai-je oſé dire ? pourquoi mes paroles coulent-elles ſi rapidement

sur ma langue ?.... Zilla, ne te courrouce pas!

Zilla. Je le sais, Lamech, Ada est digne de toi. Mais si tu ne leves pas sur moi un front menteur; oh! si j'ai aussi part à ton amour! je sacrifierai mes droits à ton repos, & je me trouverai encore assez heureuse. Ada est née avec un cœur noble, & en t'aimant je l'aimerai aussi.

Lamech. Que ta résolution m'enchante! assurément ton ame est un composé de tous les sentimens célestes.

Alors Lamech plein d'ardeur l'embrassa. Je craignois de t'ouvrir le labyrinthe de mon cœur. Zilla, me disois-je, pourroit peut-être penser qu'il n'y a en moi aucune droiture. Cependant deux ames formées entierement pour moi, deux ames au-devant desquelles la mienne vole & s'épanche toute entiere! ah pourquoi ne pourrois-je pas les aimer? Le pere des hommes me le permet... Maintenant, Zilla, je veux hasarder de te faire une demande! me l'accorderas-tu?.... Viens, ces étoiles ne se sont pas encore élevées jusqu'au sommet de ce bois.... Allons chercher Ada.... elle m'avoit promis de se rendre ici, mais sa timide innocence l'aura retenue. Viens, afin que nous puissions conférer ensemble, & qu'ensuite le flambeau nuptial brille sur nous.

Zilla. Je vais t'accompagner, tandis que la clarté de la lune nous guide vers sa cabane. Qu'elle va être étonnée!.... je veux lui dire moi-même combien ton cœur est sincere.

Lamech. Fidelle Zilla, nos descendans célébreront cette journée & beniront une alliance fondée sur la vertu.

Zilla. Ada est-elle déjà instruite de notre amour?

Lamech. Elle savoit que je t'aime, & dans la crainte de t'offenser, elle m'avoit refusé son cœur. Mais si tu l'aimes aussi, Zilla; alors....

Zilla. Viens, mon bien-aimé!

Ainsi s'entretenoient Lamech & Zilla; ils volerent chez Ada, & formerent le lien éternel de la concorde. Leurs jours sereins s'écoulerent dans un ravissemens continu & dans une heureuse harmonie. Le cours en fut aussi doux que celui du ruisseau paisible au bord duquel Lamech avoit choisi ce couple complaisant, ces deux épouses célestes.



NOÉ, *inventeur du vin.*

« JUS de la grappe, ah! que tu affectes » délicieusement ma langue & mon palais!

» jus vermeille de la grappe, quel baume
» tu répands dans ma poitrine!

» D'où vient que cet arbre est si joyeux?
» Il danse autour de moi, comme s'il sen-
» toit tout ce que je sens.

» N'exhales-tu pas un parfum cent fois
» plus délicieux, treille brillante? Quant
» à moi, l'air que je respire est embaumé, &
» je vois & je sens ce que je ne vis & ce que
» je ne sentis jamais.

» C'est toi, plante divine, c'est toi qui
» m'as fait essayer, sur ma lyre harmonieuse,
» les premiers chants dont j'ai fait retentir
» les airs.

» Présent inestimable de l'Être suprême,
» tu dissipes le chagrin, & tu fais naître le
» courage.

» Tu mes portes sur les aîles de la joie,
» comme une mère porte dans ses bras fide-
» les son tendre nourisson.

» Le sommeil que tu procures est em-
» baumé; semblable à l'aurore naissante, je
» me sens rajeuni le matin.

» Jus de la grappe, ah! que tu affectes
» délicieusement ma langue & mon palais!
» jus vermeille de la grappe, quel baume
» tu répands dans ma poitrine!

» Lune charmante! tu me regardes avec
» autant de complaisance que je regarde ma
» coupe. Que ta lumiere est douce & bril-

» lante ! comme elle se réfléchit agréablement dans ce ruisseau ! Mais est-elle comparable à l'éclat dont brille cette liqueur !

» Les gouttes de cette liqueur sont des perles fluides des sources d'Eden : elles sont de l'or vermeil de la terre du Seigneur.

» Coulez dans ma poitrine enflâmée, perles fluides ! rayons liquides, échauffés mes sens, & éclairez mon ame ».

Ainsi chanta Noé, les yeux ardens, & tenant d'une main la coupe rafraîchissante; car c'est Noé qui a été l'inventeur du vin. Raconte, ô Muse, comment il a inventé cette liqueur divine.

Un jour les ardeurs brûlantes du midi l'avoient forcé de chercher de l'ombre sous une treille touffue, dont les feuilles n'étoient agitées que par le souffle des zéphirs. Là, étant assis sur un banc de gazon, il considéroit le ceps de la vigne; il vit que la grappe suave fondoit au rayons du soleil, & que ses gouttes brillantes tomboient à terre. Quel dommage, dit-il, que les gouttes qui distillent de ces grappes soient perdues ! Non, la terre ne boira plus ce jus vermeil ! A ces mots il se leve avec précipitation, prend une coupe & cueille des fleurs odorantes dont les environs du berceau étoient émaillés. Puis il arrange ces fleurs sur la coupe,

il prend les grappes les plus mures & les presse sur le vase. La liqueur étant distillée à travers les fleurs, il la but & la trouva d'une saveur délicieuse. Chaque jour à l'heure du midi, il alloit sous la treille bienfaisante, composer sa nouvelle liqueur. Toutes les fois qu'il la portoit à ses levres, il se sentoit animé d'une joie vive, & une agréable chaleur se répandoit dans tous ses membres: ses levres ne s'ouvroient alors que pour former des tons mesurés & harmoniques, tels qu'il n'en avoit jamais formés jusque-là. Ensuite il prenoit des fleurs & en couronnoit sa coupe. O jus délicieux, s'écrioit-il, que mes descendans te boivent dans des coupes couronnées de fleurs, à la gloire de ton inventeur! je veux moi-même en te buvant, ceindre mon front d'une guirlande de roses. Que les levres des belles, ô grappe merveilleuse, humectées par ton jus, brillent d'un nouvel éclat, & que ta liqueur divine inspire aux Poëtes un délire mystérieux. C'est alors qu'ils formeront sans peine les plus brillans accords; & que les pensées les plus sublimes s'offriront à leurs esprits. Que ce soit à l'ombre délicieuse d'un feuillage agité par les folâtres zéphirs, qu'on s'assemble pour célébrer & goûter tes bienfaits. Cependant, si dans le bois voisin quelque tendre oiseau soupire ses peines amou-

reuſes, qu'alors les cordes de la lyre ſe taiſent! Celui qui t'a planté, arbuſte ſacré, étoit un homme d'un cœur droit: dis cela à la poſtérité la plus reculée: dis-le aux calomniateurs ſacriléges des fruits dont tu enrichis la terre!



RACHEL & le DIEU de la Méſopotamie.

RACHEL, la plus aimable des Bergeres d'Haran, étoit aſſiſe au bord d'un ruiſſeau auprès de ſes brebis, attendant avec ardeur ſon Berger. Sa tête étoit appuyée ſur ſa main droite, & de la main gauche elle cueilloit des fleurs qui croiſſoient ſans nombre autour d'elle, & dont les parfums embaumoient au loin les airs. Devant elle une prairie étaloit ſa parure; à ſa droite le rivage étoit ombragé par des arbres touffus, ſur les branches deſquels mille oiſeaux chantoient le plaiſir & la tendreſſe. C'eſt-là que l'aimable Rachel étoit aſſiſe. Il va venir, ſe diſoit-elle, en choiſiſſant ſoigneuſement des fleurs pour ſon Berger, lorſqu'une voix gracieuſe ſortit de derriere les arbres touffus, & fit entendre ces mots:

Belle Bergere, il eſt un Dieu dans le voiſinage qui te contemple ſouvent en ſecret; c'eſt un Dieu du premier rang, un de ceux

que ton pere adore; mais il ne connoît de lui que son image: c'est à toi seule qu'il veut se montrer. Ce Dieu, c'est moi. Je voudrois être aimé!.... Ah! ne dédaigne pas les vœux d'un Dieu puissant; tu es la premiere des mortelles que jaime: sois moi donc favorable, & fais ton bonheur en faisant le mien.

Rachel. Non, je ne saurois t'aimer, fusses-tu le plus grand & le plus puissant des Dieux; car j'aime déjà Jacob le Berger.

Le Dieu. Sois favorable à mon ardeur, charmante Bergere! Que sont les baisers des Bergers en comparaison des baisers des Dieux? Le miel coule de mes levres, mais un miel plus doux que celui qui coule des ruches.

Rachel. Mon Berger est doux comme le raisin mûr; il est le fils chéri de sa mere. Je l'aimerai tant que je respirerai. Lorsque nous nous vîmes pour la premiere fois dans les champs auprès du puits, nous nous aimâmes. Il abreuva avec empressement mes troupeaux; il me sauta au cou; & m'embrassant tendrement: Rachel, me dit-il en pleurant de joie, quand verrai-je ton pere m'appeller son fils?.... Alors je versai moi-même des larmes de joie, & courus avertir mon pere, qui sortit soudain pour aller au-devant de Jacob, l'embrassa tendrement: & le conduisit dans sa demeure. O jour heureux! tous

les

les instans qui l'ont suivi ont été pour moi des instans de délices. Non, je ne peux rien aimer que Jacob, dût-il m'en coûter la vie.

Le Dieu. Quoi, si je changeois en or le gravier sur lequel roule l'onde de ce ruisseau, tu donnerois sur moi la préférence à un pauvre Berger; (car son bâton est, à ce qui me paroît, toute sa richesse).

Rachel. Eh! à quoi l'or me serviroit-il? Ai-je besoin d'acheter l'air pur que je respire, les jours rians qui me ravissent, les charmes d'un sommeil tranquille, les parfums des bosquets, ou le ramage des oiseaux?.... Non : les trésors ne sont pas nécessaires à mon bonheur.

Le Dieu. Je sais bien chanter : prête l'oreille à mes chants : «O rayons qui partez des » yeux de Rachel, que vous êtes puissans! » Vous pénétrez jusqu'au fond des cœurs, » où vous allumez le feu de la volupté. Les » joues de Rachel ne sont qu'attraits; les étincelles que jette le diamant qui brille à son » doigt, le cédent au vif éclat de son teint, » & ses levres sont vermeilles comme la pourpre de l'aurore. Quand elle marche, l'allégresse la suit; sa belle chevelure flotte avec » grâce sur ses épaules de marbre; les ris & » les jeux habitent volontiers sur le visage de » Rachel. Rachel est l'ornement de toutes » les Bergeres : jamais elles n'oseront lui dis-

» puter le prix de la beauté ». M'entends-tu, belle Rachel, & ma chanſon t'attendrit-elle ?

Rachel. Ah ! il y a long-tems que Jacob m'a chanté les mêmes choſes avec bien plus de grâce. Ses chants ſont raviſſans comme ſa figure, & ſages comme la vertu qui l'anime : ils ſont auſſi doux que le gémiſſement des colombes, & que le murmure des ruiſſeaux qui ſerpentent à travers les pâturages. « Que la roſe naiſſe du ſouffle de ta bouche ; (c'eſt ainſi qu'il chante) ; » que les narciſſes » & les violettes croiſſent ſous tes pas ! Ton » ſourire gracieux eſt comme un ciel pur & » ſerein ». Tout ce qu'il dit m'enchante ; déja depuis long-tems tous les Bergers de ces lieux lui portent envie ; aucun d'eux n'oſe chanter avec Jacob.

Le Dieu. Rachel, lorſque l'orage menace les moiſſons, ou que la ſéchereſſe déſole les campagnes, c'eſt alors que je manifeſte mon pouvoir bienfaiteur. Le danger fuit..... Mon doigt touche le verger, & le verger fleurit ; mes pas ſe tracent dans la vigne, & les raiſins mûriſſent. Mais auſſi je pourois à l'inſtant faire éclore l'hiver avec toutes ſes rigueurs.

Rachel. L'hiver, auprès de mon Berger, eſt pour moi plein de charmes : dans le printems j'aime les fleurs ; j'aime les raiſins dans l'automne, mais j'aime toujours Jacob ; où

mon cher Jacob ne se trouve pas, là ni l'automne, ni le printems ne sauroient avoir des charmes pour moi.

Le Dieu. Mais si tu me voyois, tu resterois interdite; tu chercherois en vain l'incarnat des roses pour le comparer à l'éclat de mon visage. Souvent je me trouve invisiblement à tes côtés, & c'est ma présence divine qui t'inspire ces sentimens si beaux & si doux, dont ton ame est remplie. Mais si tu me voyois, ah! Rachel! ton ame se trouveroit bien plus élevée!.... Lorsque des songes agréables te ravissent, sache que c'est moi qui te les envoie.

Rachel. Il est vrai, les Dieux..... je ne sais.... je suis troublée..... La vérité est pourtant le partage des Dieux. Mais d'où vient que Jacob est toujours l'objet de mes songes?

Le Dieu. Jeune Bergere, je suis immortel: si tu veux m'aimer, je partagerai avec toi l'immortalité.

Rachel. Tu es immortel? Eh bien, la vertu & une ame céleste (biens qui sont également immortels) parent mon cher Jacob.

Le Dieu. Cruelle! je t'enverrai la destruction: la vigilance de ton Berger ne sauvera pas ton troupeau de la fureur des bêtes féroces.

Rachel. Ah ! j'y perdrai peu ; pourvû qu'elles épargnent mon Berger.

Le Dieu. Il te deviendra infidele : il brûlera pour ta sœur, il te dédaignera.

Rachel. Non, je n'ai rien à craindre du cœur de mon Berger. Souvent il me dit, en m'embrassant tendrement, que les sept années (l'été prochain va les terminer) qu'il a passées à garder les troupeaux de mon pere, pour me posséder, ne lui ont paru que comme sept jours heureux. Et il pourroit cesser de m'être fidele ! Et une autre que moi seroit aimée ! Un Dieu,.... un Dieu veut me séduire ! Ah ! la vertu ne seroit donc pas une chose divine..... Tu fais... tu fais que je te méprise.

Le Dieu. Tu me méprise ! Ah ! non, il faut que tu m'embrasse dans l'instant. A ces mots il s'avança avec transport : mais qui ?... Jacob son bien-aimé s'avança avec transport. « Je ne saurois me retenir plus long-tems, dit-il en embrassant sa chere Rachel. « Ah ! ma » joie est extrême de trouver dans ton cœur « une tendresse si vive & si ferme »..... Rachel rit de la supercherie de son Berger : ils s'embrasserent une seconde fois, & s'entretinrent encore long-tems sur l'amour, sur la vertu, sur le véritable bonheur, jusqu'à ce que le crépuscule du soir les avertit qu'il étoit tems de retourner à leur demeure.



L'ENFANT sauvé des eaux.

MIRJAM, sœur de Moïse, reposoit avec ses compagnes à l'ombre des palmiers d'Elim. A leurs pieds couloient douze ruisseaux, dont les eaux vagabondes serpentoient avec un doux murmure au travers de l'ombrage, parmi la verdure & les fleurs, & rafraichissoient les plantes altérées du vallon. Le beau séjour! s'écria une des compagnes de Mirjam: mais si Mirjam vouloit, qu'il s'embelliroit encore! Divine Prophétesse, je préfere tes chants à mes joyaux d'or, & à cette robe de pourpre que j'ai apportée d'Egypte: accorde-moi la demande que je te fais au nom de toutes mes compagnes: chante-nous une chanson.

Et quelle chanson vous chanterai-je, répond la sœur de Moïse?.... L'avanture d'un enfant qui ne faisoit que de naître.... Oui, voilà ce que je vais vous chanter.

A ces mots une joie vive & pure, la joie de la jeunesse, se répandit sur le visage des compagnes de Mirjam: elles prêtent la plus grande attention, & Mirjam commence.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur. Ah! mes

amies! pleurés; mêlés vos larmes à mes chants: ils sont pleins de douleur.

La mere la plus tendre qui fût en Israël touchoit au moment de mettre un fils au monde; car une voix céleste lui avoit annoncé que son enfant seroit l'Elu du Très-haut. Son cœur rempli de cette pensée, son tendre cœur nageoit dans la volupté, lorsque le Roi, ce tyran farouche, ordonna que tous les enfans mâles qui viendroient à naître fussent précipités dans le fleuve: il l'ordonna, & la mere mit son fils au monde. Hélas! elle le vit sans espérance de le revoir jamais.

Coulés plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur. Ah! mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Cependant cette mere infortunée s'écrie d'un ton lamentable: Où est mon fils? Ah! du moins que je l'embrasse. A ces mots elle se leve & l'arrache des mains tremblantes de sa fille. O mon enfant! dit-elle en le pressant contre son sein..... & toi, ma fille, viens à mon secours; aide-moi, ah! aide-moi à le cacher! Hélas! je suis la plus malheureuse de celles qui ont jamais enfanté. Ma fille, ô ma fille, ne m'abandonne pas, au nom de ta belle ame, au nom des transports avec lesquels tu me souriois au même âge; sauve ton frere, sauve mon fils! L'enfant fut caché,

& trois mois s'écoulerent sans que la nouvelle de sa naissance parvînt à l'oreille du tyran. La consolation & l'espoir entrerent alors dans le cœur de la mere. Le Seigneur, disoit-elle, s'est souvenu de sa promesse : mes pressentimens seront justifiés. Ah ! suis-je digne de tant de faveurs ? Telles étoient les images qui, semblables aux songes legers du matin, voltigeoient dans son ame. Mais, ô ma voix, le raconterez-vous ? Pharaon, le barbare Pharaon, fut instruit de la naissance de l'enfant. Le cœur de la mere en frémit : elle voulut s'écrier, sa voix expira sur ses lèvres ; elle ne put exprimer sa douleur que par des gestes désolés ; elle se prépara, ô ciel ! elle se prépara à porter elle-même son enfant dans le fleuve.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur : ô mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants ; ils sont pleins de douleur.

Beau comme un des fils du ciel, l'aimable enfant dormoit lorsque sa mere jetta sur lui un regard douloureux. « Détourne ton vi- » sage, ô mon fils ! détourne-le de moi : ton » air plein d'innocence me déchire le cœur.... » Hélas ! jamais son sommeil n'a été si calme, » jamais il ne m'a souri avec tant de grâce.... » Ah ! pourquoi l'Eternel t'a-t-il donné la » vie ? Il savoit cependant.... Hélas ! tu ne

» l'a reçue que pour la perdre presque au
» même instant. Ta sœur.... elle ne me
» demandera plus, où est mon frere! s'il dort
» je vais l'éveiller, le baiser, & le porter
» dans mes bras à l'ombre des rosiers».... Ainsi s'exprimoit cette mere désolée, lorsque la crainte que Pharaon ne lui arrachât son enfant la saisit plus fortement que jamais: elle fit donc un petit berceau entrelacé de joncs, qu'elle enduisit de bitume pour le rendre solide: elle y mit son fils, & le prenant entre ses bras, elle marche en tremblant du côté du fleuve.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur: ô mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Déja la pourpre du couchant coloroit l'horison; l'air étoit calme, le vent n'agitoit pas le moindre arbrisseau, & les flots battoient doucement le rivage; tout étoit tranquille, excepté le cœur de cette mere infortunée. Arrivée sur les bords du Nil, ses genoux tremblans se dérobent sous elle; à peine peut-elle prononcer ces paroles entrecoupées de sanglots: « Dieu de mes peres! Intelli-
» gences du ciel! si vous êtes sensibles à la
» tendresse, à la douleur.... Hélas! tout
» m'abandonne». A ces mots elle essaya de livrer son enfant au cours de l'onde; mais

les mains glacées par la douleur devinrent immobiles. Elle se détourne & le pose sur les bords du fleuve: mais quel fut le trouble de ses entrailles, lorsqu'elle entendit des pleurs se mêler au bruit des roseaux. Elle se jette avec précipitation sur le berceau, le releve & le presse contre son sein agité: le berceau échappe à ses mains défaillantes; il tombe dans le fleuve, & nage parmi les roseaux. Trois fois elle porte ses regards sur le fleuve, puis elle se retire en frissonnant, & marche vers sa triste demeure comme à travers des sépulcres ouverts.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur: ô mes amies! pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Cependant la fille de Pharaon, Thermithis, accompagnée d'un cortege nombreux de jeunes filles, s'avançoit vers le fleuve, où elle venoit souvent se baigner. Brillante comme l'étoile du soir, elle s'avançoit vers le fleuve: je la vis moi-même, ô mes amies! car j'étois assise sous le feuillage d'un cyprès, non loin du rivage sur lequel mes yeux étoient continuellement attachés pour observer la destinée du jeune enfant. Déja des filles charmantes avoient défait la ceinture d'or de la Princesse; déja son vêtement, couvert de pierres précieuses, étoit étendu

sur les fleurs encore humides de la rosée : elle commençoit à déployer ses beaux bras pour fendre l'onde, lorsqu'elle apperçut le berceau qui flottoit parmi les roseaux voisins. Elle ordonna qu'il lui fût apporté : elle l'ouvrit, & vit l'enfant qui jettoit de foibles cris, & répandoit des larmes. Hélas ! dit-elle d'un air attendri, c'est un enfant des Hébreux. Aussi-tôt je vole auprès d'elle : irai-je appeller, lui dis-je, une des Israélites pour l'allaiter ? Va, répondit Thermithis. De quel transport mon cœur fut saisi dans ce moment ! Telle qu'un jeune agneau, je courus en bondissant avertir & appeller la mere. Prends cet enfant, lui dit la Princesse, je te le confie. Les larmes de cette mere tendre, ses larmees mêlées à la joie qui s'étoit répandue sur son visage, ses transports .... non je ne saurois exprimer cela par mes chants. Cependant elle éleva son enfant, & vint ensuite le remettre à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils, & le nomma Moïse ; car, dit-elle, je l'ai sauvé des eaux.

Vous le connoissez, mes amies, c'est mon vertueux frere ..... l'homme du Très-haut, votre divin conducteur.

Reprenez votre course, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins d'allégresse : ô mes amies ! mêlez vos chants & vos transports aux miens ; ils sont pleins d'allégresse.

Ainſi chanta Mirjam. Ses compagnes, tranſportées de joie, danſerent autour d'elle, & pour lui marquer leur reconnoiſſance, elles raſſemblerent à ſes pieds toute la pature des prairies voiſines.



PHLÈGON, TRYPHENE, PERSIS (1).

Phlégon. POURQUOI pleurez-vous, aimable Tryphene?

Tryphene. Ah! que je ſuis ravie de vous rencontrer! Je viens de voir une ſcène bien touchante; j'allois vous en faire part. Venez avec moi, cher Phlégon. Que les rigueurs de l'indigence ſont affreuſes!

Phlégon. Votre cœur généreux.....

Tryphene. Ne me donnez point d'éloges que vous ne m'ayiez auparavant accordé une grâce.....

Phlégon. Mais la générosité eſt un tréſor précieux, & il eſt doux de voir couler ſur les joues de la jeuneſſe les larmes de la compaſſion.

(1) Malgré les défauts de cette piece, je n'ai pu m'empêcher de la rapporter ici, à cauſe des ſituations touchantes & des ſentimens de bienfaiſance qui s'y trouvent. C'eſt une eſquiſſe des premiers tems du chriſtianiſme, & M. Klopſtork, dans le neuvieme chant de ſa Meſſiade, paroît en avoir fourni le ſujet. Je crois qu'il eſt inutile d'avertir que ce morceau, ni le ſuivant, ne ſont point des Idylles.

Tryphene. Il encore plus doux de tendre une main bienfaisante à l'infortuné qui gémit sous le poids de la misere.

Phlégon. Parlez : en quoi mon secours peut-il vous être utile ? D'où venez-vous, Thryphene ?

Tryphene. De chez une pauvre veuve, mon cher Phlégon..... Je sais que vous ne la laisserez pas sans consolation. Ah! je sais que la voix plaintive de la misere vous excitera à la bienfaisance!

Phlégon. Je me serois à moi-même un objet d'horreur, si j'avois d'autres sentimens. Et d'ailleurs un chrétien..... Ah! les motifs qui le portent à la vertu (laisse-moi cet orgueil, Tryphene), ces motifs sont bien plus puissans, & l'élevent bien au-dessus du sentiment de la nature..... Jamais je ne suis plus satisfait que quand je puis être l'appui des infortunés ; pourquoi, si je ne le faisois pas, l'Eternel m'auroit-il accordé les biens de la terre ? Voyez, Tryphene, je vous offre la moitié de mon bien, si vous pouvez faire des heureux.

Tryphene. Que je suis contente! le ciel a exaucé ma priere. Certes, Phlégon est comme un Ange du Seigneur!.... Déja je vois briller dans les yeux de la veuve des larmes de joie & de reconnoissance! Mais comment vous dépeindre l'état douloureux

dans lequel se trouve maintenant cette infortunée ?.... Ah ! si vous vouliez venir avec moi dans sa demeure, & voir de vos propres yeux la désolation qui a fait saigner mon cœur. Je n'avois plus qu'une petite monnoie, & je la lui ai donnée. O généreux Phlégon ! je vous proteste que vos bienfaits seront reçus avec la plus vive reconnoissance. Ce n'est pas par sa faute qu'elle marche dans le sentier de la misere, &.....

Phlégon. Et quand ce seroit par sa faute ; & quand je n'en recevrois aucune reconnoissance, ma chere Tryphene, seroit ce une raison pour me dispenser d'essuyer les larmes de son affliction ? Voyez, je ne sais d'elle ni bien ni mal ; mais elle appartient à l'humanité..... C'est cela & ta pitié qui me l'ont rendue chere. Cette rose balsamique exhale d'elle même des parfums agréables ; elle ignore les éloges du Poète qui la chante aux accords de sa lyre ; elle ne laisse pas que d'exhaler ses parfums.

Tryphene. Cependant l'admiration releve l'éclat de la bienfaisance ; & un cœur reconnoissant est agréable aux yeux de Dieu & des Anges du ciel.

Phlégon. Ah ! que dois-je vous répondre ?... Tenez, prenez cette bourse remplie d'or, donnez-la à la veuve.

Tryphene. Phlégon..... ah ! ne me refusez

pas..... Je vous en prie, venez avec moi. (Elle dit, & l'on vit de nouveau rouler dans ses yeux les aimables témoins de sa sensibilité).

Phlégon. J'irai avec vous, Thryphene ; mais il ne faut pas qu'elle sache que ce don vient de moi. Que celui qui est le pere des pauvres en soit glorifié.

A ces mots ils allerent ensemble; & après un long silence, Tryphene dit en sanglotant: Ah! généreux Phlégon! je ne puis retenir mes pleurs! je ne sais quel sentiment invincible agite mon cœur. Que je vous ai d'obligation!.... & quand vous verrez le spectacle qui a frappé mes yeux, votre cœur sera aussi affecté que le mien..... Trois jeunes enfans & un foible nourrisson..... à peine puis-je vous en faire le récit!.... s'empressoient autour de leur pauvre mere, & trembloient de froid. Avec des visages exténués par la faim, ils demandoient tous du pain d'une voix lamentable!.... Mere infortunée!.... Je ne sais si je vous ai dit qu'elle s'appelle Persis. Depuis que son époux n'est plus, amis & parens la fuient. Il ne lui reste aujourd'hui qu'une humble cabane. Ses joues ornées n'agueres de l'éclat des grâces, sont maintenant une image vivante de la terreur ; & si la couleur vient encore les ranimer quelquefois, c'est la compagne de la misere, c'est

la rougeur de la honte. Ah comme elle imploroit la mort !.... Et toutefois, ainsi disoit-elle, « l'aspect de cette amie des malheureux me frappera d'épouvante !... Hélas, » mes enfans » !.... Quoique je leur sois peut utile.... Tandis que, suffoquée par ses soupirs, elle exhaloit ces plaintes, les petits infortunés pleuroient autour d'elles, & je pleurois avec eux. C'étoit tout ce que je pouvois faire. Je me suis retirée, en lui prommettant de revenir bien-tôt. Ah cher Phlégon !...

Phlégon. Ne lui aviez-vous pas dit, qu'il falloit mettre en Dieu sa confiance !

Tryphene. J'ai parlé peu, Persis est chrétienne !...

Phlégon. Je suis donc doublement ravi ; je me rejouis dans le Seigneur, Tryphene !

Tryphene. Voici sa demeure ! C'est cette cabane couverte de chaume....

Phlégon. Posez l'argent dans un coin de la maison.

Tryphene, frappant doucement à la porte de Persis, y entra avec Phlégon. Ils trouverent Persis prosternée, les mains élevées, & pleurant à haute voix.... & un petit enfant essuyoit les larmes qui inondoient les joues de sa mere. Qu'avez-vous ? pourquoi vous livrer à l'affliction ? Ainsi s'écria Phlégon. Mais l'infortunée se leva dans un morne silence, & se précipita dans les bras de

Tryphene. Phlégon dit alors : O Persis ! mettre son espérance dans le secours du Seigneur est plus précieux que l'or ; & l'ame qui craint le Très-haut, n'est jamais confondue. Il n'y a que des instans de colere où les fideles souffrent : mais des années de grâce .... Ah si vous pouviez croire, Persis ! .... les années riantes de l'abondance ne seroient pas éloignées de vous. Quand a-t-on vu périr un innocent ? ou quand est-ce que le juste a été exterminé ?

Persis. Il est vrai que Dieu a promis de conserver les siens.

Phlégon. Du tems de nos peres un Prophete nommé Elie vivoit parmi le peuple d'Israël. Le Seigneur lui dit pendant une grande famine : Allez à Sarepta, car j'ai commandé à une veuve de cette ville de vous nourrir. Elie alla aussitôt à Sarepta. Lorsqu'il arriva à la porte de la ville, il trouva la veuve qui étoit elle-même une des plus pauvres de la cité, & qui ramassoit du bois dans les haies. Il l'appella & lui dit : Allez-moi querir un peu d'eau dans un vase que je boive. Lorsqu'elle alloit lui en querir, il lui cria : apportez-moi aussi un peu de pain. La veuve lui répondit : Je jure par le Seigneur votre Dieu, que je n'ai pas un morceau de pain ; une poignée de farine dans un pot, & un peu d'huile dans un vase sont

toutes mes richesses. Et voilà que j'ai ramassé quelques branchages ; je vais encore apprêter à manger pour moi & pour mon fils, afin que nous mangions & que nous mourions ensuite. A ces mots Elie lui dit : Ne craignez point ; allez, & faites comme vous avez dit. Mais faites pour moi auparavant un petit pain, & apportez-le moi ; & vous en ferez après cela pour vous & pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël : Votre farine du pot ne sera point consumée, & votre huile du vase ne diminuera point jusqu'au jour que la famine soit passée. Cette pauvre veuve crut à la parole du Seigneur & s'en alla faire ce que le Prophete lui avoit dit. Elie mangea, & elle aussi avec toute sa maison. La farine du pot ne fut point consumée, & l'huile du vase ne diminua point, selon la parole du Seigneur, prononcée par la bouche d'Elie.... Ah, si Persis pouvoit ainsi mettre sa confiance dans le Seigneur !

Persis. Oui, certainement le Tout-puissant me nourrira. Ah quelle consolation vous avez porté dans mon ame !

Phlégon. Eh bien, conservez maintenant cette foi vive & cette sérénité de l'esprit, afin que je ne vous voie plus pleurer quand je reviendrai vous voir.

Ainſi parla le vertueux Phlégon, & il quitta la demeure de la veuve. Cependant Tryphene l'embraſſa avec des tranſport de joie en s'écriant : c'eſt aujourd'hui, Perſis, que vos maux finiront. Je ne puis vous le celer, ma chere amie, cet homme de bien que vous venez de voir, vous fait un riche préſent. Voyez cet or !... il m'a ordonné de le cacher dans votre maiſon, car il eſt auſſi modeſte que généreux : mais je craignois de vous laiſſer pâtir encore une nuit avant que vous le trouvaſſiez. Voyez, tout cela eſt à vous !.... Vous êtes interdite ? il veut vous donner la moitié de ſon bien, ſi vous craignez le Seigneur ! ſon cœur eſt tout charité ! c'eſt une ſource intariſſable d'une ſecrette bienfaiſance !....

Remplie des tranſports les plus vifs, c'eſt ainſi que parla Tryphene. Perſis reſta immobile, muette, les yeux élevés vers le ciel, verſant des larmes de joie & de reconnoiſſance. Ce ne fut que long-tems après qu'elle preſſa Tryphene contre ſon ſein palpitant. Enfin à l'abri des beſoins preſſans de la vie, par une foi vive & pure, & par des œuvres de charité, elle conſacra ſes jours au Seigneur. Devenue l'appui du troupeau de Jeſus-Chriſt, elle conduiſit pluſieurs ſœurs affligées & pluſieurs freres égarés à la fon-

taine du salut, & elle éleva ses enfans dans la religion de l'Ami suprême des hommes, du Médiateur crucifié.



DAVID, ASSAPH & HEMAN (1).

O vous qui chantez dans le sanctuaire! ainsi parla David roi de Juda, à Heman & à Assaph: Vous, qui en accompagnant l'arche d'alliance (mon cœur en tressaillit encore de joie) fites retentir les airs des cantiques les plus sublimes.... aujourd'hui que tout nous invite à l'allégresse, venez, ravissez-moi dans mon palais: aux sons de votre voix j'unirai les accens de cette harpe couronnée. Chantez l'histoire glorieuse de nos peres! Chantez la puissance & la gloire du Très-haut!

A ces mots, Heman & Assaph s'inclinerent devant le Roi & se préparerent à chanter.... David venoit d'abattre l'orgueil de la Syrie, c'est pourquoi il donnoit à sa Cour une fête superbe, où les Princes les plus illustres, où tous les Grands d'Israël étoient

(1) Ce Poëme, qui renferme tout le systême de notre religion, est un des plus beaux de M. *Schmidt*, & peut être comparé au fameux *Silene* de Virgile. Dans le cantique qui le termine, le Poëte y a fait passer tout ce qu'il y a de plus noble & de plus élevé dans les Pseaumes.

invités; l'élite des dames & des filles de Jérusalem, ornoit cette belle assemblée.

Toutes les ames nageoient dans la joie; & sembloient goûter d'avance le délices de l'harmonie....

Ils chanterent d'abord comment, par la parole toute-puissante de l'Être suprême, la création exista!.... Comment des globes enflammés, des soleils & des lunes, se détacherent du vêtement de lumière de Jehovah, & se suspendirent dans l'espace pour éclairer les terres.... Comment toutes les spheres firent éclater leur allégresse, en criant à l'Éternel : *Nous voilà ! nous parcourons notre route !* .... Comment les eaux se ceintrerent au haut du ciel, tandis que sur la terre, elles s'étendirent vers les rivages, en essayant de former des vagues.

Et toi, Eden! ils te peignirent des plus belles couleurs! On voyoit, on entendoit l'onde argentée de tes fontaines, ruisseler sur ton gravier d'or & sur tes pierres précieuses; on voyoit des arbres, couverts à la fois par des fleurs & des fruits, border tes ruisseaux. Ils firent aussi la description du feuillage aromatique, sous lequel, lorsque tout fut créé, un morceau de terre rougeâtre, animé par le souffle du Créateur, s'éleva, se tint debout & marcha comme le Souverain de toutes les autres créatures...

Ils chanterent enſuite comment les vignobles & les arbres chargés de fruits, décoroient les coteaux & les vallées; comment les cédres du Liban regardoient avec envie les arbres du jardin de Dieu; comment la brute dans ſes tranſports, jette ſes regards à l'entour, & d'un air curieux, parcourt les bois & les campagnes; & comment le lion avide de proie, rugit & ſe plaint par ſes rugiſſemens de l'abſence de la nuit.

Ils chanterent auſſi cet âge d'or, où Dieu même deſcendoit ſur la terre & daignoit converſer avec les mortels, & où les Anges accompagnoient du ſon de leurs harpes les vertueux entretiens des hommes. Jubal, hardi dans ſa réſolution, oſa le premier dérober un de ces accords magiques aux Immortels, & entreprit de former des inſtrumens ſonores.

Avec moins d'art, mais d'un ton plus touchant, ils chanterent la mort tragique d'Abel.... « Abel! ne conduis pas tes troupeaux » aux pâturages : arrête, reſte avec nous. » Les ruiſſeaux pouſſent des gémiſſemens; » tes troupeaux frémiſſent : ah! ne les con» duis pas aux pâturages. Abel, tu ſeras la » premiere victime de la mort! Ton frere!.... » il eſt ton aſſaſſin; le vois-tu au fond de » ce buiſſon? comme il t'obſerve, comme » il te regarde! Abel, arrête »!.... Mais

déjà la voix plaintive de son sang s'éléve vers l'Éternel, avec les parfums des plantes sur lesquelles il vient d'être répandu. Les cieux & la terre sont dans la consternation, l'Éternel lui-même se plaint : Caïn, où est ton frere ? Perfide tu l'as donc égorgé. Ah ! pourquoi ai-je créé l'homme ? Ainsi se plaint l'Éternel, & le désespoir saisit le meurtrier !... O vous Séraphins, créatures plus parfaites, vous pleurâtes long tems sur la mort de votre Bien-aimé ! Abel étoit le fils cheri d'Adam, aimé de l'Éternel, & de-là un aiguillon aux yeux de l'envie.

Leurs chants célébrerent ensuite comment les Patriarches, fideles à la tempérance, vivoient pendant des siecles ; comment les vieillards puisoient la santé dans le sein des ruisseaux limpides, & comment, se nourrissant des plantes & des racines de la terre, ils se procuroient un corps robuste par un travail modéré.

Ils chanterent encore, comment, après le déluge qui se répandit sur tout le globe, & dont il n'échappa que huit ames, huit Justes de tant de *Miriades*, Dieu suspendit dans le firmament un signe de miséricorde. Car Noé offrit ses prieres & ses sacrifices pour les péchés des hommes ; l'Eternel respira la vapeur agréable de l'holocauste, & se réjouit. Aussi-tôt le ciel fut rempli de vapeurs, & les

couleurs du saphir, du rubis, de l'émeraude, du pourpre, de l'hyacinthe, de l'or & de la violette se marierent merveilleusement ensemble..... Du côté oriental du ciel elles se réunirent tout-à-coup, & formerent un arc ravissant..... « Noé, leve les » yeux, dit l'Eternel. Noé leva les yeux..... » Je ne maudirai plus la terre, malgré la » perversité constante du cœur de l'homme; » mais je t'en fais la promesse, & voici le » signe de ma promesse ».

O combien de choses chanterent encore Heman & Assaph! Mais qui racontera, à leur exemple, comment, par la confusion des langues, l'édifice de Babel, que les hommes comptoient élever jusqu'au ciel, fut tout-à-coup détruit? comment, à l'heure de midi, des Anges apparoissent à Abraham dans le bocage de Mambré, & mangent du beurre & du lait avec lui à l'ombre d'un chêne? comment ils demandent à parler à Sara, qui les écoutoit, & lui annoncent un fils; & comment Sara, cachée derriere la porte, jette alors sur eux un regard furtif..... puis, se mettant à rire: « Oui, à présent que je » suis vieille, & qu'Abraham est encore plus » vieux »! Ainsi pense-t-elle en riant; & comment, lorsque les Anges eurent appellé Sara, elle nie d'avoir ri?

L'histoire d'Isaac, annoncée par les An-

ges, l'amour de Jacob & de Rachel, l'amitié des deux freres, de Joseph & de Benjamin, furent encore les objets de leurs chants..... Pleins de transports, c'est ainsi qu'ils chanterent alternativement les louanges de l'Eternel.

Asaph. Que mes chants & que ma harpe célébrent le Seigneur! que mon cœur tressaille de joie!.... Qui dira les miséricordes de l'Eternel? qui connoîtra la mesure de ses bontés? Nations, poussez des cris d'allégresse! publiez chaque jour ses bienfaits.

Heman. Exaltez & louez le Seigneur dans vos chants & sur vos instrumens! glorifiez le Seigneur notre Dieu! Qui racontera toutes les actions du Seigneur? Que tout ce qui respire éleve & loue le Seigneur!

Asaph. Cieux, réjouissez-vous! Terre, éclate en transports de joie! O Mer! éleve tes vagues vers le Tout-puissant! & que tes flots annonçent aux flots sa gloire & ses louanges! Que les campagnes & toutes leurs productions tressaillent d'allégresse! Les colomnes du pays étoient ébranlées; la crainte étoit entrée dans l'ame de tous ses habitans. Le pays subsiste encore, & ses habitans s'y réjouissent. Dieu puissant, tu as jetté sur le Roi un regard de bonté; tu n'as pas voulu livrer au vautour l'ame de la tourterelle.

Heman. O Carmel! ô Liban! montagnes saintes,

ſaintes, célébrez le Seigneur. Miniſtres de ſes vengeances, tonnerres & tempêtes, manifeſtez la grandeur du juge de la terre. Il commande, & tout eſt exécuté : il dit à l'éclair : Répands l'effroi ; à la foudre : Porte la mort ; à la tempête : Détruis. Et l'épouvante, la mort & la deſtruction ſont le partage du méchant.

Aſſaph. La gaieté rit ſur nos levres, & la gloire anime notre langue. Seigneur, tu as fait de grandes choſes pour Jacob. Nous nous réjouiſſons & nous pouſſons des cris d'allégreſſe, parce que le Très-Haut, le Dieu d'Iſraël eſt avec nous. Notre force eſt le Seigneur, qui a fait le ciel & la terre. Lorſque nous bronchons, il nous le dit, & il redreſſe nos pieds chancelans ; car celui qui nous garde ne ſommeille jamais.

Heman. Si le Seigneur ne voloit pas à notre ſecours, lorſque des hommes inſolens s'arment contre nous, ah ! ils nous extermineroient de la terre des vivans ; ils nous précipiteroient dans les profondeurs des abîmes ! Mais nous nous ſommes échappés des mains des méchans, tel qu'un oiſeau s'échappe des filets de l'oiſeleur : le filet eſt rompu, & nous ſommes en liberté..... Béni, béni ſoit le nom du Très-Haut.

Aſſaph. Il ceint le ciel de nuages, il arroſe la terre de la pluie, il fait croître l'herbe ſur

les montagnes : nos pâturages regorgent de l'abondance, & nos champs sont revêtus de riches moissons. Nos fils croissent & s'élevent comme des plantes : nos filles se tiennent droites comme les colonnes des palais : nos greniers sont remplis de provisions : jamais on n'entend s'élever dans nos rues la voix de la misere.... O bonheur qu'Israël seul a en partage! Heureux! heureux le peuple que le Seigneur bénit ainsi!

Heman Racontez sa magnificence parmi les Payens; publiez ses merveilles parmi les Nations..... Les dieux des Payens sont de poussiere & de corruption; des Dieux formés de la main des hommes. Ils ont bien des oreilles, mais ils n'entendent point; des yeux, & ils ne voient point : il n'y a point de respiration dans leur bouche : comment protégeront-ils les hommes? Tel que Dieu étoit jadis, tel il est encore aujourd'hui. Ah! rappellez-vous les prodiges qu'il a opérés en Israël..... Il dit: Je te donnerai la terre de Chanaan, & il le tint, & Israël fut heureux dans la terre de Chanaan. « Vous ne toucherez » point à mes oints, parcequ'ils me sont con- » sacrés ». Oui, c'est ainsi que parla le Dieu d'Israël..... Louez-le, race d'Israël.

Assaph. Exhaltez le Dieu des dieux ; parce que sa miséricorde est éternelle. Ce Dieu qui a suspendu dans le firmament le

ſoleil pour préſider au jour, & la lune pour préſider à la nuit, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle; qui, d'un bras formidable, frappa les premiers-nés d'Egypte, & qui, d'une main puiſſante, tira Iſraël de la maiſon de ſervitude, parceque ſa miſéricorde eſt éternelle; qui a deſſéché la mer rouge pour y faire paſſer Iſraël, & qui renverſa Pharaon dans cette mer, où il coula à fond comme du plomb, avec tous ſes chariots & toute ſa Cavalerie, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle; qui frappa de grands Rois; qui tua de puiſſans Princes, Sehon, Roi des Amorrhéens, Og, Roi de Baſan; qui donna leur terre en héritage à Iſraël, ſon ſerviteur, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle; qui nous ſauve encore des mains de nos ennemis, & qui fait triompher notre Roi, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle. Rendez grâces au Seigneur du fond de votre cœur, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle.

Heman. Cieux, louez le Seigneur! Intelligences céleſtes, exaltez le Très-Haut! étoiles étincelantes, & toi, ſoleil, & toi, lune, élevez les actions de l'Eternel.

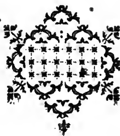
Aſſaph. Mettez votre confiance dans le Seigneur, Juſtes du pays! Quand même la langueur s'empareroit de notre corps & de notre ame, ne laiſſons pas que de chercher notre appui dans le Seigneur, & de réſigner

notre cœur à sa providence, à la fin il nous couronnera de ses grâces.

Heman. Peuples, ne cessez jamais d'exalter les œuvres de l'Eternel.

Assaph. Que mes chants & que ma harpe célèbrent le Seigneur! que mon cœur tressaille de joie!.... Qui dira les miséricordes de l'Eternel! qui connoîtra la mesure de ses bontés? Nations, poussez des cris d'allégresse! publiez chaque jour ses bienfaits.

Heman. Exaltez & louez le Seigneur dans vos chants & sur vos instrumens! glorifiez le Seigneur notre Dieu! Qui racontera toutes les actions du Seigneur! Que tout ce qui respire éleve & loue le Seigneur.





PASTORALES JUDAÏQUES

DE M. DE BREITENBAUCH.

M. de *Breitenbauch*, l'Auteur de ces Idylles, s'eſt déjà fait connoître par des Ouvrages dans le même genre. A l'exemple de M. *Schmidt*, il a tranſporté la ſcène paſtorale dans la Judée, mais il faut convenir, qu'en-général il l'a fait avec beaucoup moins du ſuccès ; il n'a ni cette douceur, ni cette ſenſibilité qui caractériſent les productions de l'Auteur des Idylles ſacrées. Ces Paſtorales Judaïques, au nombre de plus de ſoixante, ne peuvent gueres être conſidérées que comme des ébauches ; ſans correction & ſans harmonie dans le ſtyle, elles péchent preſque toutes par trop de longueur. L'Auteur ſe feroit certainement acquis plus de gloire, s'il eût traité un plus petit nombre de ſujets, & s'il eût cherché à y mettre la derniere main. Les quatre morceaux que j'ai choiſis, & que j'ai cherché à rendre de la maniere la plus avantageuſe, feront juger du mérite de cet Auteur.



A ma MUSE.

ABANDONNE, ô ma Muſe ! abandonne les côteaux d'Arcadie, les Nymphes & les Divinités chimériques des Payens. Cherche des champs plus glorieux, & des objets plus dignes de ton enthouſiaſme : dirige ton vol vers les rives du Jourdain ; là tu trouveras des Bergers ſenſibles, des troupeaux nombreux, des prairies agréables, & des bois qui retentiſſent du chant des oiſeaux divers ; là, au lieu des Faunes fabuleux, des Génies bienfaiſans peuplent les campagnes ; là, les Autels ne fument qu'à la gloire du Dieu de la vérité, & les doux accords des voix & des flûtes ne célébrent que le Créateur de l'Univers. Quelles délices y répandront tes chants, dont les accords mélodieux ſeront plus doux que le bruit d'une fontaine deſcendant de caſcade en caſcade du haut d'un rocher. Ah ! puiſſent-ils ne point s'élever en vain vers le ciel ! puiſſent-ils plaire aux ſubſtances immortelles qui l'habitent ! Déja mon ame, entrainée par des ſenſations inconnues, en éprouve tout le charme ; déja s'offrent à mes yeux des rivieres fortunées, des campagnes floriſſantes, ſemblables aux jardins délicieux d'Eden. Viens, Muſe raviſ-

ſante, laiſſe-moi boire dans ces fontaines qui répandent une chaleur plus vive que les eaux de l'Hypocrène; conduis mes pas dans les cabanes de ces habitans reſpectables, de ces colonies du ciel, & une joie céleſte ſe répandra ſur mon ame ſatisfaite.

La BERGERE *de Madian* (1).

Péor. DIS-MOI, aimable fille de Madian, quels ennuis ſecrets obſcurciſſent tes beaux jours, maintenant que l'automne diſpenſe encore un reſte de ſérénité, dont nos campagnes ranimées s'embelliſſent? Vois nos brebris bondir gaiement dans ces gras pâturages, tandis que nos chèvres graviſſent ſur les roches revêtues de brouſſailles. Les cris d'allégreſſe éclatent de toutes parts : toi ſeule tu te livres à la triſteſſe. Souvent je t'ai vu fixer les yeux ſur le chemin qui deſcend des montagnes, lorſque les caravanes des Arabes reviennent chargées des richeſſes de l'Egypte, & lorſqu'elles étoient paſſées, tu les détournois en ſoupirant, & tu prenois en pleurant la route de ta cabane.

(1) Les anciens Madianites, ainſi que les Arabes d'aujourd'hui, étoient un peuple compoſé de Paſteurs & de Marchands; tandis que les hommes traſiquoient en Egypte où dans les pays limitrophes, leurs femmes & leurs filles avoient ſoin des troupeaux.

Casbi. Pourquoi te cacherois-je, ô Péor! le sujet de mon affliction! Seba le plus généreux des fils de Madian, est celui qui cause mes allarmes. Il a quitté ces montagnes dès que l'aimable printems a ranimé la terre de la sérénité de ses regards, pour aller en Egypte dans la société de nos marchands. « Adieu, ma chere Casbi, m'a-t'il dit en me » quittant? Avant que les fruits desces arbres » fleuris soient mûrs, avant que les grappes » de cette vigne aient pris la teinte du pour- » pre, ton fidele amant sera dans tes bras. » Mene pendant ce tems nos troupeaux aux » pâturages; le ciel sous ta garde les bénira » & en doublera le nombre, car il récom- » pense nos soins assidus par ses bénédic- » tions ». Mais je l'ai attendu vainement jusqu'en ce jour; j'ai conservé inutilement mes pommes dorées & mes grappes pourprées. Aux pieds de ces montagnes j'ai déja vu passer plusieurs caravanes d'Arabes, mais je n'y ai point apperçu Seba. Hélas! peut-être quelque Brigand de la forêt lui a-t-il porté un coup mortel; peut-être a-t-il été la proie de quelque bête féroce du desert.

Péor. Essuie les larmes qui inondent tes joues de roses, trop sensible Bergere; calme les inquiétudes qui troublent le repos de ton ame. Il reste encore à venir quelques caravanes d'Arabes: jusqu'à leur retour laisse

encore à l'espoir flatteur porter la consolation dans ton cœur; banni, par d'agréables chansons, le chagrin qui te dévore. Quel air chantois-tu certain soir que les filles de ces montagnes étoient assises autour de toi, & que les Bergers, cachés derriere les bosquets, te prêtoient une oreille attentive? La lune dardoit ses rayons argentés dans le lac limpide, bordés de roseaux vacillans, & le Rossignol se taisoit sur les rameaux touffus?

Casbi. Je vais te chanter cet air: peut-être le chant portera-t-il la sérénité dans mon ame affligée. *Elle dit, & elle chanta ainsi:*

« Quels sont vos charmes, campagnes de » l'Egypte, qui captivez dans votre enceinte » le bien-aimé de mon cœur? les fleurs y » brillent-elles d'un éclat plus vif? les prés se » parent-ils d'une verdure plus agréable? les » belles y offrent-elles des charmes assez » puissans pour captiver le cœur fidele de » mon cher Seba, & lui faire oublier les » caresses de sa tendre Casbi?

» Ne vous applaudissez pas, filles de l'E- » gypte, ne vous applaudissez pas d'en avoir » fait un perfide! bien-tôt il vous oubliera, » bien-tôt, par une inconstance aussi cou- » pable que celle qui m'a fait perdre son » cœur, il vous quittera pour prodiguer sa » tendresse à d'autres objets de son amour » volage.

» Mais fuyez, noires pensées, ouvrage » sinistre de quelqu'esprit de ténebres, qui » veut allarmer la tendresse d'une épouse. » Mon cher Seba ne sauroit trahir sa foi. » Peut-être dans ce moment il soupire pour » moi, & se rappelle le jour de notre douce » union.

» Console-toi, ô mon ame! je ne doute » plus qu'un destin favorable ne le ramene » bien-tôt dans mes bras. Ces jours solitaires, » qui sans lui, sont couverts de sombres » nuages, vont à jamais disparoître, & faire » place à des heures de félicité.

» C'est alors que je ferai fumer l'encens » sur l'autel du Très-Haut; c'est alors que je » chanterai ma félicité, & que je ferai retentir » ces montagnes des chants de ma recon- » noissance.

Mais quelle joie se répand soudain dans mon ame! je vois descendre des montagnes des voyageurs montés sur des chameaux. Ah, sans doute (un pressentiment secret semble me le dire) Séba est avec eux! Pour cette fois je ne serai point deçue dans mon espoir.... Ah, déjà je l'apperçois dans la troupe nombreuse. Le desir & la joie éclatent sur son visage, & m'annoncent la constance de sa tendresse.

Le Desert D'ELIE (1).

DANS la contrée, où les montagnes d'Ephraïm s'affaissent vers les plaines, arrosées des eaux du Jourdain, est un désert aride, célébre jadis par le séjour du Prophéte de *Thesbé.* Une fontaine qui prend sa source dans ces montagnes, & qui donne son nom au torrent d'Erypth, roule son onde pure sur un lit de cailloux. Rarement cette contrée solitaire est fréquentée par les Bergers du voisinage. Car pendant les ardeurs brûlantes de l'été, les eaux des ruisseaux tarissent, l'herbe qui décore leurs bords se flétrit, & les arbres sont dépouillés de leur feuillage. Cependant les Bergers d'alentour, poussés par une louable curiosité, s'y rendoient quelquefois pour contempler le théatre des prodiges du Très-haut. Excité par un semblable mouvement, un Pasteur voisin entreprit un jour ce penible voyage. En s'approchant de ce fameux désert, il entendit dans un bois une voix plaintive. Pénétré d'une noble compassion, il y court, & il trouve une mere désolée, étendue sur

(1) L'époque de cette Eglogue peut être placée au regne de Joas, Prince cruel qui fit mourir un grand nombre de Prophètes & qui contraignit les autres à chercher leur salut dans la fuite.

la terre, ayant à ses côtés un enfant, qui, par ses regards languissans sembloit demander de la nourriture. Quelle fatale destinée, lui dit le Berger, t'a conduite dans ce désert! Hélas! je me suis refugiée dans cette retraite sauvage, répondit l'infortunée, pour me soustraire, ainsi que cet innocent enfant, seul gage de l'amour conjugal, à la fureur d'un Tyran farouche qui a teint ses mains du sang d'un Prophète du Seigneur, du sang de mon époux, & qui menace encore de la mort la plus ignominieuse, tous les adorateurs de l'Éternel. Depuis ma fuite, cette grotte a été mon azile, & j'ai trouvé ma subsistance sur cette montagne. Mais l'ardeur de la saison à brûlé toutes les plantes, à desséché toutes les racines, & les lits déserts des ruisseaux, implorent vainement les eaux du ciel. Déjà deux fois les rayons brûlans du soleil ont visité cette contrée, depuis que j'ai cherché inutilement un peu d'eau pour me désaltérer, & quelques plantes pour appaiser ma faim. Je vois, sans pouvoir l'éviter, la fin de mes jours déplorables. Bien-tôt la mort à laquelle j'ai cru me soustraire par ma fuite, exercera sa rage sur moi & sur cet infortuné.... Ah, ne désespere point, reprit le Berger d'une voix consolante! Que ce lieu, jadis le théatre de la providence du Tout-

puissant (car c'est ici que des corbeaux ont nourri le Prophète fugitif) ranime ton cœur & y fasse naître une ferme confiance dans le défenseur d'Israël. Toujours son bras est étendu pour soutenir le foible, & son pouvoir est sans bornes. Eh ne peut-il pas changer ces pierres en pain, & faire jaillir des fontaines de ces roches steriles comme du tems de nos peres? Leve-toi, & viens avec moi dans ma cabane, & tu trouveras dequoi satisfaire à tes besoins: mon habitation, située dans un lieu écarté, te mettra à l'abri de tes ennemis.... Ah, tu es pour moi un Ange du Seigneur, dit la mere infortunée! Oui, j'irai avec toi; je goûterai tes bienfaits, je partagerai tes travaux.... A ces mots la Prophétesse se leve, & prenant dans ses bras son cher & languissant fardeau, elle suivit son conducteur à travers des sentiers sauvages. Pendant qu'ils marchoient ensemble, elle vit une troupe de marchands Arabes montés sur des chameaux, traverser le bois & prendre la route de l'Egypte. Dans la crainte d'être découverte, à peine osoit-elle jetter un coup-d'œil sur ces étrangers. Mais tout-à-coup elle pousse un cris de joie en appercevant son époux dans la troupe des Arabes. Le Prophète l'ayant apperçue en même-tems, se précipite de son chameaux dans les bras de sa

bien-aimée.... Il lui apprend ensuite comment un ami l'avoit soustrait à la poursuite du Tyran en le cachant dans une grotte; & comment, maintenant déguisé en Arabe, il se refugioit en Egypte. La tendre épouse, transportée de la joie la plus vive, se résout aussi-tôt à le suivre; & quittant son conducteur, elle lui dit : Je te rends grâces, Berger bienfaisant, de ton assistance généreuse! c'est maintenant que je reconnois que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur confiance. Que le Dieu d'Israël, par une plénitude de bénediction, recompense ta bienfaisance! .... Alors elle partit avec l'homme du Seigneur, pour chercher un lieu de sureté.



La Mort D'ARISTOBULE (1).

Zibeon LE soleil darde encore ses rayons enflammées sur la terre : les fleurs courbent encore leur tête languissante, & les zéphirs dorment dans les bocages. Suspendons un moment, ô Nébat, un pénible voyage!

(1) Le fond de cette Eglogue est tiré de l'Histoire Juive de Josephe. Hérode ne se croyant point en sureté sur le Trône tant qu'il resteroit un Prince de la race d'Asmonée, fit noyer le jeune Aristobule dans un étang près de Jéricho où il se baignoit souvent. Un sujet aussi attroce ne semble guere fait pour la Poésie pastorale.

Allons nous repoſer au bord de ces étangs qui baignent les palais ſuperbes des environs de Jéricho : là nous attendrons les heures rafraîchiſſantes du ſoir. Déjà des vents frais, s'élevant de la ſurface polie des eaux, careſſent nos joues ardentes, & nous invitent à nous aſſeoir ſur les ſiéges champêtres de ces rives bordées de roſeaux.

Nebat. Je le veux bien. Nous pourrons en reſpirant un air frais nous amuſer à conſidérer les jeux des oiſeaux aquatiques, & à voir les bonds des poiſſons raſſemblés par légions. Mais, ne trouves-tu pas, Zibeon, que ces campagnes ont pris un air de triſteſſe ? Il regne de toutes parts un vaſte ſilence. Ces prairies voiſines, ou n'agueres les Bergers faiſoient retentir les airs des chants d'allégreſſe, ſont maintenant abandonnées, & l'on n'y voit plus errer que quelques brebis diſperſées. Ces berceaux, aſile des plaiſirs innocens, ſont dégradés ; les flûtes & les chalumeaux ſont ſuſpendus aux arbres dépouillés de leur feuillage.

Zibeon. Ainſi que toi je remarque ce changement inatendu : ſans doute c'eſt l'effet d'un accident ſiniſtre. Interrogeons ce Paſteur ſolitaire : .... Pourquoi, ô Berger, ces campagnes que nous avons vu il n'y a pas long-tems couvertes de nombreuſes troupes d'habitans ſont maintenant abandonnées ?

Pourquoi les accens de la gaieté ne resonnent-ils plus sur ces rivages ! Pourquoi les jeux folâtres n'animent-ils plus les bocages d'alentour ?

Jetor. O Etranger ! tu ignores donc encore le sujet de la consternation universelle ? Trop juste sujet de douleur !... Hélas ! c'est pour jamais que nos jours d'allégresse sont changés en des jours de deuil.... Aristobule n'est plus ! Aristobule, la joie de nos hameaux, lui qui faisoit les délices des nos campagnes, & qui désormais excite nos regrets superflus.

Zibeon. Hélas ! Aristobule n'est plus ?.... Ah Berger, que tes paroles ont déchiré mon cœur !.... Mais quel destin funeste nous l'a enlevé dans le printems de ses ans ?

Jetor. Ecoutez l'histoire de la mort d'Aristobule.... Peu de jours après la fête des Tabernacles, où nous l'avons vu pratiquer avec une aimable décence les cérémonies respectables de notre culte, où nous lui avons tous prodigué nos applaudissemens, parce que la noblesse de ses traits & de sa démarche renouvella dans nos cœurs le souvenir de ses ancêtres, il vint en ce lieu avec sa mere & le roi Hérode, pour goûter les délices de ces belles campagnes. Pendant les ardeurs d'un jour d'été, l'onde paisible de ce lac l'invita à venir respirer la fraîcheur

ſur ſes bords. Des plongeurs ſortirent tout-à-coup du ſein des eaux, & divertirent le jeune Prince par leurs jeux. Après s'être amuſé un moment de ce ſpectacle, il voulut lui-même (ah faut-il que ce deſir fatal ſoit né dans ſon cœur!) il voulut lui-même entrer dans ce perfide élément & ſe mêler parmi les plongeurs. D'abord jouant avec eux, il s'enfonce dans les ondes, & bientôt il reparoît à une longue diſtance. Mais une nouvelle tentative lui fut funeſte: nous ne le vîmes plus reparoître, & lorſqu'on le chercha ſous les flots, on le rapporta ſur le rivage privé de ſentiment. Hélas, ſes beaux yeux étoient immobiles! la pâleur de la mort étoit répandue ſur ſon viſage floriſſant, le deſtructeur de la vie avoit pénétré d'un froid mortel tous ſes membres. Auſſi-tôt les rives éclaterent de clameurs lugubres & retentirent juſques dans les appartemens du palais: tous les cœurs furent ſaiſis d'une violente douleur. Sa mere déſolée, ſes cheveux épars, & ſe tordant les mains, accourt, & reſte penchée ſur le cadavre de ſon fils: elle veut recevoir ſon dernier ſoupir, mais déjà ſon ame a quitté ſa belle demeure. Il fallut arracher cette mere déplorable d'auprès des triſtes reſtes de ſon fils unique. Mais comment vous peindrai-je la douleur de Marianne, lorſqu'elle apprit la mort

tragique d'un frere qu'elle aimoit si tendrement ? On l'a vue remplissant l'air de ses cris, parcourir les lieux que fréquentoit son cher Aristobule : sans cesse elle l'appelloit par son nom, comme s'il pouvoit encore l'entendre, sans cesse elle accusoit la rigueur du destin !

Zibeon. Ah, sa douleur n'est que trop juste ! Aristobule, le dernier de sa race, est une perte que le ciel même ne peut plus réparer. Tout le pays lui doit des gémissemens pour chants funebres. Désormais les rives du Jourdain, les antres du Liban ne répéteront plus que des accens tragiques. Mais.... le fil de ses jours n'auroit-il pas été tranché par une main meurtriere, par un lâche assassin, gagné par ses persécuteurs ! ....

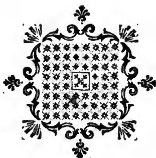
Jetor. Hélas ! l'amour d'un peuple qui l'adoroit, l'envie de la famille regnante, assise sur un trône qui lui étoit destiné, font soupçonner que sa mort n'étoit point naturelle. Et une voix lamentable, qui se fait entendre aux heures silentieuses de la nuit, soit autour de ces étangs, soit dans ce bocage de palmiers, semble confirmer ces soupçons.

Zibeon. Et le ciel ne s'arme point de carreaux vengeur, pour exterminer les exécrables auteurs de ce forfait ? Et la terre ne

refuſe point de porter les monſtres cruels qui l'ont ſouillée par un meurtre?...

Jetor. Modere ton zéle, de peur qu'il ne te devienne funeſte. Souvent vers les heures de la ſoirée, Hérode déguiſé ſous l'habit champêtre, vient ſe mêler parmi les Paſteurs pour ſonder leurs ſentimens. Souvent par cette ruſe il a découvert les penſées les plus ſecrettes, & toujours le châtiment le plus rigoureux a été le partage de l'indiſcrétion.

Zibeon. Ah, comment étouffer le mouvement de ma douleur & de mon indignation!... Hélas! tout retrace ici l'image de la déſolation : les oiſeaux, les fontaines ſemblent gémir comme nous.





IDYLLE ORIENTALE (1).

PAR M. WIELAND.

Trois Esclaves de PANTHÉE.

Sheristane. LE beau lieu, mes amis! il nous invite à nous asseoir. Reposons-nous un moment au bord de cette source, dont les flots argentés roulent à travers les fleurs sur un gravier jaunâtre. Le travail croîtra insensiblement sous nos doigts, tandis que nous respirons la fraîcheur & les parfums de ces bosquets de rosiers.

Gulhindi. Entendez-vous chanter cet oiseau?.... & cet autre qui lui répond dans le bocage voisin?.... Que leurs modulations sont tendres & touchantes! N'en doutons pas; c'est l'amour qui les anime & les invite à chanter.

Zelis. Chers amies, pourquoi ne chanterons-nous pas comme eux? Il me vient une idée. Répétons la *Chanson des trois Sœurs*,

(1) Ce morceau, extrait d'un Roman dramatique de M. *Wieland*, intitulé *Araspe* & *Panthée*, forme dans l'original une espece d'intermede qui porte le caractere de l'*Idylle* Voyez *Gazette Litteraire*, *Tome V.*

cette chanſon que le Roi de Suſiane ſe plaît tant à entendre.

Sheriſtane. J'y conſens. Mais partageons d'abord les rôles. Il me ſemble que Zelis à lieu de ſe plaindre de l'amour.....

Zelis. Tu te trompes, Sheriſtane; à peine l'infidélité de mon amant m'a-t-elle coûté une heure de chagrin. Eh! pourquoi verrois-je avec douleur un papillon quitter une fleur pour voltiger ſur une autre. Ce qui m'afflige, c'eſt qu'il ne nous ſoit pas permis de voltiger à leur exemple. Hélas! trop ſemblables aux fleurs, nous ſommes condamnées à reſter attachées à la terre, & à attendre qu'il plaiſe à quelqu'un de ces papillons folâtres....

Gulhindi. Tais-toi, jeune fille, réprime tes ſaillies, & commence le chant.

Zelis. Eh bien! ſoit! J'ai plus de raiſon que vous de me moquer de l'amour.

Que la gaieté m'accompagne ſans ceſſe; qu'au milieu des plaiſirs innocens mes jours s'écoulent purs & ſereins ſans être obſcurcis par la plus petite inquiétude. Jamais l'amour n'a coûté un ſoupir à mon jeune cœur; jamais l'aſpect d'un jeune homme n'a fait baiſſer mes regards; je me ris des plaintes des amans; leurs éloges flatteurs paſſent à mes oreilles comme le bourdonnement des mouches d'été. Ainſi qu'une Gazelle alerte, qui bondit ſur les montagnes tapiſſées de

fleurs, je danse, libre & contente, au milieu de mes belles compagnes.

Gulhindi. Ah! ma sœur! aussi gaie, aussi libre que toi, je folâtrois dans nos jeux avant que l'amour eût blessé mon cœur. Mais hélas! dès ce moment le repos & la joie se sont enfuis & m'ont abandonnée. Ce n'est plus pour moi que fleurit le printems, & le bocage ne retentit plus que de mes soupirs. Mes yeux étincelent d'un feu sombre; la guirlande de fleurs dont j'aime à me couronner se flétrit autour de mon front brûlant; j'entre, triste & consternée, dans le cercle joyeux de la danse; & lorsque la nuit a étendu ses aîles humides sur la nature, vainement j'invoque le sommeil; je me roule sans cesse sur mon lit solitaire, & j'étends mes bras vers des ombres fugitives.

Sheristane. Heureux jour où l'Hymen m'unit au meilleur des jeunes hommes! jour fortuné, sois béni mille fois! ô Hymen! dispensateur de la joie! & toi chaste & saint Amour, toi qui réunis les hommes en une grande famille! source des devoirs les plus doux & des plaisirs les plus délicieux! reçois mon encens & mes hommages. O Zemin! auteur de ma félicité! l'instant où je te vis pour la premiere fois, où tu reveillas dans mon sein l'amour assoupi, fut l'instant où commença ma vie. Le regard de tes yeux

n'eſt plus agréable que le lever du ſoleil : le baiſer de ta bouche a pour moi plus de douceurs que les premiers parfums des jardins de roſes de Suſa. Un ſeul de tes geſtes fait ma loi, & ton ſourire eſt la récompenſe de mes plus tendres ſoins.

Zelis. Loin de moi, lâche trompeur qui jures de m'aimer, tandis qu'uniquement épris de mes charmes tu ne cherches qu'à contenter des deſirs criminels; fuis loin de moi. Le cryſtal uni de cette fontaine qu'ombragent mille plantes odorantes me repréſente mieux que toi le charme d'un ſourire de mes lèvres, & le mouvement gracieux de ma chevelure flottante autour de mon cou d'albâtre. Attendrois-je que tu me diſes que ma taille eſt fine & légere comme celle d'une compagne de la Déeſſe des bois! Il y a long-tems que mon ombre me l'a dit. Que m'importent tes ſoupirs? Les zéphirs ſoupirent pour moi: partout où je porte mes pas ils m'accompagnent & rafraîchiſſent l'air brûlant par l'agitation de leurs aîles. C'eſt ainſi que, libre de peines, & non ſans être aimée, je jouis du printems de ma vie.

Gulhindi. O vous! dont le ſein délicat renferme un cœur tendre & ſenſible! gardez-vous de l'homme ſéducteur: étouffez le ſoupir amoureux prêt à vous être arraché par les plaintes d'un amant. Tels ſont les gémiſſe-

mens que pouſſe la féroce hyène pour attirer ſa proie. Cœur trop ſenſible! ô que ne puis-je t'arracher de mon ſein! J'ai prêté l'oreille aux diſcours d'un impoſteur: il a ſçu, par le charme de ſes paroles, il a ſçu m'inſpirer une tendreſſe qu'il n'éprouvoit pas. Aujourd'hui il entend mes ſoupirs ſans en être attendri: il voit ſans pitié mes joues ſe flétrir, & la fleur de ma jeuneſſe languir & ſe deſſécher. Le perfide! il ſe rit dans les bras d'une autre de ma crédule tendreſſe.

Sheriſlane. Bienfaiſant Hymen, ſans toi qu'eſt-ce qu'une jeune fille? Une fleur ſtérile qui ſe flétrit ſans laiſſer de rejettons pour le printems prochain. Epriſe d'une liberté inſenſée, elle paſſe inutilement ſa vie à folâtrer, ou ſi malheureuſement elle vient à tomber dans les piéges de l'amour, une paſſion cruelle déchire ſon cœur, un feu dévorant ſe gliſſe dans ſes veines, & conſume l'éclat floriſſant de ſa beauté. Trop ſouvent même, hélas! domptée par la puiſſante nature, elle abandonne les ſentiers de l'honneur & de la vertu.

Zelis Quels plaiſirs peux-tu m'offrir? O amour! de douces peines, de tendres douleurs, des ſoupirs voluptueux, & tout ce qui charme l'ame légere & flottante des filles. Paix délicieuſe d'un cœur virginal, t'abandonnerois-je pour ces objets frivoles?

Et

& toi, noble liberté, ame de la vie, renoncerois-je à tes bienfaits? vendrois-je mes jours enjoués à l'hômme impérieux ? ferois-je dépendre mon bonheur de ſon ſourire! L'eſclave qui maintenant ſe traîne à mes pieds, l'éleverois je pour en faire mon maître. Non, non, amour, je n'achete point tes vains plaiſirs à ſi haut prix.

Gulhindi. Tant que l'amour me tint dans le délire, je ne rêvai que plaiſir & bonheur. Lieux enchantés, collines embaumées, lacs de nectar, tels étoient les objets qui s'offroient ſans ceſſe à mon imagination. Mon ame abuſée voltigeoit dans d'immenſes jardins de délices. Hélas! le ſonge s'eſt diſſipé & m'a tirée de ma douce ivreſſe : aujourd'hui la douleur la plus amere eſt mon partage. Pourſuivie par la honte & par le remord je fuis vainement, ſemblable à la biche timide que pourſuivent des chiens furieux.

Scheriſtane. O fille de Suſa, que les chaſtes embraſſemens des époux ont de charmes quand la nature & la vertu ont formé la chaîne dont hymen les unit! Quel ſpectacle enchanteur que celui d'une jeuneſſe riante qui fleurit autour de nous & qui doit ſon heureuſe exiſtance à notre chaſte amour! Quoi de plus doux que de former à la vertu le cœur docile de cette jeuneſſe & de tra-

vailler à ſon bonheur à-venir ! Chaque inſtant nous découvre une nouvelle perſpective de bonheur & de joie ; & quand un jour je ſerai flétrie, quand une race future danſera ſur les fleurs qui naîtront de mes cendres, alors exiſteront des portions de moi-même, des hommes qui auront puiſé la vie dans mon ſein, & qui béniront ma mémoire. Dites-moi, mes ſœurs, dites-moi, l'amour ne me rend-il pas heureuſe ?

Zélis. Si je ſentois moins vivement le prix de l'auguſte liberté, ta félicité, ma ſœur, pourroit arracher des vœux à mon cœur : l'hymen n'aura pour moi des charmes que quand la liberté aura perdu les ſiens.

Guthindi. Hélas ! pourquoi ma deſtinée n'a-t-elle pas voulu que je trouvaſſe un Zémin ? Pourquoi n'ai-je pas rencontré celui pour qui mon cœur avoit été formé ſi tendre ? Imprudente que j'étois, j'en croyois le conſeil de mes yeux & la douce impoſture qui couloit de deux levres vermeilles. Hélas ! j'apprens trop tard qu'il n'appartient qu'à l'amour ſage de faire notre bonheur.

Toutes trois. Jeunes filles, fermez l'oreille aux propos de l'amour ſéducteur. Si la ſageſſe & la vertu ramenent le charmant hymen, accompagné de la tendre ſympathie, qu'alors votre cœur céde à la douce perſuaſion, & qu'il s'enflâme de l'amour

ſacré, ſource de la vie & du bonheur domeſtique.

Shériſtane. Les Poètes ne diront pas de nos chants qu'ils ſuſpendent le cours des aſtres. Tandis que nous chantons, le ſoleil eſt déjà parvenu juſqu'au ſommet du ciel. Allons, mes ſœurs; d'autres ſoins nous appellent ailleurs.





POESIES PASTORALES DE M. ROST.

M. *Roſt* eſt né à Leipzig, où il a fait ſes études, & aujourd'hui il remplit un emploi à Dreſde. Ses Poéſies paſtorales, publiées en 1744, étoient ce que nous avions de mieux dans ce genre avant que M. *Geſſner* eût donné ſon Daphnis & ſes Idylles. Ceux qui l'ont précédé dans cette carriere, entr'autre *Neukirch*, avoient dégradé la paſtorale, par la baſſeſſe de leur ſtyle & par la groſſiereté des mœurs de leurs Bergers. M. *Roſt* a fait parler ſes Paſteurs un langage plus poli & plus ſpirituel, ſans les faire ſortir cependant du caractere de naïveté qui leur convient. Ce Poète a fait ſouvent un mauvais uſage de ſes talens; ſes contes paſtoraux, quelque bien tournés & quelque gazés qu'ils ſoient, ne laiſſent pas que d'être licencieux & dangereux pour les mœurs. Les Muſes Allemandes en général ſont des vierges très-chaſtes. Je n'ai traduit que trois morceaux de M. *Roſt*: parce que ſes beautés ſont trop inhérentes aux tours & à la verſification, & je me ſuis bien gardé de traduire ſes pieces licencieuſes.

A DORIS.

Chanson pastorale.

VIENS, Doris, viens ! hâtons-nous de gagner les cabanes champêtres qui nous offrent la plus agréable des retraites. Là, tu ne regretteras point les plaisirs tumultueux de la ville : là, l'expression libre de ma tendresse te fera trouver mille délices dans le sein de la nature.

Que trouvons nous ici qui puisse nous charmer ? Notre jeunesse fuit au milieu de la contrainte qu'on impose à nos amours. Nous n'avons à attendre que des jours de peines & d'allarmes : la perspective la plus éloignée ne nous offre point de jours de plaisir.

Oui Doris, de tous les états il n'en est point de plus favorable à l'amour, que celui qui s'éloigne de toute contrainte. En quel lieu, belle Doris, fait-il meilleur d'aimer que là où l'on n'apprend que de son cœur le langage des doux regards & des tendres caresses.

Rien ne s'oppose aux penchans des Bergers. Ainsi, à l'ombre des bois, nous ne craindrons plus les regards de l'envie ; car

là, le plaiſir n'eſt point un crime ; là, chacun éprouve les mêmes ſentimens que nous : nos cœurs unis par la tendreſſe, n'ont pas beſoin des ſermens, pour être liés par des nœuds indiſſolubles.

L'appât de l'ambition ou de l'avarice, ne ſauroit ſéduire des Bergers. Ils goûtent dans leurs amours la ſatisfaction la plus pure. Liés par la candeur & par l'amitié, ils trouvent tous de gras pâturages pour leurs troupeaux, & ils méconnoiſſent les ſentimens abjects de la jalouſie.

On n'y bâtit point de maiſons d'une orgueilleuſe ſtructure : il ſuffit que notre habitation dure autant que la contrée fournit à notre ſubſiſtance & à celle de nos troupeaux. Parmi les Bergers, on peut dormir les portes ouvertes, on n'a point de tréſors à perdre, & l'on tient dans ſes bras tout ce que l'on aime.

Dès l'aube du jour, lorſque les chiens commenceront à aboyer & les moutons à bêler, par mes tendres baiſers, je t'inviterai à veiller ſur nos troupeaux. Ne t'inquiéte point de la ſoirée, tu ſais que mes mains ont ſoin de préparer les feuilles les plus tendres pour te faire goûter les douceurs du ſommeil.

Belle, dans ton ſimple habit de Bergere, tu n'emprunteras point ta parure de l'or

& de la soie. Enchanté de te voir dans tes naïfs atours, je te prodiguerai mille baisers. Ma bouche a prononcé cent fois un serment dont mon cœur n'avoit pas besoin.

C'est ainsi qu'au milieu des jeux & des plaisirs, la vieillesse viendra nous surprendre sans être accompagnée par la douleur. La seconde des voluptés, c'est le repos : alors d'un esprit plus tranquille, nous contemplerons encore dans l'ardeur des jeunes Pasteurs, l'image de nos premieres amours.

Un jour en te promenant à l'ombre des antiques tilleuls, tu trouveras encore sur leurs écorces les traces de ton nom. Tu viendras alors chercher ton Hilas; tu montreras ton nom au fidéle vieillard, qui jadis l'avoit gravé sur ce tendre arbrisseau, pour être un monument de sa foi.

Viens, Doris, viens! hâtons-nous de gagner les cabanes champêtres qui nous offrent la plus agréable des retraites. Là, tu ne regretteras point les plaisirs tumultueux de la ville: là, l'expression libre de ma tendresse te fera trouver mille délices dans le sein de la nature.





THYRSIS.

DÉJA les Bergers, prêts à ramener leurs troupeaux, avoient ſerré leurs hautbois & leurs flacons. L'on voyoit au loin la fumée s'élever des cabanes, où l'on préparoit le repas ruſtique du ſoir. Les chévres raſſaſiées, marchoient lentement, portant avec peine l'abondance de leur lait: les ombres s'alongeoient, les troupeaux bêlans, accouroient en bondiſſant vers leurs Bergeries. Enfin, la nuit prête à paroître, tous les Bergers firent rentrer leurs brebis. Déja le ſilence régnoit dans les pâturages.

Thyrſis ſeul, aſſis à l'écart & abſorbé dans ſes triſtes penſées, ſembloit avoir oublié ſon troupeau: il etoit nuit, & il ne ſongeoit pas encore à ſon devoir de Paſteur. Ses chévres erroient à l'aventure, dans la forêt; & ſes brebis diperſées couroient les champs ou s'arrêtoient auprès des Bergeries étrangeres. Son chien devenu pareſſeux & négligent, dormoit, & ne s'embarraſſoit pas de la garde du troupeau. Thyrſis ſe plaignoit que depuis tant d'années qu'il habitoit les campagnes, il avoit eſſuyé bien des peines & goûté peu de plaiſirs. La vie paſtorale n'avoit plus pour lui de charmes,

depuis qu'il se voyoit en butte aux traits de l'amour. C'étoit en effet l'amour qui étoit l'auteur de tous ses ennuis. En parcourant les jours de sa vie, qui formoient à peine vingt ans, il trouvoit toujours qu'une Bergere étoit la source de ses tourmens. Sylvie avoit eu son premier baiser, Sylvie avoit eu ses premiers sermens, & maintenant il voyoit Sylvie dans les bras d'un autre : que ne peut pas sur les ames frivoles, l'éclat des richesses ! le riche Tityre avoit su la charmer. Par-tout où il conduisoit ses troupeaux, elle y menoit ses chévres. Dès qu'il jouoit du chalumeau, elle affectoit de danser, quelque mal qu'il en jouât. Elle n'avoit point de ruban, dont elle ne voulût orner son chapeau, ou décorer sa panetiere : souvent elle feignoit de dormir, dans la douce espérance, d'être reveillée par un baiser amoureux ! Thyrsis traversoit-il les guerets, Sylvie ne manquoit pas, pour ajoûter l'outrage à l'infidélité d'animer son chien contre ce pauvre Berger. N'étoit-ce point assez pour désespérer Thyrsis ?

Non, il falloit encore que sa chere Philis lui vint dans l'esprit ; Philis, qu'il avoit tant aimée, qui l'avoit payé de retour & qui lui avoit fait oublier l'infidelle Sylvie. Et Philis avoit disparu de ces campagnes, où tant de fois elle lui avoit juré un amour

éternel. Les jours de fêtes, la jeune Bergere ne paroissoit point parmi les danses de ses compagnes. Retirée dans son verger, elle faisoit venir Thyrsis; & quand le Berger, pour l'amuser, jouoit un air sur sa flûte, elle y mêloit les accens de sa voix. Sylvie n'en auroit jamais fait autant! Avec quelle tendresse elle savoit l'interroger: Thyrsis, dis-moi la vérité, avoue que tu ne m'aimes plus, que ma fidélité t'importune, que tu n'as plus pour moi qu'une feinte tendresse? Ah! Sylvie te tient encore au cœur! mais n'en dois-tu pas plus à Philis qu'à cette infidelle!... Et Thyrsis, par mille baisers l'empêchoit de continuer ses questions.

C'est ainsi que la Bergere s'amusoit avec son Berger. Thyrsis étoit-il obligé de la quitter, on auroit cru qu'il vouloit se séparer d'elle pour jamais. Elle lui prenoit la main, elle l'arrêtoit, & s'il restoit elle craignoit bientôt qu'il ne fût grondé par son pere: & d'un air triste elle lui ordonnoit d'elle-même de s'en aller bien vîte.

Mais qu'étoit devenue Philis? Thyrsis l'ignoroit. Le ravisseur lui étoit inconnu, quoiqu'il soupçonnât tantôt Amyntas, tantôt Damete. Dévoré de chagrin & de jalousie, il parcouroit tous les bocages, & s'arrêtant à tout moment, il appelloit à haute voix: Philis, Philis! Sans doute,

un Satyre l'avoit enlevée ; mais il étoit trop tard pour aller à la pourſuite du raviſſeur.

Cependant, la jeune Galathée étoit touchée des peines de ce Berger. Dès qu'elle le voyoit ſeul dans les champs, elle s'approchoit de lui & tâchoit de le conſoler. Ceſſe tes plaintes, lui diſoit-elle, Philis ne les entend plus. Et puiſque tu l'as perdue tu es libre de faire un autre choix : dans ces beaux vallons, il ſe trouvera peut-être une Bergere digne de Thyrſis... Mais ces diſcours ne faiſoient qu'augmenter les regrets du Bergeres. Il s'étoit apperçu que la jeune Galathée n'agiſſoit que par un tendre intérêt. Il ne la haïſſoit point il eſt vrai, mais il avoit autant de peine à lui donner ſon cœur, qu'à ne plus penſer à Philis. Depuis quelque tems, la petite Nymphe ſuivoit ſes pas en tout lieu ; & quoiqu'il n'eût pas répondu à ſon empreſſement, elle n'avoit pas laiſſé de lui faire accepter deux agneaux. Chaque fois qu'il les entendoit bêler, il ſe rappelloit que du moins il devoit être reconnoiſſant. Il vouloit à ſon tour lui faire préſent de deux chevreaux, mais la Bergere s'opiniâtroit toujours à les refuſer. Elle ne vouloit point des chevreaux, elle n'en vouloit qu'à ſon cœur.

Que fera le pauvre Thyrſis ? Habitant du

D vj

même féjour, il ne pouvoit fuir la Bergere. Obligé de conduire fouvent fes troupeaux dans les mêmes pâturages, il ne pouvoit éviter de la voir. Tandis qu'il rouloit toutes ces penfées dans fon efprit, il avoit oublié que le foir étoit venu, & qu'il étoit encore dans les champs.

LA BERGERE ENCHANTÉE.

Conte paftoral.

DANS ces campagnes délicieufes, où l'on connoît peu les nations étrangeres, où les vices font prefqu'ignorés, où le bon fens tient lieu d'efprit, & la fimplicité de vertu, où les cœurs s'uniffent encore par les liens de la tendreffe; dans ces contrées charmantes, fi fouvent décrites par les Poètes, une ancienne hiftoire s'étoit tranfmife de famille en famille. Je n'ajoûte guère de foi il eft vrai, aux faits connus par traditions; cependant je ne lafferai pas de rapporter fidélement tout ce que je fais de cette aventure.

La jeune Philis avoit atteint ces belles années, où l'amour & le defir commencent à regner dans les cœurs; mais Philis

portoit encore sur son front la candeur de la jeunesse. Ses yeux étoient sans malice, sa parure, un simple habit de Bergere. Encore elle négligeoit d'entrelacer de rubans sa brune chevelure, elle ne portoit d'autre ornement de tête qu'un petit chapeau de paille. Elle chantoit peu de chansons pastorales, encore n'étoit-ce que des hymnes en l'honneur du Dieu Pan. Elle aimoit à danser; mais elle ne cherchoit point à captiver par ses grâces, les suffrages de Bergers. Novice dans l'art de charmer, elle ne dansoit que pour son plaisir. Mais telle est la nature de l'amour, qu'il ne se montre pas d'abord à notre cœur, quand on le sent, il en est déja le maître. Aussi rapide qu'une fléche, il sait toujours nous trouver pour nous enflammer. Tel fut aussi le sort de la jeune Philis.

Les Pasteurs, suivant un ancien usage, célébroient chaque année une fête en l'honneur de Palès. Dans une de ces fêtes, le hazard avoit voulu que Philis vît le beau Lycidas. Un seul regard ravit à la Bergere son repos & sa liberté, & ce qui est plus encore, la moitié de son innocence. Elle ne cessoit de regarder le beau Berger, & toujours avec un ravissement secret, toujours avec un intérêt nouveau; mais si vous lui aviez demandé pourquoi elle trouvoit tant de plaisir à cette vue, elle n'auroit su que

vous répondre.... Toutes les fois que le Berger lui adressoit la parole, elle baissoit d'abord les yeux, puis elle les relevoit d'un air timide. Elle ne parloit qu'avec crainte & d'une voix basse; mais le Berger étoit trop pétulant pour entendre ce langage. Sans se mettre en peine d'elle, il la laissoit aller comme une Nymphe farouche.

Ce ne fut qu'après cette fête que Philis sentit des émotions inconnues. Ce n'étoit toutefois que les premieres émotions de l'amour : mais ce sentiment étoit trop nouveau pour elle pour ne pas lui donner de l'inquiétude. Ce feu qui la dévoroit, cette agitation qui causoit son martyre, ces desirs qui lui étoient encore inconnus, convertirent ses jours de paix & de tranquillité, en des jours de trouble & d'inquiétude. Elle exhaloit sa douleur par des plaintes & des soupirs, sans pouvoir en dire la cause. Egarée, éperdue, les campagnes les plus riantes n'avoient plus pour elle de charmes; les pâturages les plus gras lui sembloient trop stériles pour ses troupeaux. Souvent, pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil, elle cherchoit la fraîcheur de l'ombre, mais le feu qu'elle portoit dans son sein, la consumoit en tout lieu. Sans cesse occupée à gémir, ce n'étoit plus la Bergere qui conduisoit le troupeau, c'étoit

le troupeau qui conduisoit la Bergere; elle s'arrêtoit, elle marchoit avec lui. Toute gaieté étoit bannie de son cœur : elle n'avoit plus d'autres desirs que d'avoir auprès d'elle le Berger Lycidas. Mais qu'en vouloit-elle faire? C'étoit ce qu'alors elle ignoroit encore elle-même. Lycidas ne paroît point. Aussi ne s'en flattoit elle point. Toute occupée à gémir & à pleurer, elle ne se livre qu'à ses ennuis & à ses allarmes. Elle accuse le Berger d'être l'auteur de ses maux. Hélas! s'écrie-t-elle, Lycidas me fait souffrir par ses enchantemens! Elle dit, mais le mal reste. C'est ainsi que jour & nuit la plainte la plus amere, s'exhale de sa bouche. Ah! Philis, cesse de gémir & de te plaindre: songe au seul remede qui peut calmer tes maux. La passion dont elle est dominée, augmente de jour en jour, & son cœur en est tellement embrâsé, que déjà ses larmes brûlantes, commencent à flétrir sa beauté. Il est tems, pour guerir la Belle de lui proposer un remede à ses maux. Elle conte à Sylvie son amie, les maléfices du jeune Berger. Ecoute, ma chere amie, lui dit Sylvie, il y a ici du danger! Il n'y a personne qui puisse t'en délivrer que Lycidas, l'auteur du mal. Si tu veux m'en croire, tu iras trouver ce Berger, tu reclameras ses conseils & ses secours. Mais ne vas pas lui

parler d'enchantemens: la crainte l'empêcheroit de soulager ton martyre. Va, conte lui ingenuement tes peines, & tu m'en diras des nouvelles. Philis va trouver le Berger, & si l'on m'a fait un fidele récit, elle ne lui a rien caché de son mal. Quel est le malade qui voulût en imposer à son médecin ? Un Berger n'est point difficile à fléchir: Lycidas fut aussi-tôt sensible à ses peines, & partagea ses tourmens. Il prit la Bergere par la main & la conduisit dans sa cabane. Depuis ce tems Philis n'a jamais voulu dire à Sylvie, si l'art du Berger avoit su guerir son mal.





IDYLLES

DE M. DE KLEIST.

CES Idylles, excepté la premiere & la quatrieme, ont paru pour la premiere fois en 1758, & elles ont été compofées au milieu du tumulte de la guerre. M. *de Kleift* a remarqué dans fa préface que les François ont trop limité ce genre de Poème; il n'a pas cru que les Bergers fuffent les feuls acteurs convenables à l'églogue; & il a voulu effayer d'y introduire des jardiniers & des pêcheurs à l'exemple de *Sannazar*, de *Grotius* & de *Théocrite* lui-même. Les ames fenfibles & honnêtes trouveront qu'elles refpirent les fentimens de vertu & de tendreffe, qui caractérifent tous les ouvrages de cet Auteur. Comme M. *de Kleift* n'étoit pas moins recommandable par la bravoure dans les dangers, que par la beauté de fon génie, je vais rapporter ici les circonftances les plus remarquables de fa vie & de fa mort glorieufe.

Ewald-Chrétien *de Kleift* nâquit à Zeblin en Poméranie, le cinq Mars 1715. Il defcendoit de parens illuftres; fa mere

étant de la maiſon de *Manteufel*, qui ne le céde point en gloire & en mérite à celle de *Kleiſt*. Dès l'âge de neuf ans il fut envoyé à Cron en Pologne, & de la ſucceſſivement à Dantzig, & à Kœnigsberg pour y faire ſes études. Ce fut dans cette derniere ville qu'il apprit avec une ardeur incroyable le Droit, la Philoſophie & les Mathématiques. Après avoir fini ſes études, il fit un voyage en Dannemarc pour voir des parens qu'il y avoit, & qui l'inviterent de s'établir dans ce pays. Il crut d'abord que ſes connoiſſances & ſa probité, lui faciliteroient la route des charges civiles; mais ayant fait d'inutiles efforts, ſes parens, les généraux *de Stafelt* & *de Folkerſam*, le perſuaderent d'entrer au ſervice. A l'âge de 21 ans, il fut donc fait Officier dans l'armée Danoiſe. Alors il ſe mit à étudier les ſciences, relatives à l'art militaire avec la même application qu'il avoit appris auparavant celles qui concernent la Juriſprudence. En 1740 au commencement du regne glorieux de Fréderic le grand roi de Pruſſe, M. *de Kleiſt* vint à Berlin & ſe fit préſenter à ce Monarque, qui lui donna une lieutenance dans le régiment du prince Henri ſon frere. Il fit toutes les campagnes qui ſignalerent les cinq premieres années du regne du héros

Pruſſien. Il eut occaſion alors de ſignaler ſa valeur, & d'appliquer la théorie à la pratique de l'art militaire.

En 1749, il obtint le grade de capitaine. Ce fut cette année qu'il donna ſon Poëme du printems, fruit de ſes promenades ſolitaires, qu'il avoit coutume d'appeller *ſes chaſſes poétiques des images.* Les années ſuivantes, il en donna de nouvelles éditions, augmentées de diverſes pieces nouvelles. Avant que la dernier guerre s'allumât, le Roi le choiſit, avec quelques officiers de Potzdam, pour faire compagnie au jeune prince Fréderic-Guillaume de Pruſſe, & manger à ſa table. Dès la premiere campagne de 1756, il fut nommé major du régiment de *Hauſen* qui fut mis en garniſon à Leipzig. Pendant ce tems de repos il mit la derniere main à différens Poëmes nouveaux qu'il donna au public; & en 1758, il envoya à ſes amis de Berlin pour l'impreſſion, un recueil complet de ſes Poéſies qu'il avoit ſoigneuſement corrigées; mais cette édition ne parut qu'après ſa mort.

Après la bataille de Rosbach, le Roi lui donna, par un ordre écrit de ſa main, l'inſpection ſur le grand hôpital établi à Leipzig. Dans cette occaſion, ſon humanité & ſa bienfaiſance ont été célébrées

par les malades & les bleſſés des deux partis, & ſon déſintéreſſement fut également admiré par tous les habitans de la ville.

Au commencement de 1758, il fut envoyé à Zerbſt avec quelques troupes, pour arrêter le Marquis de Fraignes. Immédiatement après il fut envoyé à Bernbourg en exécution. Dans ces deux expéditions, très-déſagréables en elles-mêmes, M. *de Kleiſt*, par ſa douceur & par ſa proprobité, s'acquit l'eſtime de ceux même contre qui elles étoient faites.

Peu de tems après, le prince Henri étant venu à Leipzig, M. *de Kleiſt* lui demanda à ſervir dans ſon armée avec le régiment de *Hauſen*; ce qui lui fut aiſement accordé. Les occaſions de ſe diſtinguer ſous ce grand Capitaine ne pouvoient lui manquer, & il communiqua toujours ſon courage au bataillon qu'il commandoit. Vers la fin de cette campagne, lorſque les forces Autrichiennes s'approcherent de Dreſde, & que l'armée Pruſſienne traverſa la ville, le régiment de *Hauſen*, forma l'arriere-garde, & eut à eſſuyer pendant quelques heures, dans la plaine de Plauen, la canonade de toute l'artillerie ennemie.

Il ſervit encore ſous ce Prince au com-

mencement de la campagne de 1759; il fut avec lui en Frankonie & assista à toutes les expéditions de cette armée, jusqu'à ce qu'il fut détaché, avec le corps du général *de Fink*, pour joindre l'armée du Roi. Le 12 d'Août se donna la sanglante bataille de Kunersdorf, où ses vœux de mourir pour la patrie furent malheureusement exaucés.

Les gens qui ont vus M. *de Kleist* la veille & le jour même de l'action, lorsque l'armée marchoit à l'ennemi, disent qu'il fut de l'humeur la plus enjouée. Il n'avoit jamais été lâchement attaché à la vie, & il ne l'aima jamais moins qu'à cette heure où il avoit le choix de vaincre ou de mourir sous les yeux de Fréderic. Il attaqua le flanc des Russes, sous les ordres du général *de Fink*; &, avec son bataillon, il aida à remporter trois batteries. Dans ces sanglantes attaques il reçut douze fortes contusions; &, blessé aux deux premiers doits de la main droite, il fut obligé de porter l'épée de la main gauche. Son poste en qualité de major l'obligeoit à rester derriere les rangs, mais si-tôt qu'il vit le Commandant du bataillon blessé & hors de combat, il n'hésita pas un instant à se mettre à la tête de sa troupe. Il mena son bataillon, au milieu d'un feu terrible de

l'artillerie ennemie, contre la quatrieme batterie. Il appella à lui les drapeaux du régiment, & prit lui-même un Porte-enseigne par le bras pour le faire avancer. Il reçut encore un coup de feu dans le bras gauche, de sorte que ne pouvant plus tenir l'épée de cette main, il la reprit de la main droite déjà blessée avec les deux derniers doits & le pouce. Il avançoit toujours, & il n'étoit plus qu'à trente pas de cette derniere batterie, lorsqu'un coup du canon à cartouche, lui fracassa la jambe droite. Il tombe de cheval. Il crie encore à ses gens : *Enfans, n'abandonnez pas votre Roi !*

Aidé de ceux qui l'entourent, il essaye deux fois de remonter à cheval : mais ses forces l'abandonnent & il tombe évanoui. Deux soldats de son régiment, & un de celui du prince Henri, de la compagnie qu'il avoit eue autrefois, le porterent derriere la ligne. Un chirurgien visita ses blessures, & en les pansant il reçut un coup de feu à la tête; M. *de Kleist* fait un mouvement pour secourir son chirurgien, qui tombe sans vie à ses côtés.

Bien-tôt après les Cosaques arrivent, le dépouillent & le jettent tout nud dans un endroit marécageux. Fatigué par la violente commotion, il s'endormit-là

aussi tranquillement que s'il eût été couché dans sa tente.

Pendant la nuit quelques Housards Russes le trouverent le tirerent de ce lieu, & le mirent sur un peu de paille auprès du feu de la grand-garde : ils le couvrirent d'un manteau & lui mirent un chapeau sur la tête ; enfin ils lui donnerent de l'eau & du pain. Sur le matin il furent obligés de partir, & l'un d'eux lui offrit une piece d'argent de huit gros ; M. *de Kleist* voulut s'en défendre, mais le Housard plein d'un noble dépit, jetta l'argent sur le manteau dont le blessé étoit couvert. & s'en éloigna avec ses camarades. Les Cosaques revinrent bien-tôt & lui reprirent tout ce que les Housards généreux lui avoient donné. Ainsi il se trouva de nouveau couché nud sur la terre, & il resta jusqu'à midi dans cette cruelle situation ; alors il se fit connoître à un officier Russe, que le hasard avoit amené dans cet endroit ; celui-ci le fit mettre sur un chariot & conduire à Francfort sur l'Oder. Il y arriva vers le soir dans un extrême épuisement, & alors il fut pansé dans toutes les regles.

Il fut toujours fort tranquille, malgré la vive douleur que lui causa l'appareil. Il fit plusieurs lectures ; il entretint avec la plus grande gaieté les gens de Lettres

de Francfort, & les officiers Ruſſes qui venoient le voir. Pendant la nuit du 22 au 23, les os fracaſſés ſe ſéparerent & rompirent un artère. Il perdit une grande quantité de ſang avant que les chirurgiens puſſent venir l'étancher. Après cet accident, il s'affoiblit à vue d'œil. La douleur violente lui occaſionna même quelques mouvemens convulſifs. Cependant il conſerva toujours ſa tête, & le 24 Août à deux heures du matin, il mourut avec une fermeté héroïque, aſſiſté de M. le profeſſeur *Nicolaï* qui lui ferma les yeux.

Le héros Pruſſien fut enterré le 26 Août avec toutes les marques d'honneur dans la ville de Francfort, alors au pouvoir des Ruſſes; le commandant de la Place, M. *de Schettnow*, & le major, M. *de Stackelberg*, s'empreſſerent d'y contribuer. M. *Nicolaï* prononça ſon oraiſon funebre, précédée & ſuivie d'une muſique funebre. Le cercueil, porté par douze Grenadiers à cheval, fut ſuivi par le Commandant, & par un grand nombre d'Officiers; les Profeſſeurs, & divers membres du corps des Magiſtrats, venoient enſuite; les Etudians fermoient la marche.

Quand on fut arrivé au lieu où le corps devoit être dépoſé, & quand on vit qu'on n'avoit point d'épée d'officier, pour mettre,

tre, suivant la coutume, sur le cercueil, un officier Russe, de l'état major, tira la sienne & la donna pour cet usage. *Non dit-il, il ne faut pas qu'un aussi digne Officier soit enterré sans cette marque d'honneur.*

Ainsi mourut *Kleist*; aimé pendant sa vie par tous ceux qui l'ont connu, & honoré à sa mort par ses ennemis même. Son Roi & sa patrie ont perdu en lui un officier plein de bravoure & d'expérience; l'Allemagne regrette un grand Poète; ses amis pleurent le meilleur des amis.



MENALQUE.

MENALQUE plongé dans la douleur, fuyoit les charmes des vallons & des prairies. L'ombre des bois, le murmure des ruisseaux n'avoient plus d'attraits pour lui; sa seule tristesse pouvoit lui plaire. Son troupeau erroit dispersé; seul dans une grotte, le Berger, dès avant l'aube du jour, nourrissoit les chagrins de son cœur. Infortuné, Menalque se disoit-il, faut-il que tu vives encore! le destin te hait: ses decrets viennentde bannir Doris de ces hamaux. Ah! pourquoi dans ce moment ton ame n'a-t-elle volé sur ses pas! pourquoi ce corps inutile & méprisable n'est-il pas tombé en poussiere!

A la mort d'Amintas, j'ai été insensible au plaisir que m'offroit le Printems; mais enfin le tems a surmonté mes chagrins. Maintenant, me disois-je, il est dégagé du néant d'ici bas; peut-être dans ce moment, tout éclatant de lumiere, il te contemple du haut de l'Empirée, où, plus heureux que toi, il voit les astres sous ses pieds. Mais desormais le tems ne peut plus adoucir mes éternellés souffrances: Doris respire, & elle respire loin de moi?...... Viens, ô mort!

toi ſeule, tu peux les adoucir ? viens, le monde, la fortune & la vie me ſont également en horreur ! Rochers, écroulés-vous, enſeveliſſés-moi ſous ces ruines qui menacent ma tête ?.....

Et vous bruyeres ombragées, qui nous avez ſouvent reçus dans votre ſein, vous verrai-je encore reverdir ? Vous affligez mon ame, quoique vous charmiez ma vue ; vous me retracez l'image de Doris, & vous ne m'offrez pas Doris. Ah ! fuyons vers le rivage lointain de la Baltique ! ... Mais qui peut t'échapper, ô Amour ! Hélas ! qu'elle illuſion ſéduit mes ſens épuiſés ? Quand mes ennuis, quand mes tourmens conduiroient mes pas juſqu'aux antres glacés de l'Ours, toujours l'image de Doris me ſuivroit comme mon ombre.

C'eſt ici même ou j'ai joui tant de fois de ſa préſence..... Je la vois encore bondir ſur le trefle bigaré, ou ſouvent elle m'a ſerré dans ſes bras délicats. Il me ſemble encore entendre les ſons enchanteurs de ſa voix, lorſqu'elle & Galathée, aſſiſes au bord de l'étang, chantoient les amours de Diane. J'étois l'Endimion à qui elle adreſſoit ſecrétement ſes regards, tandis qu'elle me ſerroit tendrement les mains. Un jonr, repoſant ſeul dans le boſquet de roſiers au bord du ruiſſeau, je goûtois les douceurs du ſommeil, & je rêvois à ſes appas, lorſ-

que la Bergere rusée, se glissant derriere les arbrisseaux qui bordent la rive, s'aprocha de moi sans que je l'apperçusse, & quoique l'importun Damon l'épiât sans cesse, elle sut si bien prendre son tems, que sans qu'il s'en apperçût elle me donna un baiser; puis, aussi-tôt s'enfuit derriere le bosquet. J'entendis le frémissement des feuilles, & enchanté de cette surprise, je sus bien deviner de qui me venoit ce charmant baiser.

Hélas! on ne viendra plus maintenant me surprendre: ô tems heureux, qu'êtes-vous devenus? ah! que n'ai-je aussi perdu le jour avec la jouissance de ces plaisirs? Aujourdhui le zéphir, en agitant le feuillage des arbres, ne viendra plus sous l'ombrage me caresser dans les bras de Doris. Je ne verrai plus comme autrefois les Faunes errer dans les bois, ni les chévres gravir sur les cîmes escarpées des rochers. Et toi, mon troupeau, jadis heureux! je ne peux plus veiller sur toi. Que cette grotte, image du tombeau, renferme & nourrisse sans cesse mes douleurs.

C'est ainsi que Menalque s'entretenoit de ses malheurs, lorsque Philomele fit entendre ses tendres accens, & que le chant de la caille retentit dans le rocher: il se leve, il voit que les ombres s'alongent dans la

plaine, & que déjà le soleil sur son déclin, couvroit de poupre les hameaux d'alentour.



CEPHIS.

JE te salue, Philinte, je te salue. Béni soit le jour qui te rend à mes vœux! Vertueux vieillard, combien de tems s'est écoulé depuis que je ne t'ai vu? Depuis ce jour la vieillesse a jetté encore sur ta tête une neige plus épaisse. Viens avec moi te récréer à l'ombre : viens! cette treille que tu vois nous invite : ce figuier nous invite aussi. Leurs fruits, que la saison vient de mûrir, serviront à te rafraîchir & à réparer tes forces. Ainsi parla Cephis, un jour que Philinte le vint trouver dans son jardin. Ils s'avancerent vers le figuier : le pauvre vieillard infirme se rafraîchit, & loua beaucoup l'arbre & les fruits. Cet arbre est désormais à toi, cher Philinte, dit Cephis. C'est pour toi seul que je prendrai maintenant le soin de le couvrir lorsque le froid resserrera la terre. C'est pour toi qu'on le verra fleurir dans ce jardin & porter des fruits savoureux. Mais peu de temps après Philinte mourut, & l'arbre ne porta plus pour lui de fruits savoureux. Cephis pleura

sur son ami : il desira de mourir comme lui, pauvre & vertueux. Cependant il l'enterra sous le figuier & lui construisit un tombeau autour duquel il planta des roses & des cyprès.

Souvent depuis, au clair de la lune, il entendit un doux & saint frémissement dans le feuillage de l'arbre; un léger sifflement s'élevoit du tombeau comme pour le remercier. Des fruits & des raisins en abondance, naissoient pour lui chaque année. La bénédictiou du Ciel accompagne toujours la bienfaisance.



MILON & IRIS.

A M. LESSING.

VIENS, Iris, viens avec moi goûter la fraîcheur de l'ombre : ce berceau de chevrefeuille qui répand ses parfums, nous attend sous son vert feuillage. Il y a bien long-temps que je n'ai entendu ta voix gracieuse, cette voix dont les touchans accens me faisoient goûter les joies du Ciel, & dont la douceur faisoit naître dans mon cœur le calme & le plaisir. Les muses me prennent aussi en affection : elles m'enseignent les airs, chéris par les cœurs des Nym-

phes, & répétés par les échos des bois. Viens avec moi! viens chanter, ô charme de ma vie!

Iris. Quelle joie, ô Milon, répandront dans mon ame tes chants que l'amour & les grâces t'ont enseignés! Le son de ta voix, quand tu parles, me charme plus que lorsque le zéphir folâtre dans la vallée fleurie, que lorsque le ruisseau fuit en murmurant à travers la prairie verdoyante: ô combien plus ne serai-je pas ravie par tes chants? Viens sous ce feuillage, viens: le cœur me bat.

D'un air gai ils allerent sous le feuillage & Milon chanta:

Milon. « Echo, toi qui a su mes peines, » lorsqu'Iris étoit insensible, apprens désor» mais mon bonheur inexprimable, répete » sans cesse: Iris est sensible!

» Iris m'aime; quel ravissement est égal au » mien! quelle beauté est égale à la sienne! » l'aurore, lorsquelle s'avance de l'horizon, » parée des atours de roses, est moins belle » que mon Iris ».

Iris. « Et toi, cher Milon, que tu es » beau! que tu ravi mon cœur! Tu surpasses » en beauté la rose couverte des pleurs de » l'avant-courriere du jour; tu surpasses en » beauté le tendre lis, coloré par les rayons » matineux du soleil »!

Milon. « Quand je vois l'image du jar-
» din, & tous les arbres en fleurs, suspen-
» dus dans l'étang ; quand je vois une lé-
» gion de papillons aux aîles bigarées,
» voltiger & se poursuivre : alors quelle joie
» me transporte !

» Mais quand mon Iris, parée d'une guir-
» lande de roses, se promene sur le bord de
» l'étang, alors je ne vois plus l'image du
» jardin, je ne vois que mon Iris ».

Iris. « Quel plaisir de voir ce ruisseau,
» lorsque les zéphirs, secouant leurs aîles,
» le couvrent de la fleur des arbres ! l'onde
» argentée, fiere de sa parure, fuit avec un
» gazouillement agréable, en embaumant
» les airs des parfums les plus délicieux.

» Mais quel plus grand plaisir encore ;
» lorsque la fleur des arbres & la jonquille
» des prés entrelace & décore les ondes de
» la brune chevelure de Milon ! fuis alors,
» ruisseau murmurant, je ne vois que la che-
» velure de Milon ».

Milon. « Ah qu'un amour fidele est un
» bonheur délicieux ! Lorsque tes yeux me
» disent dans leur doux langage que tu m'ai-
» mes, je leve mes regards vers le siege des
» Immortels, je soupire, des larmes s'échap-
» pent de mes yeux : dans mes transports
» je rends grâce au Ciel de mon bonheur ;
» je ne lui demande point de richesses,

» je ne lui demande que le repos & mon
» Iris.

» Ah sois pour moi sans cesse ce que tu
» es maintenant! sois ma richesse, ma for-
» tune, ma gloire! avec toi le desert le plus
» affreux sera pour moi un jardin de délices,
» & sans toi, l'univers ne sera pour moi
» qu'un vaste tombeau ».

Iris. » Lorsque tes yeux me disent que tu
» m'aimes, je sens aussi toute l'étendue de
» mon bonheur : mon sang circule avec plus
» de vitesse, mon sein palpite avec plus de
» force, tous mes sens sont en agitation. Je
» cherche alors les allées solitaires où rien ne
» trouble mes pensées. Je vois ton image,
» je soupire après toi, & je rends grâce au
» Ciel de mon bonheur.

» Sois aussi pour moi sans cesse, ce que
» tu es maintenant! sois l'objet de mes
» vœux, sois ma consolation, & ma gloi-
» re! avec toi le desert le plus affreux sera
» pour moi un jardin de délices, & sans
» toi, l'univers ne sera pour moi qu'un vaste
» tombeau.... »

Pendant qu'ils chantoient, les vents du bocage retenoient leur haleine; le Ciel écoutoit; les habitans des airs, cachés dans le feuillage, étoient attentifs à leurs chants. La petite Lalagé, à l'abri d'un bosquet touffu, les écoutoit aussi, & s'en étant ap-

prochée, elle dit avec émotion : Je viens te vous écouter.... Ah que vous chantez bien! cependant elle soupiroit, son sein palpitoit.... Pourquoi ces soupirs? lui demanda Milon, pourquoi cette émotion? Mais elle rougit, elle soupira encore, & elle n'en voulut point avouer la cause.



AMINTAS (1).

ELLE fuit! ah ç'en est fait! une espace immense s'épare de moi l'aimable Themi-

(1) M. *Marmontel* dans sa *Poétique Françoise*, a donné une traduction en vers de cette Idylle; il a fait voir par ce morceau comment il faudroit que les Poëtes fussent traduits; Qu'il me soit permis de le rapporter ici.

Elle fuit : une espace immense
Dérobe Thémire à mes yeux :
Ici même, ô cruelle absence!
Ici j'ai reçu ses adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire?
Oui sans doute elle t'attiroit.
Viens, approche, & que je respire
Le souffle qu'elle respiroit.
Ruisseaux, sur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés;
Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs;
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.

ro ! c'eſt vers ces lieux qu'elle a pris la fuite ! viens, zéphir, viens me rafraîchir de ton ſouffle ! tu reviens peut être de la contrée qu'elle habite.

Elle fuit ! dites à Themire, ruiſſeaux murmurans, que ſon départ a flétri la parure des prairies ! Précipitez vos flots ſur ſes pas, dites-lui que ſon abſence fait languir le bocage, fait expirer ſon Berger.

Quel vallon, fréquenté par Thémire, étale maintenant des fleurs d'un plus brillant éclat ? Dans quelle prairie forme-t-elle des labyrinthes de pas cadancés? Dans quelle contrée, ſes chants ſont-ils reſonner les forêts ? Quelle onde fortunée s'embellit de ſon image ?

Fais, ô fortune, qu'elle me ſerre encore la main, qu'elle me lance encore des regards dérobés ! Ah ! qu'elle me donne encore un de ces doux baiſers qu'elle me donnoit autrefois ! alors, alors tu peux ſi tu le veux me précipiter dans la nuit du tombeau.

C'eſt ainſi que ſe plaignoit Amyntas, les

Quel heureux vallon ma Bergere
Orne-t-elle de ſes appas ?
Foulé par ſa danſe légere,
Quel gazon fleurit ſous ſes pas ?
Quel eſt le fortuné bocage
Que ſes accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaiſir
De lui retracer ſon image?

yeux inondés de larmes ; c'est ainsi qu'il contoit aux campagnes la fuite de Themire : les campagnes sembloient prendre part à ses ennuis & repéter en gémissant : Themire !



PHILETE.

A M. GESSNER,

PENDANT une belle soirée, Philete, accompagné de son fils, monta dans sa barque, &, cotoyant la mer, alla poser des filets dans les roseaux qui bordoient de toutes parts le rivage de plusieurs petites îles. Déjà le soleil sur son déclin commençoit à se plonger dans la mer, & l'onde & le ciel paroissoient tout en feu.

Que cette région est belle ! s'écria le jeune enfant, instruit par Philete à remarquer toutes les beautés de la nature. Vois, dit-il, le cigne, entouré de ses enfans joyeux, se plonger dans le réflet rougeâtre que forme le ciel embrâsé ! vois, comme il vogue, en déployant les voiles de ses aîles ! vois, comme il trace dans les eaux des sillons de pourpre.... Quel plaisir d'entendre frémir les feuilles tremblantes des peupliers élancés dont ce rivage est orné ! quel charme

de voir flotter en ondes verdoyantes, ces moissons agitées par de doux zéphirs? Quel parfum exhale maintenant ce rivage, cette mer & ce ciel! que tout ce qui nous environne est beau! que la nature nous rend heureux & contens!

Oui, dit Philete, la nature nous rend heureux & contens, elle te rendra toujours tel, si tu conserves la droiture du cœur; si la fougue des passions, n'étouffe pas en toi, le sentiment de la beauté. O mon cher fils! bientôt je te quitterai; bientôt j'abandonnerai cette belle contrée pour recevoir, dans des régions encore plus belles, la récompense de la probité. Ah, demeure toujours fidele à la vertu! pleure avec l'affligé, & donne de tes provisions à l'indigent. Contribue, autant qu'il est en ton pouvoir au bien-être de tes semblables: sois laborieux; éleve ton esprit vers le maître de la nature, à qui les vents & les mers obéissent, qui gouverne tout pour le bien de l'univers: choisis plutôt l'ignominie & la mort que de consentir au crime. La gloire, la richesse, la puissance n'est qu'une chimere: un cœur tranquille est notre plus beau partage.... C'est en pensant ainsi, ô mon fils, que j'ai vu mes cheveux blanchir au milieu de la joie. Et quoique j'aie déjà vu quatre-vingts fois fleurir le bocage qui entoure notre ca-

bane, cependant mes années nombreuses se sont écoulées, comme un jour serein du printems, au milieu des plaisirs les plus doux.... J'ai essuyé, il est vrai, plus d'un revers. Quand ton frere expira, mes yeux verserent un torrent de larmes, le soleil, le ciel me parut sombre.... souvent aussi la tempête m'a surpris au milieu de la mer dans ma barque légere, & m'a lancé avec les flots dans les airs, où souvent ma barque a été suspendue sur la cime d'une montagne d'eau; puis, les flots venant à se rabattre, je tombois, avec fracas dans les précipices des ondes. Les habitans de la mer épouvantés, lorsque le tonnerre des vagues grondoient sur leur tête, se précipitoient au fond des abîmes. Et je croyois à chaque instant que les flots en s'ouvrant m'offroient un humide tombeau. Le vent de la tempête, plongeant ses aîles dans la mer, & les secouant ensuite dans les airs, me couvroit d'un nouveau déluge.... Mais bientôt la fureur des vents s'appaisoit, l'air s'éclaircissoit, & l'onde calmée me montroit de nouveau l'image du Ciel. Bientôt l'esturgeon aux yeux rouges, se montroit à travers l'algue-marine, & une multitude d'habitans de la vaste mer, dansoit à l'éclat du soleil. Le calme & la joie rentroit dans mon cœur.... Maintenant le tombeau m'attend. Je ne le

crains point. Le soir de ma vie sera aussi beau que l'ont été le matin & le midi.... O mon fils, sois bon, sois vertueux, & tu seras heureux comme moi, & la nature aura sans cesse des charmes pour toi...

Le jeune-homme se pancha sur le sein de Philete, en lui disant : Non, non mon pere, tu ne mourras pas encore! le Ciel te conservera encore pour ma consolation. Et bien des larmes coulerent de ses yeux.... Pendant ce tems leurs filets se trouverent tendus. La nuit sortant peu à peu du sein de la mer, ils voguerent doucement vers leur cabane....

Philete mourut bientôt. Son fils vertueux le pleura long-tems, & jamais cette soirée ne lui sortit de l'esprit. Un saint tressaillement le saisissoit quand l'image de son pere se présentoit à son ame : il suivit toujours les instructions du respectable vieillard. Le Ciel répandit ses bénédictions sur ses travaux. Il vécut long-tems, & sa vie ne lui parut aussi qu'un jour du printems.





IDYLLES NOUVELLES
DE M. GESSNER.

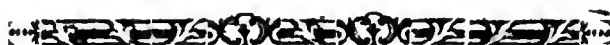
Je ne m'étendrai point sur la personne ni sur les ouvrages de M. *Gessner*, l'ayant déja fait à l'occasion des différentes traductions que j'ai données de ce Poète. Les Idylles suivantes sont celles que l'Auteur a composées depuis peu d'années ; & elles paroissent ici traduites pour la premiere fois. J'espere que les partisans de la Muse de ce Poète liront avec le même plaisir ces nouvelles Idylles qu'ils ont lu les anciennes : dans ces dernieres productions il ne s'est pas contenté d'imiter la naïveté de Théocrite, il a aussi pris pour modele le badinage d'Anacréon.

L'Idylle intitulée, *l'Amour mal recompensé*, a déjà paru dans le Journal étranger (1), où l'on peut lire ce qui a été dit sur ce morceau. M. *Gessner* y offre un tableau grotesque, où dans la personne de son Satyre, exactement dessiné d'après l'antique, il a voulu peindre l'excès de la gros-

(1) Septembre 1762.

fiereté & de la rusticité des mœurs. Il semble que le Polyphême de Théocrite lui en ait fourni l'idée. Du reste, ceux dont la délicatesse à été revoltée à la lecture de *la Cruche cassée*, feront bien de ne pas lire *l'Amour mal recompensé*.





MIRTILE & DAPHNÉ.

Myrtile. DÉJA, ma fœur, fi matin ! le foleil n'eft pas encore avancé derriere la montagne. À peine l'hirondelle a-t-elle commencé fon ramage ; à peine le coq matineux a-t-il falué l'aurore, & déjà tu cours dans la rofée : Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu fi matin rempli ta corbeille de fleurs ?

Daphné. Te voilà, mon cher frere ; bon jour ! d'où viens-tu, pendant l'humidité du matin ? Quel ouvrage as tu entrepris dès la pointe du jour ? Pour moi, je fuis venue ici chercher des violettes, du muguet, des rofes, & pendant que notre pere & notre mere dorment encore, je vais les furprendre fur leur lit. Ils fe réveilleront en refpirant leurs doux parfums, & fe réjouiront quand ils fe verront entourés de fleurs.

Myrtile. O ma chere fœur ! ma vie ne m'eft pas fi chere que toi. Quant à moi, ma fœur, tu fais bien qu'hier au coucher du foleil, comme notre pere tournoit les yeux vers ce côteau fur lequel il fe repofe fouvent, il difoit : Oh quel plaifir s'il y avoit là-bas un berceau pour nous recevoir fous

ſon ombre! je l'entendis & je fis comme ſi je ne l'avois pas entendu. Mais long-tems avant le lever du ſoleil, je ſuis venu ici, j'y ai conſtruit un berceau, & j'ai attaché fortement à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde ma ſœur, l'ouvrage eſt achevé : ne me décele pas, juſqu'à ce que lui même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

Daphné. O mon frere! comme il ſera ſurpris agréablement quand il appercevra de loin le berceau, Je m'en vais à l'inſtant; je vais me gliſſer légérement auprès du lit de nos parens, & repandre ces fleurs autour d'eux.

Myrtile. Lorſqu'ils ſe reveilleront au milieu de ces doux parfums, ils ſe regarderont avec un ſouris tendre & diront : C'eſt Daphné qui a fait tout ceci! où eſt-elle, cette enfant? Avant que nous fuſſions éveillés elle étoit occupée de nos plaiſirs.

Daphné. Eh vraiment : quand notre pere de ſa fenêtre verra le berceau : Me trompé-je, dira-t-il alors? voilà un berceau là-bas ſur le haut de la colline, ſûrement c'eſt mon fils qui l'a conſtruit. Qu'il ſoit béni! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de ſonger à rejouir notre vieilleſſe. Alors, mon cher frere, le jour entier ſera

rempli de délices. Car celui qui a commencé la matinée par une bonne action, réuissit dans tout; & la joie s'épanouit pour lui sur chaque fleur.



MILON.

Un jour dans un bois de sapins, le jeune Milon prit par adresse un oiseau d'un beau plumage, mais dont le chant étoit encore plus beau. Il lui fit, du creux de ses deux mains jointes, une petite cage à jour, & l'apporta plein de joie dans le lieu où son troupeau reposoit à l'ombre. Là, posant à terre son chapeau de paille, il plaça dessous le prisonnier, & courut au premier saule, chercher les rameaux les plus déliés pour en construire une belle cage. Dès que la cage sera faite, mon bel oiseau, je te porterai bien vîte à Chloé, dit le Berger. Pour ce présent j'exigerai d'elle un doux baiser! elle entend raison : elle me le donnera bien, & si elle m'en donne un, j'en déroberai adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh que la cage n'est-elle déjà finie! il dit & courut vîte, un faisceau d'osier sous le bras, auprès de son chapeau de paille. Mais de quelle douleur

Il fut saisi! un vent perfide avoit retourné le chapeau, l'oiseau & avec lui tous les baisers s'étoient envolés.



Chanson du Matin.

Je te salue diligente aurore : jour naissant je te salue. Déjà ta lumiere éclate derriere la sombre forêt qui couvre la montagne.

Déjà elle se joue dans les eaux de cette cascade, dans la rosée qui couvre chaque feuille ; la joie & les plaisirs arrivent avec tes rayons.

Le zéphir qui dormoit sur les fleurs abandonne son lit ; il voltige d'une fleur à l'autre, & reveille ceux qui dorment encore.

La troupe bigarrée des songes quitte en voltigeant le front des mortels : tel on voit l'essaim des amours errer autour des joues de Chloé.

Hâtez-vous, zéphirs! dérobez à chaque fleur ses plus doux parfums ; hâtez-vous, volez vers Chloé dans cette instant où elle va s'éveiller.

Allez voltiger autour de son lit de duvet! éveillez doucement cette Belle en vous jouant sur son sein & sur ses levres vermeilles.

Auſſi-tôt qu'elle s'éveillera, murmurez tout bas à ſon oreille que dès avant l'aurore, ſeul aux pieds de la caſcade, je ſoupirois ſon nom.



L'Amour mal recompenſé.

EMBARRASSÉ dans des filets de chaſſe, un Satyre reſta juſqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ſes pieds fourchus, étendu en l'air, ſortoit des filets; malgré tous ſes efforts, il lui fut impoſſible de dégager un ſeul de ſes membres. Les oiſeaux qui voltigeoient à l'entour des roſeaux commençoient à s'approcher de lui, & les grenouilles coaſſoient & bondiſſoient à ſes côtés, effrayées & ſurpriſes de cette ſinguliere capture. Je vais crier, dit-il, à gorge déployée, juſqu'à ce qu'on vienne à mon ſecours. Et il ſe mit à jetter des cris qui retentirent dans les vaſtes campagnes, de collines, en collines à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un Faune ſortit du fond des bois: D'où viennent ces cris horribles, dit-il? fais encore entendre ta vilaine voix, ſi tu veux que je te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où

gissoit tout de son long le Satyre captif.... Ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets : depuis le lever de la lune je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toute ses forces; puis après l'avoir débarrassé de ses liens & l'avoir mis sur pied : De grâce, dit-il, reponds, par quelle avanture as-tu trouvé ce gîte merveilleux? O Ciel, répondit le Satyre, voilà donc la recompense de l'amour le plus ardent! ah, maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois! Mais allons nous asseoir sous ce saule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'asseoir sous le saule, & le Satyre commença son histoire tragique. Depuis une année entiere j'aime la Nymphe de ce ruisseau qui sort d'entre les broussailles du rocher, là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année je passois la moitié des nuits devant sa grotte, je lui contois mon martyre, & toujours sans être écouté. Je soupirois, je me lamentois; tantôt pour la divertir, je lui jouois un air sur mon sistre; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour, mais une chanson si tou-

chante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours sans être écouté.

Je serois curieux d'entendre cette chanson, dit le Faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie, repliqua le Satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi:

« O toi, la plus belle des Déesses! car » Venus n'est auprès de toi qu'une fem» me ordinaire; ne veux-tu jamais écou» ter mon amour? Veux-tu toujours être » insensible comme cette pierre sur laquelle » je suis assis? Ah! pauvre malheureux que » je suis! Il faudra donc que pendant l'ar» deur du midi, qu'à la fraîcheur de la » nuit, je siffle, je chante, je crie & me » lamente envain devant ta grotte? Oh! » si tu savois combien il est doux d'avoir » un jeune époux! Interroge cette paisi» ble Chouette qui habite derriere ton ro» cher dans le creux d'une souche, & qui » pendant la nuit pousse des cris de joie, » tels que j'en poussois dans mes bons jours, » quand je revenois ivre dans ma grotte. » Oh! si tu le savois, tu volerois à moi, » tu passerois tes bras blancs autour de » mes reins rembrunis, & d'un air gra» cieux, tu me conduirois dans ta demeu» re: alors je sauterois de joie, comme » un veau folâtre. Cruelle! combien de

» fois

» fois n'ai-je pas décoré ta grotte de branches de ſapins pour te ſurprendre agréablement au retour de la danſe & des jeux, (hélas ! que je ne partageois pas avec toi.) Combien de fois, ingrate que tu es ! n'ai-je pas, aux premiers jours du printems, étalé dans de grands paniers devant ta grotte les premieres mûres ſauvages, & dans les autres ſaiſons ne t'ai-je pas offert des noiſettes & les meilleures racines ? Ai-je laiſſé paſſer un ſeul automne ſans t'apporter dans mon plus grand vaſe des raiſins écraſés dont les grains ſurnageoient dans le jus écumeux ? t'ai-je jamais laiſſé manquer de bons fromages de chévre ? Déjà depuis long-temps j'inſtruis un bouc noir & lui enſeigne mille tours qui te réjouiront : quand je l'appelle, il ſe dreſſe & me baiſe ; & quand je joue ſur mon ſiſtre, il faut voir comme il ſe leve ſur ſes pieds de derriere ; il danſe comme je danſe moi-même. Ah, cruelle ! depuis que l'amour me tourmente, je ſuis dégoûté du boire & du manger, & je paſſe ſouvent une heure entiere dans la journée ſans ouvrir mon outre de vin. Autrefois mon viſage étoit rond comme une calebaſſe ; maintenant je ſuis maigre & tout décharné : le ſommeil, le doux ſommeil

» m'a quitté. Comme je dormois autre» fois! je dormois jusqu'à ce que l'ardent » soleil du midi me brûlât dans ma grot» te, ou que je fusse réveillé par la soif. » O Nymphe! ne fais pas durer plus long» temps ma peine : j'aimerois mieux me » rouler dans une touffe d'orties, je pré» férerois d'être couché sur le sable brû» lant, exposé pendant une heure entiere à » l'ardeur du soleil, sans boire une goutte » de vin! Viens donc, ô Nymphe plus » blanche que le lait! quitte ta solitude » & viens dans ma grotte : c'est la plus » belle de tout le bocage. J'ai étendu des » peaux molles de chévres pour toi & pour » moi; mes vases à boire, grands & pe» tits, y sont rangés des deux côtés dans » un ordre élégant, & une odeur déli» cieuse de vin & de cîdre s'y fait sentir » lorsqu'on en approche. Ah! songe donc » combien il nous sera doux de voir un » jour nos enfans enjoués courir l'un après » l'autre autour de nos cruches de vin, ou » de les entendre, assis sur nos outres, bal» butier des mots sans suite. Tu verras de» vant ma grotte un chêne élevé, & sous » son ombre la figure de Pan : ce Dieu » pleure sur la Nymphe qu'il poursuivoit » & qui fut métamorphosée en roseau. Sa » bouche a une vaste ouverture; tu pour-

» rois y faire entrer une pomme entiere, tant
» j'ai donné d'expression à sa douleur : ses
» larmes mêmes, ses larmes, je les ai taillées
» dans le bois. Mais hélas ! tu ne viens point :
» il faut que je reporte encore mon déses-
» poir dans ma grotte solitaire ».

Le Satyre se tut, surpris des ris moqueurs de son libérateur : mais dis-moi, repartit le Faune, comment t'es-tu trouvé pris dans les filets ?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire, ma chanson, mais d'une maniere plus touchante que jamais : je l'ai bien chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournois tristement, une de mes jambes se trouva tout-à-coup embarrassée dans un filet qu'on venoit de jetter sur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la Nymphe & ses compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus en plus. Me voici, dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis ? & tu ne sautes pas comme un veau folâtre ? Eh bien, cruel ! repose donc ici, & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire.

A ces mots elles s'en retournerent en effet ; & du plus loin je les entendis qui poussoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane. Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc, & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



A CHLOÉ.

TE souviens-tu, Chloé, de cette feuille de rose qui nageoit hier au milieu des airs, tandis qu'un doux parfum s'exhaloit autour de nous. Je veux te dire ce que je vis dans cet instant, ce que tu ne pus voir. Assis à tes côtés, je te pressois dans mes bras : mes regards passionnés & mes soupirs parloient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis (car à nous autres Poètes il est souvent donné de voir bien des choses :) je vis le petit Amour porté sur cette feuille de rose. Il étoit debout comme le Dieu des mers sur sa conque : des zéphirs plus petits que les abeilles étoient attelés à son char léger. Le petit Dieu étoit ravissant comme un de tes regards & charmant comme ton sourire. Il dirigea sa course directement sur ton sein & s'arrêta sur le bord de ton corset. Les zé-

phirs chercherent un abri sous les fleurs de ton bouquet dont les ombres flottantes se jouoient sur ta gorge. Le petit Dieu descendit de son char & se mit à voltiger autour de ton sein palpitant, se reposant juste au milieu, & s'y étendit. Dieu ! avec quelle volupté ! Puissant dieu d'amour, lui dis-je en soupirant tout bas, ô le plus puissant des dieux, entens ma priere ! aucun mortel n'a encore senti ton pouvoir autant que moi. Recompense enfin mes agitations & mes peines, recompense un Poëte qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais que la tendresse de Chloé qui dans cet instant se peint si éloquemment dans ses yeux, ne s'éteigne jamais dans son cœur. Qu'aisément, (ô pensée plus affreuse que la mort,) ah qu'aisément elle pourroit manquer de foi, elle audevant de qui volent tous les cœurs, aussitôt qu'elle se montre avec ses attraits irrésistibles ! Entens, entens ma priere, ô le plus puissant des dieux !

L'Amour alors appuyant un de ses bras sur le haut de ton sein de lis, élevant de sa droite son arc sûr de la victoire.... Les grâces, dit-il d'une voix que moi seul pouvois entendre, les grâces invisibles ont élevé son enfance, & les divinités qui président à l'amour, ont pris soin de perfectionner chacun de ses charmes. Son regard & son sou-

rire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les fleches de mon carquois. Celui qui l'entend, est transporté; celui qui la voit, est forcé de l'aimer. Elle t'aime, elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera, je le jure, par mes fleches inévitables. Elle qui possede réunis tous les attraits de l'amour, qui, partagés entre les compagnes de Venus, charment encore tous les yeux. Elle t'aimera, ô le plus fortuné des mortels.

Ainsi parla le dieu de l'amour & descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein, il remonta dans son char de rose.... Je me hâte, ajouta-t-il de retourner a Gnide: là je veux que la statue de Chloé en marbre éclatant, se voie à côté de celle de ma mere. Elle sera l'image de la tendresse fidelle & quiconque nourrira dans son cœur une flâme pure, offrira des fleurs sur son autel.

Aussi-tôt la feuille de rose remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet, ma bouche ne put t'exprimer mon ravissement, je ne pus que te presser contre mon cœur, serrer mes bras autour de ton cou, & soupirer.





LA NUIT,

PAR M. GESSNER.

Ce petit Poème rempli d'images champêtres, trouve naturellement sa place à la suite des Idylles. C'est la premiere piece que M. *Gessner* ait donnée au public : elle parut en 1753, en Allemagne, où elle fut regardée comme un original qui n'avoit point de modele parmi les modernes. C'est un tableau de fantaisie, où se trouvent des nuances de comique & de grotesque. Voici ce que l'Auteur m'écrivit autrefois sur ce morceau : « J'ai toujours » regardé d'un œil de complaisance le petit » Poème de la *Nuit* : c'est, si vous voulez, » une carricature, composée dans une » heure de folie, ou d'ivresse. Il a eu quel» que succès en Allemagne. Je viens de le » corriger avec soin : j'ai retranché des » sotises, j'en ai ajouté d'autres. Vous » trouverez surtout, qu'au moyen d'un » petit conte, j'explique la raison pour» quoi les vers-luisans portent de la lu» miere sur leur derriere, & cela d'une » maniere aussi édifiante que solide ». La

traduction que je donne de ce morceau est en grande partie nouvelle, quoiqu'il en ait déjà paru une, mais avec des retranchemens, dans *le Journal étranger*, Juillet 1762.



NUIT silencieuse! avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse! J'ai vu encore Phœbus, au moment qu'il se perdoit derriere les degrés de ces montagnes. Il jetta un dernier sourire à travers le brouillard léger, qui, semblable à une gaze d'or, étoit étendu sur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflâmée par la douce reverbération du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages, célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur derniere chanson, & cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le Berger, accompagné de son ombre qui s'allongeoit, jouoit, en s'en retournant à sa cabane, son air du soir sur son chalumeau, lorsque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Est-ce toi, Philomele! qui par tes tendres accens m'aurois éveillé? seroit-ce un Faune aux aguets? ou est-ce une Nymphe timide qui traverse les bosquets touffus?

Oh, que tout ce qui m'environne eſt beau ! que cette contrée ſommeille paiſiblement ! Quelle douce ivreſſe ſe répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide, mes yeux parcourent la ſombre forêt, & ſe repoſant ſur des eſpaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaiſſe des feuilles tremblantes, la lune forme ici ſur ce tronc couvert de mouſſe, là ſur ce gazon agité, ailleurs ſur les rameaux tremblotans étendus dans l'obſcurité. Souvent, frappés par les formes bizarres des tiges tortueuſes, ou des branches qui frémiſſent dans l'obſcurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi ; ſouvent auſſi, ils ſe promenent ſur les flots qui bondiſſent comme des lumiéres ſur le noir ruiſſeau, dont les ondes ſe précipitent à mes côtés. Car Phœbé, aſſiſe ſur ſon char, tantôt traînés par des biches légeres, tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire, plane ſur le ſommet reſplendiſſant des arbres.

Quel parfum ſuave, vous exhalez, tendres fleurs ! Et toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le ſilence de la nuit pour répandre tes odeurs balſamiques ! Ah, quel doux parfum vous exhalez dans cette obſcurité ! inviſibles, & ſans la parure

relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je respire. Vous bercez dans votre sein délectable des zéphirs assoupis, qui s'étoient fatigués à se jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent, à leur réveil, un amas de rosée, conservé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel son aigu, quel chant enroué, se fait entendre du sein de cette prairie marécageuse? Ce sont de petites raines de buisson, assises sur des feuilles, chantant leur air assoupissant, accompagné par les voix plus grosses des grenouilles qui habitent l'étang voisin, dans lequel elles se balancent sur des tiges flotantes, se reposent dans les roseaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les attraits de la lune: aussi ravies dans leurs chants rauques, que le rossignol dans ses accens mélodieux. Tel un misérable rimailleur chante d'un air riant les vertus de son Mécene: dans sa fureur poétique, autant que peut la supporter sa pauvre tête, lorsqu'il voit en esprit la table de son patron, couverte de mêts & de bouteilles, il ne se croit point inférieur dans ses vers insipides à Haller & à Klopstock dans leurs chants immortels.

Là-bas derriere cette prairie, s'éléve doucement un côteau, revêtu de buissons, où, dans les intervalles des chênes élancés, l'on voit les rayons de la lune se confondre & sautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruisseau gazouillant : j'entens, j'entens le bruit de ses eaux ; il se précipite sur des pierres couvertes de mousse, il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ses flots bondissans semblent vouloir baiser les fleurs qui bordent ses rives.

C'est-là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai sur les bords émaillés la plus belle des mortelles. Mollement étendue sur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe aussi légere que la nue la plus transparente, dont la lune se plaît à se voiler comme d'une gaze déliée. Son bras délicat soûtenoit un luth, posé sur ses genoux, tandis que sa main rapide tiroit des cordes sonores les sons les plus mélodieux : accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta : toute la contrée célébra ses concerts, le rossignol se tut pour les entendre ; l'Amour, appuyé sur son arc écouta avec ravissement derriere un bosquet. Je suis le dieu de la tendresse, le dieu des transports les plus doux ; mais, par le Styx ! depuis que je suis Amour, j'ai goûté peu

de félicités qui égalent ce raviſſement, cette volupté! Ainſi dit en lui-même l'Amour.

Phœbé commande à ſes dragons de rallentir le bruit de leurs aîles. D'un air attentif elle ſe panche ſur le côté de ſon char d'argent, elle pouſſe un profond ſoupir, la chaſte déeſſe!

La belle ceſſa de chanter. Déja dans les grottes d'alentour, Echo avoit répété trois fois les derniers ſons de ſa voix: la nature célébroit encore ſes chants, le roſſignol muet reſtoit encore perché ſur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille! Beauté divine! Déeſſe!.... Ainſi lui dis-je, en balbutiant, en lui preſſant la main, & en ſoupirant. Interdite, la jeune fille baiſſa les yeux, elle rougit, elle ſourit: ſans force je tombai à ſes côtés; mes paroles entrecoupées, mes levres tremblantes, lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables tranſports.

Ma main gauche jouoit avec ſes mains mignonnes, poſées ſur ſes genoux légérement vêtus; tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de ſon cou d'albâtre, ombragé par les ondes de ſa chevelure, & que ma main deſcendoit ſur ſon ſein palpitant. La belle alors ſoupira, je le ſentis: pleine de langueur, elle baiſſa les yeux, & par un foible effort, elle détourna ma

main de son sein soulevé. Intimidé, j'abandonnai le sein de la belle, & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! qu'est-ce que j'éprouve! je crains biens que tout volage que je suis, tu n'aies fait de moi un éternel esclave!

Mais! dieux! qu'apperçois-je là-bas sur cette plaine obscurcie? je vois des flâmes bondir avec des flâmes, je les vois fuir & se poursuivre: les voilà qu'elles dansent en cercle, les voilà qu'elles s'élancent avec la rapidité des éclairs par dessus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des dieux! le pieux villageois tremble à votre aspect, & l'audacieux philosophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflâmées. Oui, vous êtes des divinités bienfaisantes, qui daignez apparoître la nuit, pour conduire l'amant égaré, auprès de son amante, qui l'attend avec impatience; ou, vous éclairez leurs pas, lorsqu'ils vont chercher les bocages discrets: mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudroient les trahir, vous les conduisez dans des marais fangeux.

Mais, qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives! Echappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse: je n'y apperçois plus qu'un petit vermisseau,

qui, semblable à une petite lampe, brille suspendu à la tige d'une plante: il jette une foible lumiére, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave savant, qui s'est endormi au milieu des *in-folio*, tandis que sa chere moitié, pleine de dépit, occupe seule la couche nuptiale. Muse! dis-moi, tu le sais, pourquoi des insectes portent-ils une lumiére sur la partie inférieure de leur corps, d'où vient ce prodige? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit assez souvent, une belle mortelle. Junon toujours tourmentée par sa vieille jalousie, le poursuivit sans cesse: elle ignoroit, la bonne déesse, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui sourient sans colere, & qui savent prendre une vengeance plus modérée, lorsqu'elles voyent que leurs maris les négligent, pour appaiser l'ardeur de leurs feux auprès d'une suivante plus jeune & plus fringante. Enflâmée de colere, ses yeux vigilans éclairerent toutes ses démarches: elle le trouva un jour à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage solitaire, métamorphosé en Scarabée, qu'il folâtroit sur le sein naissant, & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille; dans sa bouillante fureur, elle considéra long-tems du haut d'un nuage cette scene merveilleuse. Les insectes n'aiment d'ordinaire que les insectes: quel prodige de voir un vermisseau

ailé, brûler pour une jeune fille! Ainsi, dit-elle, avec une raillerie amere, lorsque Jupiter reprit sa premiere forme, & serra dans ses bras la belle effrayée. Malheureuse! s'écria Junon en fureur, tu seras ce qu'il étoit tout-à-l'heure! & soudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphosée en vermisseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné, elle monta la tige foulée d'un lis. Et pour laisser à jamais un monument de son ignominie, Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du soir, & qui fut communiqué à toute l'espece de ces vermisseaux.

Dans le firmament, parsemé d'étoiles, flottent désormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtrent sur leurs surfaces éclatantes, & font distiller la rosée féconde sur les fleurs qui demain doivent briller sur le sein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la vigne; car souvent ces petits dieux malins prenent leurs ébats sur les gorges des belles, ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi, ils pâlissent, les nuages? Pourquoi te caches-tu, ô Diane! sous l'épaisseur de ce voile? chaste déesse, ta pudeur seroit-elle allarmée à la vue des jeux pétulans

de ces dieux sur les nuages? Ou un satyre malin a-t-il fait retentir l'air du nom d'Endymion!

Répands ta clarté sur ma route, douce divinité! je veux sortir de ce bocage; je veux visiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruisseau qui serpente dans le vallon. Sur la crête de cette colline, dont la vue s'étend au loin, est situé un berceau, où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là souvent appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roses, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Gleim*, ces airs que leur avoient dictés les plaisirs & les amours.

Le voilà qu'il s'éleve, le berceau ceintré! une douce horreur se mêle à l'obscurité qui repose sous sa voûte: car Bacchus a pris ce berceau sous sa protection.

Souvent, au milieu du silence de la nuit, on y entend avec surprise les accens des chansons à boire, & les sons argentins des coupes pleines. Le passant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien: alors il recule d'effroi, & saisi d'étonnement & de respect, il passe son chemin.

Ah! je te salue, sombre berceau! Oh, que ces tiges, chargées de raisins, forment

un ceintre agréable ! quel charme de voir fautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémiſſement parcourt ton feuillage, & bondit de grappe en grappe ? Ce ſont des zéphirs, &.... croyez en ma Muſe ſincere ! ce ſont des ames de buveurs & d'amans futurs, portées ſur les aîles embaumées des zéphirs complaiſans qui voltigent avec les amours, qui s'aſſemblent ſur la ſurface de la grappe, qui folâtrent, qui jouent, qui ſe pourſuivent dans le labyrinthe de la grappe balſamique, & qui, fatiguées de leurs jeux, ſe raſſemblent dans le creux de la feuille de pampre, ou qui ſe baignent dans les gouttes de la roſée, conſervées dans les fleurs, & qui ſommeillent ſur les œillets, & ſe mettent à rire, lorſqu'à leur réveil, ils voient qu'une jeune beauté les a cueillies & les a placées ſur ſon ſein.

O vous, mes amis ! enſevelis maintenant dans un lâche ſommeil ! Ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi, ſi de loin j'avois vu briller à travers le feuillage, la lumiere qui vous éclaire ! ſi de loin j'avois entendu vos chanſons ! comme j'aurois volé dans vos bras, & enivré de joie, comme j'aurois mêlé ma voix aux refreins de vos airs !

Mais qu'eſt ce que j'éprouve ? queſt-ce que j'entends ? la gaieté, les jeux & les ris

montent la colline : seroit-ce Bacchus, accompagné de son joyeux cortege !

Mais non ! Ah ! quel transport de joie ! c'est vous que je vois, ô mes amis ! vous montez la colline ! ça ! couronnons-nous de bourgeons de vignes ! asseyons-nous en rond dans ce berceau !..... qui de nous entonnera une chanson bacchique ? je veux qu'elle retentisse à travers le bocage voisin ; je veux que les antres d'alentour la disent aux antres lointains.

Le Faune qui dort dans sa grotte l'entend & se réveille : étonné, il prête une oreille attentive, il se leve en sautant, répéte notre chanson, & entâme son outre de vin.

Phœbus, lorsqu'il s'avance dans son char d'or de derriere cette montagne, nous trouve encore assemblés. Hélas ! s'écrie-t-il alors, depuis que je suis Phœbus, je n'ai jamais été si gai que ces mortels ! il dit, & amassant de tristes nuages, il pleut pendant toute une journée.





IDYLLE.

UNE personne dont je respecte le goût, m'a communiqué ce morceau pour en orner ma collection, avec la note suivante : « Cette Idylle est l'ouvrage d'un » jeune Prince (1) âgé de onze ans, élevé » sous les yeux d'une mere encore plus » respectée par son esprit éclairé, sa bonté » & ses vertus que par son rang. Nous » n'osons nous flater d'avoir conservé dans » la traduction la douceur & l'harmonie de » l'original. Il y a plus de trois ans que » nous avons dérobé celui-ci à son Auteur, » qui a écrit plusieurs morceaux du même » genre avec une simplicité, une douceur, » une poésie que M. *Gessner* ne désavoueroit pas. Nous voudrions que notre larcin fût plus considérable, persuadé que » le Public nous en sauroit gré ».

(1) Le prince Auguste de Saxe-Gotha.



L'AMITIÉ.

Le jeune Amyntas étoit lié avec un Berger de son hameau par les saints nœuds de l'amitié; il l'aimoit comme un autre lui-même, & il partageoit avec lui ses joies & ses satisfactions. Le troupeau d'Amyntas étoit aussi le troupeau de Philémon (Philémon étoit le nom du Berger.) Leur amitié étoit ardente comme le soleil, & leur sentiment, pur comme le plus beau jour d'été: mais hélas, cette tendre union fut de courte durée!... la mort de Philémon vint la rompre.

Chaque jour Amyntas sortoit de sa cabane pour aller pleurer sur la tombe de son ami, & pour arroser de ses pleurs ses cendres. Après dix années de deuil & de larmes, il lui chantoit des chants funéraires, & il disoit:

Déplorable destin! je n'ai donc reçu la vie que pour être consumé par le chagrin! mais tels sont les decrets de la divinité: ses arrêts sont irrévocables, ses voies sont incompréhensibles.

Pourquoi falloit-il que j'aimasse tes vertus? pourquoi, Pasteur périssable, faut-il que je te survive? que ne suis-je maître de

mes jours pour déposer mes cendres à côté des tiennes ! Qu'ai-je fait ? comment ai-je mérité que mes années fussent prolongées au-delà des tiennes ?

Je passe les nuits sur ta tombe, & j'y verse des larmes ameres : je n'ai pu graver sur ta pierre, que ces mots: *Ici repose le Pasteur Philémon, qui fut le plus heureux & le plus accompli d'entre les hommes.* Ton nom sera sans cesse sur mes levres ; lorsque je rendrai mon dernier soupir, je t'aimerai encore : tu fus le charme de ma vie, tu seras la cause de ma mort.

Déplorable destin ! je n'ai donc reçu la vie que pour être consumé par le chagrin ! mais tels sont les decrets de la divinité : ses arrêts sont irrévocables, ses voies sont incompréhensibles.

Philémon, ah cher Philémon ! la douleur arrête ma voix, la parole expire sur mes levres, elle ne peut exprimer les sentimens de tendresse qui m'attachoient à toi. Suffoqué par de profonds sanglots, déchiré par d'éternels chagrins, mon cœur défaillit & fait incliner ma tête.

Que je suis abattu ! que mon ame est débile & languissante, quand je songe que mes troupeaux ne paîtront plus à côté des tiens dans la prairie ! que ma voix séparée de ta flûte ne surpassera plus le chant des

oiseaux ! qu'elle ne sera plus la consolation de la vieillesse de mon pere ! Tout espoir m'est interdit, excepté celui d'être bientôt à côté de toi..... espoir trop retardé !

Déplorable destin ! je n'ai donc reçu la vie que pour être consumé par le chagrin ! mais tels sont les decrets de la divinité : ses arrêts sont irrévocables, ses voies sont incompréhensibles.

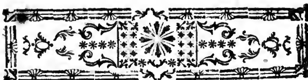
Ma douleur est ton éloge, ton triomphe, ta gloire: c'est toi que j'aimois, que j'aime, que j'aimerai toujours. Cessez, larmes, cessez de couler ; cessez, soupirs, je me sens défaillir, je meurs.....

Déplorable destin ! mais tels sont les decrets de la divinité: ses arrêts sont irrévocables, ses voies sont incompréhensibles.

Il termina ses chants & sa vie comme le cygne du Méandre, & il fut pleuré par ses amis, comme il avoit pleuré le sien.

FIN des Poésies pastorales.

FABLES,



FABLES ET CONTES

DE M. DE HAGEDORN.

JE commence le recueil des Fables & des Contes, par ceux de M. *de Hagedorn*, Poète aimable, sur la tombe duquel les Muses Allemandes versent encore des larmes. Le nom de cet Auteur est déjà connu en France par divers Poèmes qui lui ont obtenu les suffrages des gens de goût : je me flatte donc que le Public verra avec plaisir quelques particularités de sa vie.

Fréderic *de Hagedorn* naquit en 1708, à Hambourg, où son pere étoit Résident pour le roi de Dannemarc. Il fit une partie de ses études en cette ville & le reste à Jéna. Dès l'an 1728, il mit au jour un recueil de vers, sous le titre *d'Essai de Poésies Allemandes*. Ce recueil fut bien reçu, & il le méritoit par le goût & par l'esprit qui y regnoit. Il sembloit que M.

de Hagedorn fût d'intelligence avec M. *de Haller*, qui fit paroître très-peu de tems après son *Essai des Poësies Suisses* (car c'est sous ce nom que ce Poète a paru pour la premiere fois aux yeux du Public) pour ramener ensemble les Allemands à la source de la belle Poësie que les rimeurs d'alors avoit corrompue. Il fit ensuite un voyage en Angleterre, où il fréquenta les gens de Lettres; à son retour il fut fait Secrétaire de la compagnie Angloise du commerce à Hambourg, emploi lucratif, & qui lui laissoit assez de tems pour cultiver les Muses. Ce fut en 1738, qu'il publia son *Essai de Fables & de Contes*, la premiere collection en ce genre dont l'Allemagne puisse se glorifier. Il donna ensuites d'autres Poësies de différens genres: des *Poèmes moraux*, des *Epigrammes*, & cinq livres de *Chansons*, qui sont de toutes ses Poësies les plus estimées. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces différentes productions, me réservant de le faire à la tête des traductions que j'en donnerai.

Dans le sein de la liberté, M. *de Hagedorn* jouissoit de sa réputation & d'une vie aisée, lorsque la mort vint le frapper du coup fatal: il le reçut en Philosophe & en chrétien le 18 Octobre 1754, à l'âge de 46 ans.

M.

M. *de Hagedorn* (1) étoit d'un commerce aimable; quoiqu'il fût très-sçavant; outre les langues anciennes, il possédoit très-bien l'Anglois, l'Italien & le François; & aucun de nos Poètes n'a écrit dans la langue Allemande avec plus d'élégance & plus de correction. Les notes qui accompagnent son texte, prouvent qu'il étoit profond dans toutes les parties de la littérature & des arts. Cette jalousie, qui ne regne que trop souvent parmi les gens de Lettres, ne trouvoit point d'accès dans son ame. En liaison avec tous les hommes à talens de son pays, il recevoit leurs critiques, & leur communiquoit les siennes: les Poètes trouvoient en lui un ami qui les encourageoit. M. *Rabener*, si connu par l'agrément de son esprit, oublie sa gaieté en se rappellant la perte de son ami & de son Aristarque. A la tête du quatrieme volume de ses Satyres, il regrette d'être privé des conseils de ses amis dispersés en différentes villes: « & notre pere *Hage-* » *dorn*, ajoute-t-il, hélas il n'est plus,

(1) Ce Poète nous a laissé un frere qui se distingue comme lui par mille belles qualités, & par une vaste connoissance dans les arts & les sciences. C. L. *de Hagedorn*, Conseiller intime de légation de S. A. S. l'Electeur de Saxe, & Directeur des Arts & des Académies, est Auteur des *Considérations sur la Peinture*, Ouvrage, qui décele un grand connoisseur dans cet art & qui est rempli d'observations neuves sur les Artistes tant anciens que modernes.

» lui qui guidoit si souvent mes pas chancelans, & à la mémoire duquel je consacre ces larmes qui coulent de mes yeux »....

M. *de Hagedorn* tient un rang distingué parmi les fabulistes Allemands; & quoiqu'il ne soit inventeur que d'un petit nombre de Fables, il a su se rendre propre les inventions des autres & leur donner l'empreinte de son caractere, qui étoit plus porté au sérieux qu'à la gaieté. Il a traité d'une maniere qui est à lui tous les sujets qu'il a empruntés, soit de la Fontaine, soit des autres Fabulistes. Ses Fables portent le caractere de la liberté dont il faisoit si grand cas; & sa Satyre pleine de hardiesse, est cependant sans aigreur.

J'ai cru devoir donner par préférence celles des Fables *de Hagedorn* dont l'invention lui appartient. L'accueil que l'on a fait à celles que j'ai déjà insérées dans le Journal étranger (1) me fait espérer que le Public ne verra pas celles-ci avec moins de satisfaction.

(1) *Voyez* Juillet, 1760.





I.

Les Connoisseurs.

A M. Wilkens.

Dans une assemblée de chanteurs aîlés, un jeune Oiseau fit entendre un jour son ramage. Il ne cherchoit que les suffrages des vrais connoisseurs, n'étant point du nombre de ces chanteurs vulgaires, qui s'applaudissent des éloges d'une foule d'amateurs imbécilles; il savoit que les suffrages de ces faux Connoisseurs, font plus de honte que d'honneur à l'art.

Le chant de notre Oiseau fut loué à l'envi par l'Etourneau, & par le Pivert: deux Cigognes, grandes voyageuses, avouerent qu'elles n'avoient jamais rien entendu de si beau; le Vaneau enroué, & la Pie babillarde, s'épuiserent en éloges sur l'agrément de son gosier. L'Oiseau excédé de leurs fades louanges, leur dit: si vous voulez qu'il ne manque rien à mes desirs, permettez que je me choisisse moi-même un juge; & c'est le Rossignol que je choisis.

O toi, cher Wilkens, aimable Juge de la vérité! toi qui es l'ami & le modéle des

Poëtes germains ! que mes chants me paroîtroient ravissans, que je me plairois à moi-même, si je parvenois à te plaire !



II.

Le CERF *malade*, & *les* LOUPS.

UN Cerf qui ne se portoit pas des mieux, resta pendant quelque tems dans son fort pour se rétablir. Les hôtes des bois ses amis, accouroient de toutes parts lui tenir compagnie ; ils s'efforcoient à l'envi, de l'amuser & de l'aider de leurs conseils.

Au bout de quelques jours, arrivent aussi deux honnêtes Loups, qui demandent d'un ton de commisération, comment alloit le malade : En a-t-on bien soin ? dirent-ils ; comment a-t-il passé la nuit ? ne le tient-on pas trop enfermé ? La Biche les congédia en leur disant : allez, Messieurs, allez, il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez.





III.

L'ANE, le SINGE & la TAUPE.

Un Ane poussoit des cris horribles, & se désoloit de ce que la main avare du destin, ne lui avoit point donné de cornes, pendant qu'elle en avoit pourvu le Taureau. Un Singe se lamentoit de son côté, & se plaignoit de la cruauté du sort, de ce qu'il lui avoit refusé une queue. Comme ils s'exhaloient ainsi en plaintes ameres, une Taupe qui les entendoit, leur cria de l'entrée de son trou: Voulez-vous vous trouver moins malheureux? comparez-vous à moi: le destin m'a refusé des yeux.



IV.

Le PERROQUET.

Il y avoit dans l'île de Cuba, un Perroquet, objet du mépris de tout le monde: on prétendoit qu'il n'avoit aucun talent; on lui refusoit même la beauté du plumage.

Notre Perroquet transporté à Madrid, surpassa bientôt en esprit & en gentillesse les Perroquets les plus renommés. Dom Ver-

vert difoit-il un mot, rioit-il, faifoit-il un mouvement, tout le monde étoit extafié; fon maître même, malgré fa gravité & fes pompeufes lunettes, fe déridoit le front, & le trouvoit charmant.

Il fe confole dans fon nouvel état, où il ne manque rien à fes defirs : Voyez, s'écrie-t-il; ce n'eft pourtant que hors de fon pays qu'on fait valoir fes talens !



V.

La MONTAGNE *&* *le* POÈTE (1).

Au fecours, grands dieux ! fuyez, mortels ! une montagne enceinte entre en travail, & va lancer autour d'elle des quartiers de rochers & des torrens de métaux. Ses entrailles mugiffent, & tous les environs font remplis d'une jufte crainte : un prodige va s'opérer, quelque ville, quelque nouvelle Rome va naître de fes flancs.

Suffénus écume & fe démene comme un forcené; rien ne peut réprimer fa fublime fureur. Il frappe la terre de fon pied, il fait d'horribles contorfions : pour quel fu-

(1) J'ai rapporté cette Fable, contée par l'inimitable *la Fontaine*, pour montrer la maniere de l'Auteur dans les fujets empruntés des autres.

jet ? il rime & il veut surpasser Homere. Telle la Pythonisse, se place à demie enragée sur le sacré trépied, & éprouve dans son cerveau & dans son sein une agitation convulsive. Quel est le fruit de sa plume audacieuse ? quel sera le résultat du délire du Poète ? il enfante, je pense, au moins une odyssée !

Que vois-je, d'un côté un sonnet, de l'autre une souris !



VI.

PHILLIPPE, roi de Macedoine, & ASTER.

« SOIS imbécille, mon cher enfant, sois » imbécille, disoit une mere à son fils ; & » rien ne te manquera jamais ». L'esprit est souvent un grand obstacle à la fortune : l'imbécillité est muette ; sa bouche béante ne mord & ne blesse personne. L'esprit au contraire aime à briller, & souvent aux dépens d'autrui : il se répand en plaisanteries offensantes, qui, semblables à ces traits dont la fable dit qu'ils retournoient sur ceux qui les avoient lancés, sont presque toujours nuisibles à leurs auteurs.

Philippe, roi de Macédoine, marchoit contre la ville de Méthone. Aster, excellent

tireur d'arc, lui offrit ses services, en se vantant d'arrêter avec ses fléches, le vol du plus petit oiseau. Eh bien, dit Philippe en souriant, After nous accompagnera quand nous ferons la guerre aux étourneaux. Ce mot fut admiré, applaudi, porté de bouche en bouche: un Roi l'avoit dit. Cependant, l'Archer, vivement piqué, se jetta dans la ville, encouragea les citoyens, & arrêta par une vigoureuse défense, les armes du roi de Macédoine. Ce ne fut pas assez pour sa vengeance; il décocha une fléche, avec cette inscription: *After. à Philippe.* La fléche atteignit son but, & creva l'œil droit du Roi. Philippe la fit lancer dans la ville, avec ces mots: *Si After tombe entre les mains de Philippe, il sera mis en croix;* ce qui arriva en effet, après que le Roi eut accordé la paix à la ville, à condition qu'elle lui livrât After.

L'exemple de Philippe prouve qu'on a toujours tort de se faire un ennemi, quelque méprisable qu'il paroisse. Le sort d'After nous apprend que les traits de la vengeance retombent sur ceux qui les dardent.





VII.

Le Coucou & l'Alouette.

POURQUOI (disoit un jour l'Alouette au Coucou) les Cigognes qui ont vu tant de pays, n'en savent-elles pas plus que nous? Elles nous prouvent, répartit le Coucou, que les voyages ne rendent pas les sots plus habiles.



VIII.

Le Serin.

UN Serin venoit de construire son nid, & chantoit au lever de l'aurore pour dissiper le sommeil & les soins du ménage. Le plaisir & la beauté du matin, excitoit son cœur à l'allégresse: inspiré par la sérénité du ciel, il chantoit dans son ramage, la lumiére vive du soleil. La joie aime à se communiquer; aussi notre Serin ne cessoit de vanter à l'Alouette la beauté de ce jour. Cependant le soleil n'est pas au milieu de sa carriere, qu'il est obscurci par des nuages. Les Mouettes grisâtres crient & voltigent sur le rivage: la sinistre Corneille se promene seule

sur le sable qu'elle gratte, & appelle par son croassement l'orage qui s'avance: l'Hirondelle rase la terre auprès des roseaux: le Choucas cherche le chêne, le Héron le haut des airs, & les bêtes fauves, le fond des bois: le Bœuf sous le joug dresse la tête & mugit: les Chevaux hennissent & s'empressent de gagner leur écurie. Et voilà tout-à-coup un tourbillon qui dissipe les zéphirs, & fait mugir la forêt. La pluie & la grêle, lancés par l'ouragan, fondent sur les arbres: c'est alors que le pauvre Serin perdit son nid. L'orage fini, le chanteur mouillé, vole chez son amie l'Alouette, auprès de laquelle il trouva heureusement un azile, & il lui dit: *Devenu plus sage par cette expérience, j'ai appris à ne pas louer la beauté d'un jour, avant que le soir en soit arrivé.*

IX.

La Martre, le Renard & le Loup.

La Martre dévora le Coq de bruyere; le Renard étrangla la Martre; le Loup mit en piéce le Renard.

Cher lecteur, ces trois bêtes voraces nous font voir que presque toujours les grands se nourrissent du sang des petits.



X.

Le CONDOR *&* *les* ETOURNEAUX.

Il y a bien des occasions où les Princes des petits états, ne font pas mal de prendre pour modéles les souverains des grands royaumes : cependant les plus sages d'entre eux doivent se ressouvenir toujours, soit qu'ils parlent, soit qu'ils agissent, que cette ressemblance n'est qu'imparfaite.

Jadis le grand Condor (1) se préparant à la guerre, assembla les légions des oiseaux divers pour prendre leurs avis. Les plus redoutables d'entre eux vinrent se ranger autour de leur chef sous lequel ils avoient coutume de combattre & de vaincre, & ils opinerent tous pour la guerre. Il se trouva aussi dans l'assemblée, une troupe d'étourneaux, qui crierent tous d'une voix : Et nous aussi, nous opinons pour la guerre, & nous nous comporterons en tout comme le Condor.

C'est ainsi qu'autrefois la Germanie, pour attaquer avec plus de succès la maison de

(1) Le Condor, le plus fort & le plus redoutable des oiseaux, se trouve au Perrou ; cependant on voit aussi de ces oiseaux dans les montagnes de la Suisse & on les appelle vulgairement *Laemmergeyer*.

Bourbon ; convoqua une diète générale ; où la guerre fut résolue. Les états divers étant venus à voter sur le contingent, les ambassadeurs d'Autriche promirent de mettre en campagne une armée de trente mille hommes. Le député d'un petit prince ecclésiastique ne laissa pas tomber à terre cette conclusion; l'huissier lui ayant crié de donner sa voix, il dit : *Nous nous comporterons en tout comme l'Autriche.* (1)



XI.

L'Oie & le Loup.

Ce furent des Oies qui sauverent le Capitole, disoit d'un ton rauque une Oie au milieu d'un étang: qu'on nous dispute l'intrépidité. Ce fut une Louve qui allaita Romulus, disoit d'un ton doucereux un Loup assis sur le bord de l'eau: qu'on nous accuse d'être cruels. Oui, se disoient-ils l'un à l'autre, l'homme est injuste à notre égard; il jouit de nos bienfaits, & feint d'ignorer nos vertus. Oui, sans doute, la nature a fait les Oies courageuses, & les Loups humains: pendant ce dialogue, un Milan dirige son vol rapide vers l'étang, l'Oie pousse des

(1) *Keissler* dans ses voyages rapporte ce trait.

bris de frayeur, & se plonge au fond des eaux. D'un autre côté, un Agneau avoit quitté le troupeau, le Loup se jette sur lui, & le dévore.

Méfiez-vous de ceux qui se vantent de quelques vaines apparences de vertu : il ne leur manque que l'occasion de déployer & d'exercer leurs vices.



XII.

L'Espérance & la Crainte.

L'ESPÉRANCE & la Crainte, curieuses de voir un peu le monde, se mirent à voyager En quel tems ? peut-être de nos jours. Quoiqu'il en soit, la premiére trouva par tout des amis, qui la recevoient à merveille, pendant que la derniere fut obligée de se loger chez ceux qui la détestoient le plus. Leur présence avoit la plus grande influence sur les mortels, qui changeoient aussitôt d'état & d'opinion. Tantôt l'on voyoit l'indigence relevée, s'étaler avec assurance : tantôt l'on voyoit l'abondance abbatue, se livrer au désespoir. Pourquoi ? c'est que l'Espérance se logeoit chez le plus pauvre Chymiste, & la Crainte chez le plus riche Usurier.



XIII.

Moyen de vieillir à la Cour.

Qu'il est difficile de se maintenir & de vieillir à la Cour ! Là souvent vous voyez aujourd'hui un homme tout-puissant & comblé de faveurs ; demain vous le voyez chassé ignominieusement, & tombé dans une éternelle disgrâce. Certain Vieillard cependant avoit toujours vécu en faveur à la cour de son Prince : les jours de son printems avoient vu sa fortune naissante, & ceux de son automne voyoient son crédit constant. On lui demanda un jour en secret comment il avoit fait pour réussir dans une entreprise où tant de gens avoient échoué. « Je ne me suis » jamais fâché de rien, répondit le Cour- » tisan, & j'ai toujours rendu grâces aux » ennemis de ma fortune, des mauvais ser- » vices qu'ils cherchoient à me rendre.



XIV.

Songe d'un DERVICHE.

Un Derviche demandoit sans cesse à Dieu de pouvoir connoître & apprécier les hom-

mes. Un jour un Ange de lumiere le transporta en songe dans l'autre monde. Tout, lui dit-il, est faux & changeant dans la vie; ce n'est qu'après la mort qu'on peut évaluer les hommes à leur juste prix. Te voilà dans le séjour des ames: vois & juge. Le Derviche parcouroit à droite & à gauche leurs diverses demeures: il vit avec surprise dans les champs de la joie un Monarque qui n'avoit pas rendu ses peuples heureux, & dans le lieu des supplices un Derviche qui avoit eu des mœurs pures. Je ne rêve pas, se disoit-il à lui-même: non, je les vois, je les reconnois bien; c'est ce Roi, c'est ce Derviche....L'Ange s'apperçut de sa surprise. Tu t'étonnes de voir ce Roi heureux, & ton confrere malheureux. Eh bien! sache que ce Roi fut un bon prince, & ton Derviche un mauvais citoyen. Le Roi voulut toujours le bonheur de ses peuples, & il l'eût fait, s'il n'eût été séduit & égaré par ses ministres & ses courtisans: ton confrere connut les erreurs du Monarque, & la crainte de perdre son crédit, lui fit approuver des fautes qui entraînoient la ruine de l'état. Le Derviche s'éveilla en louant la Providence de venger ainsi les peuples & les rois.





X V.

Le COURSIER *&* *le* BIDET.

UN Cheval belliqueux, plein de force & d'ardeur, digne enfin de sa race, portoit son maître, aux champs de Mars. Là, au milieu du tumulte, & des allarmes, il hennissoit de joie, & affrontoit les dangers. Sorti toujours avec gloire du combat des hommes & de la course de chevaux, Dom Coursier tomba malheureusement entre les mains d'un second Maître, Gentilhomme campagnard, qui, sans faire cas de la beauté de son encolure, le négligea, & lui préféra toujours un chetif Bidet; le Palfrenier même ne put s'empêcher de rire du choix bizarre de son Maître, & de le trouver injuste. Un vieux Cavalier réformé, témoin de cette préférence, gémit de voir que le mérite des Chevaux n'étoit ni mieux connu, ni mieux recompensé, que celui des hommes. Cependant notre Gentilhomme s'étant cassé le cou, le coursier passa dans l'écurie d'un Prince, qui sut en faire usage, & le traiter avec distinction. Le Cheval déja avancé en âge, dit d'un air content: Il faut tôt ou tard que le tems recompense le mérite; il ne s'agit que de vivre.



XVI.

L'ANE vert.

Le Fabuliste tourne à sa guise les fictions des tems reculés : le Conteur s'en tient aux singularités de son siécle ; il s'accomodera, par exemple, comme *Wohlgemuth* (1), de l'aventure de l'âne vert, dont je vais faire le récit : c'est ainsi qu'Esope instruisoit quelquefois par des bagatelles.

Une Veuve avancée en âge, avoit conservé quelque goût pour le plaisir, après avoir perdu les agrémens qui l'inspirent : un gros garçon d'une encolure appétissante, nommé Léandre, lui parut mériter une attention particuliere. Elle forma son projet *in petto* pour n'être pas prévenue ; mais il fallut en faire part à sa commere, fine mouche, rusée comme une fille d'Ulysse. « Commere, lui » dit-elle, là, franchement, comment trou» vez-vous Léandre ? c'est tout le portrait » de feu mon mari ; & si Léandre n'étoit » plus doux & plus complaisant, je croirois » que c'est lui. Je crains ces mauvais plai» sans qui font métier de médire ; je crains

(1) *Wohlgemuth*, ancien fabuliste. *Voyez* la préface de M. *Gellert* qui a traité le même sujet.

» la langue des femmes, sans cela M. le » Curé....mais....Oh! ma commere, lui dit » l'autre, à cela ne tienne, mariez-vous: » vous serez chansonnée, blasonnée, ber- » née, pendant sept à huit jours; le neuvie- » me, on ne pensera pas plus à vous qu'on » ne pense aux amis que l'on a quittés de- » puis trois mois. Cet âne que vous voyez là, » si vous le voulez, fera taire toute la ville » le lendemain de vos noces.... Cet âne?.. » Oui, cet âne: mariez-vous, & laissez-moi » faire ». La Veuve partit de là. Elle avoit de l'argent: Léandre trouva fort bon de lui vendre sa personne. Grand charivari dans la ville: tous les goujats & les chiens sont ameutés devant la porte de la nouvelle mariée. Sa commere fait tout-à-coup sortir son Ane qu'elle avoit peint en Perroquet. Voilà les acteurs du charivari, attroupés autour de l'Ane; ils le suivent au marché tout en glosant sur ce prodige...Un Ane vert; parbleu, qui l'auroit cru? il faut avouer que la nature est admirable dans tout ce qu'elle fait.... Oui, si c'étoit un Cheval, la nature auroit mieux fait encore.... Que parlez-vous de la nature? vous ne voyez pas que c'est une couleur artificielle?.... Non, Monsieur, avec vôtre permission, il n'y a point d'art à cela. Cet Ane est du pays.... du pays des Anes verts.... Du Cap-vert, crie un Barbier, bel

eſprit, qui aimoit à parler de ſes grands voyages, il eſt du Cap-vert, & je parierois que ces Anes verts meurent jaunes comme les feuilles des arbres : je me connois en Anes, moi..... Hélas, s'écrioit une bonne vieille : je l'ai ſongé cet Ane toute la nuit. C'eſt ſûrement un prophète de malheur ; il parut dans ma jeuneſſe des ſouris blanches, & il y eut une grande mortalité ; mon pere & deux de mes tantes en moururent. Depuis que Paris eſt peuplé de ces Chats gris qu'on appelle Chartreux, tout eſt bouleverſé dans le royaume. Des Chats Chartreux ? voyez la belle choſe, le moyen que nous n'ayions pas la guerre : tels étoient les diſcours du peuple.

La fureur de voir l'Ane vert, dura huit jours, pendant leſquels on ne parloit d'autre choſe : après quoi, il ne fut pas plus queſtion d'Anes verts, qu'il ne l'avoit été de la nouvelle Mariée, un moment après que l'Ane eut paru.



XVII.

Lysimachus & Philippides.

DANS le tems que les talens de l'eſprit faiſoient parvenir aux dignités, & que la fa-

gesse des Poètes avoit droit de prétendre à la faveur & à la fortune, il y avoit plus d'un Prince qui ne rougissoit pas de lire, & même de faire des vers : ce fut dans ce tems-là que le Roi Lysimachus appella le Poète Philippides à sa cour, & l'éleva aux honneurs.

Ami, lui dit le Monarque, prenez part au gouvernement de mes états, & à tout ce qui regarde mes intérêts & ceux de mes peuples. Prince généreux, reprit Philippides, quelque grand que soit le fardeau que vous m'imposez, je reçois avec reconnoissance l'administration que vous daignez me confier : je n'ai plus qu'une grâce à vous demander ; c'est de ne jamais me confier vos secrets importans.



XVIII.

ABDALLAH.

ABDALLAH, prosterné devant le grand Vizir, comme devant Mahomet, lui demandoit avec de très-humbles supplications, un emploi considérable. Le Ministre avoit jugé que le Bacha Bajazet, qui étoit son parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras point, répondit-il brusquement à

Abdallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnoiſſance. Eh, quoi! lui dit le Vizir, je t'ai refuſé ta demande? Oui, lui dit Abdallah, en embraſſant ſes genoux, mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.



XIX.

CRISPIN de Paſſ (1).

On pardonne volontier de certains caprices aux Artiſtes célébres. Criſpin de Paſſ fut de ce nombre: il s'étoit acquis la réputation du burin, qui diſtingue aujourd'hui un *Ridinger*, un *Schmidt*, un *Preiſler* (2). Mais il avoit auſſi ſes idées: cet Artiſte n'aimoit point à faire le portrait d'un Prince déjà mort, ni celui d'un Sçavant encore vivant. On fut long-tems ſans en ſavoir la raiſon: un de ſes amis lui en ayant demandé la cauſe, il répondit: « C'eſt que, mon » ami, on ne fait cas des Princes, que tant » qu'ils ſont en vie: & on n'eſtime les Sça- » vans qu'après leur mort. »

(1) *Criſpin de Paſſ*, ou *de Pass*, Graveur à Cologne, fut éléve de *Thédor Cornhardt*, & maître de *Corneille Blomart*. Il mit au jour un livre de deſſein, avec le texte Italien, Hollandois, François & Allemand. *Criſpin de Paſſ* inſtruiſit dans ſon art tous ſes enfans, parmi leſquels ſa fille Madelaine s'eſt beaucoup diſtinguée.

(2) Célébres Graveurs, encore vivans.



XX.

PHILÉMON & BAUCIS (1).

LA Renommée ne portoit pas fidélement aux Dieux les nouvelles de ce bas monde, ou du moins les Dieux ne pouvoient se persuader que les hommes fussent tels quelle les leur peignoit. Jupiter voulut s'en éclaircir par lui-même : pour cet effet, & peut-être encore pour se soustraire quelque tems à la mauvaise humeur de sa femme, qui mêloit toujours du fiel dans son nectar, il se dépouilla de tout l'attirail de la divinité ; & Mercure son compagnon de voyage en fit autant. Ils partent tous les deux *incognito*, au moment où Junon récrépissoit à sa toilette sa vieille beauté.

Nos Dieux eurent bientôt fait le tour du globe, peuplé de méchans & de foux, que l'on nomme la terre. La plus longue vie ne suffit pas pour la visiter ; mais pour eux, c'est un point qu'ils parcourent en un instant. La nuit commençoit à ensevelir le jour

(1) M. *de Hagedorn* dans ce conte, inventé par *Ovide*, traité par *La Fontaine* & par *Swift*, a jetté une nuance de comique que j'ai tâché de conserver ; mais à l'exemple de *Swift*, il est tombé dans le grotesque, & c'est-là ce qu'on a retranché.

dans ses ténébres, lorsque Jupiter & Mercure se trouverent sur les bords du Méandre, auprès d'un château décoré par le luxe, habité par la mollesse, gouverné par la débauche. Un Dinaste orgueilleux, favori d'un Despote, qui regardoit son empire comme un moyen de satisfaire impunément tous ses desirs; un Dinaste, dis-je, se nourrissoit avec pompe dans ce château, du sang & des larmes des peuples. Nos voyageurs harassés lui demanderent humblement l'hospitalité : ce mot n'étoit plus d'usage parmi les gens de la cour. Le Dinaste en rit, & renvoya les voyageurs avec mépris. Ceux-ci se flattoient de toucher du moins ses domestiques, mais ils en furent aussi rebutés : rien n'est plus insolent que ces bas grands seigneurs, si ce n'est leurs bas valets. Les Dieux visiterent plusieurs autres châteaux; c'étoit par tout de ces Grands qui avoient oublié qu'ils étoient hommes, & qui ne l'étoient point en effet. Ils s'adresserent à des riches, à des pauvres : les uns sembloient en les repoussant, avoir le plaisir de se venger sur eux de leur mal-être; les autres paroissoient ne pas se douter qu'il y eût du plaisir à faire du bien. Les caresses & les coups de la fortune, rendent également insensible.

Il ne restoit aux Dieux, à visiter, qu'une

pauvre chaumiere, située dans un vallon écarté. Une bonne femme appuyée sur des béquilles, leur en ouvre la porte; son nom étoit Baucis. Un vieillard appellé Philémon, les y reçut avec cette gaieté ingénue qu'inspire l'amitié. Ces deux époux s'aimoient tendrement dans un âge avancé. Sans passions, ils vivoient contens; ils s'estimoient riches, parce qu'ils possédoient tout ce qu'ils desiroient. Ils ne concevoient point comment on pouvoit faire grand cas de l'or qui ne peut servir, ni à labourer les champs, ni à assaisonner des mets, ni à étayer une chaumiere. Ils étoient simples comme la nature, & heureux comme l'innocence. Baucis présenta la main à Jupiter: Jupiter l'embrassa, non pas comme il avoit embrassé Léda, sur les levres de laquelle il allumoit les feux de l'amour, mais en insinuant dans le sein de la bonne vieille un plaisir pur, & la vigueur de la jeunesse. Déja Philémon a formé un tas de paille, sur lequel il jette un fagot de bois sec. Une étincelle tombe sur la paille, & la flâme s'éleve en petillant. Baucis d'un air leste, apporte une coupe pleine de lait, & la met sur le feu; elle étend sur la table une toile neuve qu'elle avoit filée, & jette pardessus des fleurs. Du lait chaud & sans apprêt, des fruits tels que la nature les assaisonne sur les arbres,

bres, & des légumes servis dans des plats de terre, composerent le festin de ces Dieux. Philémon, pour les amuser, leur faisoit des contes dont il rioit le premier; il leur parle des champs, de la moisson, de sa cabane, de Baucis & des Dieux. Dame Baucis leur raconte l'histoire de leur mariage & de leur vie; ces bonnes gens ne savoient pas médire.

A la fin du repas, Baucis alla chercher une tasse de bois de hêtre, sur laquelle étoit gravé Jupiter, enrichissant les campagnes de ceux qui l'honorent. « Je veux, » dit-elle, faire graver sur le couvercle, Phi» lémon; après les Dieux, c'est lui qui fait » mon bonheur ». Philémon présenta ensuite cette coupe pleine d'un vin doux à Jupiter, en lui disant: « Je serois content si j'en avois » toujours autant à offrir aux hôtes que le ciel » m'envoie ». Jupiter avala ce vin avec autant de plaisir que si ç'eût été du nectar. Il rendit la tasse à Philémon, qui fut étonné de la voir encore pleine. Mercure but, & la tasse ne désemplit point. Philémon & Baucis jetterent des regards d'admiration sur leurs convives. « Cette tasse sera toujours pleine, » comme vous le desirez; c'est Jupiter qui » vous en assure ».

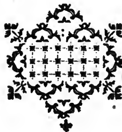
En disant ces mots, Jupiter orna sa tête & celle de Mercure, des rayons de la Di-

vinité. Les vieillards se prosternerent à ses pieds: un saint frémissement fut l'expression de leur reconnoissance. « Vous êtes les seuls » de ce canton, qui ayiez exercé envers nous » l'hospitalité, leur dit le maître du monde; » voyez comment les dieux recompensent les » bons, & punissent les méchans ».

A l'instant le Méandre submergea les maisons où on leur avoit refusé un azile; la cabane de Philémon fut changée en un temple superbe, sa table en un autel, sa tasse en vase de libation, ses meubles simples en magnifiques ornemens, & ses petites provisions en victimes pour les sacrifices. Philémon est établi Prêtre du temple: le premier grain d'encens fume, & le vin coule sur l'Autel. Jupiter, avant de les quitter, leur ordonne de lui faire conjointement une demande. Les deux époux le prierent de leur accorder, dans le même tems, une mort tranquille, afin que l'un deux n'eût pas à regretter la perte de l'autre. Leurs vœux furent exaucés.

Un jour que Philémon venoit d'offrir un sacrifice, il se promena avec Baucis dans le parvis du temple. Tout-à-coup son corps se couvrit d'écorce; sa tête se chargea de feuilles; des rameaux sortirent de ses bras: enfin il fut transformé en Chêne, tandis que Baucis, à côté de lui, étoit métamorphosée en

Tilleul. Leurs branches entrelacées, formerent un berceau : des tresses vertes les lierent aussi étroitement que les nœuds de l'amour & de l'himen les avoient unis pendant leur vie. On dit que ces deux arbres eurent ensuite une propriété merveilleuse attachée à leur ombrage: ceux qui n'avoient jamais aimé, y sentoient naître dans leur cœur les premiers feux de l'amour. Le Berger y conduisoit sa Bergere, pour s'assurer de sa fidélité. L'épouse y perdoit le souvenir de l'amant qu'elle avoit préféré à son époux: l'amour n'eut point d'azile plus chéri, ni l'himen de séjour plus heureux. Hélas! ils ne sont plus, ces précieux arbres! ne s'élevera-t-il jamais parmi nous de Philémon & de Baucis?





FABLES ET CONTES
DE M. GELLERT.

M. *Gellert*, que l'Allemagne met au rang de ses plus beaux génies, est né à Hænichen, près de Freyberg, en Saxe. Il a fait ses études à Leipzig & s'est distingué de bonne heure par ses talens pour la Poésie. Depuis plusieurs années il est Professeur de Philosophie & de Belles-Lettres dans cette même ville. M. *Gellert*, malgré la foiblesse de sa santé, est d'un accès facile & d'une société agréable; son air de douceur, qui fait le fond de son caractere, lui gagne tous les cœurs, & le fait aimer sur-tout de ses jeunes disciples. Il est lié d'amitié avec tous les gens de lettres qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne, & qui joignent aux talens de l'esprit, les qualités du cœur. Il s'applaudit de cette amitié, qui fait le charme de sa vie, &, dans une de ses lettres, il écrit à son ami M. *Rabener* dans ces termes (1):

(1) *Voyez* les Lettres de *Rabener* & de *Gellert*, dans le Journal étranger, Octobre 1761.

« Vous m'avez honoré comme je le » mérite, en disant au Prince Henri » que j'étois votre plus ancien & votre » meilleur ami : pour ma considération » je lui en aurois dit la même chose. » Oui, je regarde comme le bonheur » de ma vie, d'avoir mérité que *Ra-* » *bener*, *Gærtner*, *Schlegel*, *Cramer*, » *Giesecke* m'ayent accordé leur amitié. » Cela me fera autant d'honneur chez la » postérité, qu'il a été glorieux pour » *Racine* d'avoir eu *Moliere* & *Boileau* » pour amis ». Je rapporterai encore quelques traits des lettres respectives de M. *Gellert* & de M. *Rabener*, parce qu'ils peignent leur constance & leur fermeté dans les disgrâces qu'ils ont essuyées pendant la derniere guerre. « Que faites-» vous, écrit ce dernier, mon bon ami » *Gellert!* Des Elegies! Hem! il ne se-» roit pas trop édifiant qu'un Philosophe » tel que vous se laissât abattre par les » malheurs du tems.... Je viens d'appren-» dre que le Roi de Prusse a ordonné » que votre pension vous fût exactement » payée. Que notre ennemi, que le Roi » de Prusse m'a paru grand au moment » que j'ai reçu cette nouvelle! La joie » que j'en ai ressentie, m'a fait oublier

» qu'il me retenoit mes propres appointe-
» mens.... »

« Ma penſion, *Rabener !* ainſi répond
» M. *Gellert.* Non ! ou ne me la paye
» point. J'ai ſerré ſans la moindre émo-
» tion, mes quittances qui m'ont été ren-
» voyées de *Meiſſen.* Cela ne me chagrine
» point, quoiqu'à la vérité je n'en ſois
» pas plus content.... Je ne demande pas
» ma penſion, mais le Roi devroit du
» moins vous donner ce qui vous appar-
» tient....

» Si je pouvois acheter à ma patrie la
» paix & des tems plus heureux par la
» perte de cent rixdales par an, moi qui
» n'ai plus rien dès que je ne peux plus
» travailler, oh je les ſacrifierois de grand
» cœur ! »...

Tous les écrits de M. *Gellert* reſpirent le ſentiment, & portent l'empreinte de ſon caractere de douceur. Les plus conſidérables de ſes ouvrages ſont ſes Comédies, ſes Cantiques ſpirituels, ſes Poèmes moraux, mais ſur-tout ſes Fables & ſes Contes, qui font nos délices. C'eſt en 1748 que M. *Gellert* en a fait paroître les deux premieres parties, & depuis ce tems, ils ont été ſouvent réimprimés. Rien de plus naïf ni de plus

naturel que l'expreſſion dans ces petits Poèmes; & il regne en général dans ſa maniere de conter une ingénuité qui le diſtingue de tous les autres Fabuliſtes.

Feu M. de *Riveri*, le premier des François qui ait cherché à donner une idée avantageuſe de la Poéſie Allemande, a traduit en vers pluſieurs des Fables & des Contes de ce Poète (1). « La Poéſie » de M. *Gellert*, dit cet Auteur, a une » force naturelle & une harmonie tou» chante qui la caractériſent. Ses ouvra» ges traduits, feront dépouillés de ces » avantages & ſe ſoutiendront encore » par la ſublimité & ſur-tout par la vé» rité des ſentimens ». En liſant ce Poète dans ma traduction, on doit ſe rappeller cette remarque de M. de *Riveri*.

Dans la ſuite M. *Wæchtler* a donné dans le Journal étranger (2) une traduction en proſe de pluſieurs Fables & Contes de M. *Gellert* avec un mémoire intéreſſant ſur les anciens Fabuliſtes Allemands. Cette traduction, à quelques changemens près, m'a ſervi dans cinq ou ſix pieces; toutes les autres paroiſſent ici traduites pour la premiere fois. Au reſte les Fables

(1) Fables & Contes, avec un diſcours ſur la littérature Allemande. A Paris, chez *Ducheſne* Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût. 1754.

(2) *Voyez* Janvier & Février 1757.

suivantes ne forment pas le quart de l'ouvrage de M. *Gellert* : un homme de Lettres (1) en promet depuis long-tems une traduction complette, qui fera connoître plus à fond le mérite de ce Poète.

I.

Le ROSSIGNOL *&* *l'*ALOUETTE.

LE Rossignol chantoit un jour avec tant de charmes qu'il s'attira les suffrages de toute la contrée. Les feuilles se taisoient sur les extrémités des rameaux & paroissoient sentir un plaisir secret. Le chœur des oiseaux, se dérobant aux douceurs du repos, étoit attentif aux accens de Philomele. L'Aurore elle-même s'arrêta sur l'horizon pour l'admirer... car il n'est pas jusqu'aux Dieux qui ne soient sensibles à l'harmonie de ses chants. L'Oiseau mélodieux, pour rendre hommage à la Déesse, Avant-couriere du jour, redoubla ses efforts, puis il se tut. Aussi tôt l'Alouette s'approche & lui dit : Tu mérites sans doute le prix du chant; tu n'as qu'un seul défaut qui nous déplaît à tous; c'est que dans toute l'année à peine tu chantes quelques semaines. Le reproche que tu me fais, répond Philomele, n'a rien qui m'afflige; il ne peut que me faire honneur. Je ne chante

(1) M. *Toussaint*, de l'Académie de Berlin.

que pendant peu de jours, mais c'est pour chanter avec plus d'agrémens. Je suis, en chantant, l'impulsion de la nature. Quand elle m'inspire, j'éleve la voix; cesse-t-elle de m'animer, je garde le silence : car je ferois de vains efforts pour forcer la nature.

Favoris des Muses, souvenez-vous de Philomele! n'écoutez pas vos desirs. La nature ne vous inspire que pendant peu d'années. Voulez-vous enchanter l'univers par votre génie, profitez de la saison favorable: frayez-vous par des chef-d'œuvres une entrée au temple de l'immortalité. Chantez avec goût, pour faire honneur à la nature; cessez dès que vous ne la trouverez plus favorable, & finissez avec gloire, avant que vous y soyiez forcés, mais trop tard, par le mépris public. Le Poëte, dites-vous, n'est point assujetti au tems : toute saison lui est égale. Eh bien! chantez donc jusqu'à la décrépitude, & flétrissez sur le déclin de vos jours, les couronnes du bel âge.



II.

L'HISTOIRE du CHAPEAU.

Livre premier.

Le premier qui, d'une main savante, inventa le chapeau, ce bel ornement de l'hom-

me, le porta ſans être retapé; & quoique les aîles fuſſent rabattues, il le portoit de maniere, que ce chapeau lui donnoit de la conſidération.

Il mourut, & laiſſa le chapeau rond à ſon plus proche héritier.

Celui-ci, ne le trouvant pas trop commode à manier, ſe mît à réfléchir, & prit enfin le parti de relever deux bords. Il paroît enſuite devant le peuple qui s'arrête, ſaiſi d'admiration, & qui s'écrie : Ah c'eſt à préſent que le chapeau fait bien!

Il mourut, & laiſſa le chapeau retapé à ſon héritier.

L'héritier le prit en grondant. Il y manque quelque choſe, dit-il; & après l'avoir bien tourné dans ſes mains, il ajouta la troiſieme corne au chapeau. Ah! s'écria le peuple, c'eſt lui qui a du génie. Admirez l'invention d'un mortel! c'eſt lui qui rehauſſe la gloire de ſa patrie.

Il mourut, & laiſſa le chapeau à trois cornes à ſon héritier.

Le chapeau n'étoit plus trop propre; comment pouvoit-il être autrement, il paſſoit déjà par la quatrieme main. L'héritier le teignit donc en noir, afin d'inventer auſſi quelque choſe. Heureuſe idée, s'écria la ville! perſonne n'a encore eu des vues ſi étendues que lui. Un chapeau blanc étoit

ridicule. Ah ! il n'y a rien tel qu'un chapeau noir.

Il mourut, & laiſſa le chapeau noir à ſon héritier.

L'héritier l'ayant porté chez lui, s'apperçut qu'il avoit perdu tout ſon luſtre. A force de réflexion, il trouve le ſecret de le remettre ſur la forme, de le retourner; & après l'avoir nétoyé avec des broſſes trempées dans de l'eau chaude, il l'entoure d'un cordonnet, alors il ſe fait voir en public. Que voyons-nous, diſoit-on, eſt-ce un enchantement ? mais ce chapeau eſt tout neuf ! Vive notre ſiecle pour les découvertes ! Heureux notre pays qui a produit un génie dont les lumieres font diſparoître les ténebres de l'ignorance ! un mortel ne ſauroit aller plus loin.

Il mourut, & laiſſa le chapeau repaſſé à ſon héritier.

L'invention fait la célébrité des artiſtes, & c'eſt par elle que leur nom paſſe à la poſtérité. L'héritier arrache le cordon, entoure le chapeau d'un galon d'or, le décore d'un bouton, & l'enfonce de travers ſur ſa tête. Oh ! c'eſt à préſent s'écrie le peuple, extaſié de joie & d'amiration que nous avons atteint le plus haut degré de perfection. Ce n'eſt qu'à celui-ci à qui la

nature a donné en partage l'eſprit & le jugement. Qu'étoient les autres en comparaiſon de lui!

Il mourut, & laiſſa le chapeau bordé à ſon héritier.

Et chaque fois qu'on inventoit une nouvelle mode, elle fut imitée dans tout le pays.

Fin du premier Livre.

Je réſerve pour le ſecond Livre les changemens qui ſurvinrent à la forme de notre chapeau. Car les héritiers ne le laiſſerent jamais comme ils l'avoient reçu. On lui donnoit toujours un dehors neuf, mais le chapeau reſtoit vieux. Enfin pour dire la choſe en peu de mots, le chapeau eut à peu près le ſort de la Philoſophie.



III.

Le MALADE.

UN Homme tourmenté depuis long-tems par de cruels rhumatiſmes, faiſoit tous les remedes qu'on lui diſoit ſans pouvoir être délivré de ſes ſouffrances. Une bonne Femme, à qui il contoit ſes maux, lui propoſa, avec beaucoup de myſtere, un remede magique. Ecoutez, lui dit-elle, il

faut aller, avant le lever du ſoleil, vous repoſer ſur la tombe d'un Juſte, & vous frotter trois fois les mains & les pieds avec la roſée du matin. Faites cela, vous m'en direz des nouvelles.

Le Malade fit ce que la Vieille lui dit: que ne fait-on pas pour être guéri de ſes maux? Dès la pointe du jour, il s'achemina vers le cimetiere. Là voyant un tombeau apparent, il s'en approcha, & lut cette inſcription : « Paſſant, lis & tu ſauras quel » homme repoſe ſous ce monument. Il étoit » la merveille de ſon tems, le modele de » la vraie vertu; & pour dire beaucoup en » peu de mots, c'eſt lui que l'égliſe & les » lettres, que la ville & la campagne, » pleurent & regrettent ».

Ce fut là que notre malade ſe repoſa & ſe lava trois fois; mais ce fut ſans effet, & ſa douleur ne fit qu'augmenter Il prend ſon bâton d'un air affligé, &, s'éloignant du mauſolé de cet homme de bien, il alla s'aſſeoir ſur une autre tombe, qui n'étoit diſtinguée par aucune inſcription. Là il s'apperçut que ſa douleur diminuoit inſenſiblement; alors s'étant ſervi de ſon remede, il ſentit auſſi-tôt ſes membres débiles ſe ranimer, & il quitta ſans douleur & ſans bâton la tombe de ce juſte. Hélas! s'écria-t-il, aucune inſcription, aucun mo-

nument ne m'apprendra-t-il qui a été cet homme de bien? Le Marguiller étant survenu, l'homme lui demanda, qui gissoit sous cette tombe? Le Marguiller, saisi d'horreur à cette demande, hésita longtems avant de répondre. Ha! reprit-il enfin, que Dieu me le pardonne! c'étoit un homme entiché d'hérésies, à qui on accorda à peine une sépulture en terre sainte: c'étoit un homme qui faisoit un métier infâme, qui composoit des vers & qui faisoit des pieces de théâtre: c'étoit (& je le soutiendrai toujours) un Philosophe, un scélérat. Non! s'écria l'homme impatienté, c'étoit un homme de bien, quoiqu'on l'ait décrié comme un impie: mais cet autre là-bas, que vous faites passer pour un saint, & de qui l'inscription fait un éloge si pompeux, étoit certainement un scélérat.

IV.

La FEMME tendre.

JE ne connois rien de plus ancien, ni de plus injuste, que ce reproche fait au beau sexe: que rien n'est plus trompeur au monde que l'amour d'une femme! L'antiquité par-

loit fur ce ton, le fils l'a entendu dire à fon pere, & il croit ces abfurdités. Vous, maris, revenez d'une prévention fi déraifonnable, & pour vous engager, écoutez un exemple que je rapporte exprès pour vous convaincre Mais vous, Amour, qui m'ordonnez de faire des vers, fortifiez ma verve, faites que je produife un ouvrage plein de grâces, qui puiffe plaire, qui puiffe perfuader; & donnez-moi fur-tout, quand il en fera tems, une femme auffi tendre que celle que je vais chanter.

*Clarine aimoit le plus fidele des époux; & comme il étoit auffi le plus aimable, elle l'aimoit de tout fon cœur. Mais de peur que vous ne trouviez la chofe incroyable, il faut que vous fçachiez, qu'une année ne s'étoit point encore écoulée, depuis le jour fortuné qui l'unit à cet époux chéri. Clarine avoit mis en lui tout fon bonheur, Clarine aimoit ce qu'il aimoit; ils avoient tous deux la même volonté, les mêmes goûts. Oh! la charmante femme, dites-vous, je defirerois bien d'en avoir une femblable. Je le crois bien; & moi auffi, vous dis-je encore une fois. Au refte il eft permis de former de tendres defirs pour Clarine même, car fon mari tombe malade, mais très-dangereufement. Pendant quel-

ques jours son mal l'agite & le tourmente. Son visage est inondé des sueurs de la mort, mais plus encore des larmes de son épouse. O mort, s'écrie-t-elle d'un ton lamentable, ô mort, si tu n'es pas entiérement inflexible, prends-moi plutôt & laisse mon mari ! Mais pourtant si la mort l'avoit entendue ! Oui, elle l'a entendue ; elle accourt aux tristes clameurs de Clarine : Qui m'appelle, demande-t-elle ? Le voilà, s'écrie Clarine, c'est cet homme étendu sur ce lit !



V.

Le MARI tendre.

Et vous, femmes, qui, dans l'excès de votre jalousie, reprochez sans cesse l'inconstance aux hommes ! Prenez sur vous de lire ces vers, rougissez de vos injustes préventions & soyez à jamais convaincues. Nous autres hommes, nous n'aimons qu'une fois, mais c'est pour toute la vie ; la fidélité est gravée dans notre cœur. Il me semble entendre déjà toutes les femmes me crier de prouver ce que j'avance ; oh qu'à cela ne tienne ! écoutez

Une Femme charmante tomba malade ;

Et de quoi ? De trop de bile ! Mauvaise plaisanterie ordinaire !.. on sait d'ailleurs que ce mal n'est point nuisible aux femmes... Enfin celle-ci tomba dangereusement malade. Le Mari fait tout ce qu'on peut attendre d'un Mari ; il est sans cesse autour d'elle pour la soigner lui-même, il fait prier Dieu pour sa guérison dans toutes les églises. Cependant le danger augmente ; le Mari ne peut renfermer sa douleur : il gémit, il pleure, il se lamente, il ne veut pas lui survivre. Ah, mon cher cœur, dit la Femme, modere tes plaintes ! calme ta douleur ! si tu me promettois de ne pas te remarier, je mourrois sans regret....

Le Mari jure. « Que ton ombre irritée » vienne me tourmenter, si jamais je me » laisse subjuguer par les charmes d'une se» conde femme ». C'est ainsi qu'il lui jure, & sa Femme meurt contente.

Qui pourroit décrire le chagrin dont notre Veuf est dévoré ! Dans sa désolation, il ne sait que devenir ; il se trouve trop à l'étroit dans sa maison, il se trouve trop resserré dans l'univers. Les expressions manquent à sa douleur ; il oublie le boire & le manger, il fuit la douceur du sommeil : la vie lui est à charge. Cependant l'instant de la porter à la sépulture arrive. On ajuste la défunte, on lui met sa belle

robe noire. Le Veuf éploré s'approche de ſon cercueil. Comment morbleu! s'écrie-t-il tout-à-coup, avez-vous le diable au corps! mettre une ſi belle robe à une femme morte! & ſi je voulois me remarier, il faudroit donc que j'en achetaſſe une neuve!

Ah, ne chagrinez pas ce pauvre homme! allez chercher une autre robe, & laiſſez faire le reſte au tems: à la fin il ſaura bien prendre ſon parti.



VI.

L'ARAIGNÉE.

FIERE de ſon art, une Araignée, du haut de ſon tiſſu tranſparent, jettoit des regards ſombres & mépriſans ſur un ver-à-ſoie. Là, cet inſecte dégoûtant étoit auſſi enflée de ſon mérite, qu'un pédant, qui, enſeveli juſqu'au menton dans les productions de ſes doigts, daigne à peine jetter un coup-d'œil ſur l'écolier qui le ſalue. Le Ver-à-ſoie, que le maître du logis venoit d'apporter pour ſon amuſement, fut long tems à regarder les travaux de l'Araignée: De grâce, lui demanda-t-il enfin, quel tiſſu formes-tu là? Ignorant! répondit l'Araignée irritée, quoi tu oſes me troubler par de pa-

reilles demandes? ne fais-tu pas que je travaille pour l'immortalité? Mais à peine a-t-elle fait cette reponse arrogante, qu'une servante, armée d'un balai, s'avance & enleve de la muraille, notre Araignée & son immortel ouvrage.

Rien n'est plus ridicule que de se prévaloir d'un art qui n'est de nulle utilité. Eh quoi, s'écrie un pédant, mon travail assidu ne mérite donc aucune reconnoissance! Non! car il n'est pas plus utile que l'oisiveté des autres.



VII.

L'AUTEUR immortel.

CERTAIN Auteur qui avoit écrit maint volume devint le prodige de son siecle; les mains benignes des Journalistes lui décernerent l'immortalité. Avant de s'endormir dans le sommeil de paix, il eut la satisfaction de voir la plupart des productions de ses mains à leur sixieme édition, & de se contempler gravé à la tête de chaque ouvrage, en grande perruque & avec une mine érudite. Il n'essuya jamais de contradiction de la part de la critique, & il écrivit jusqu'au jour que la mort l'é-

tendit dans la biere. On ne manqua pas de donner au public la vie de cet homme illustre; on y ajouta le catalogue de ses ouvrages, qui, en comptant ses opuscules, contenoit seul trois feuilles & cinq pages d'impression.

Après la mort de cet homme, on lut ses ouvrages avec réflexion; & admirez l'inconstance des choses humaines, au bout de dix ans, ce prodige de son siecle ne fut plus à la mode. Sa méthode, qui passoit pour divine, ne fut plus appellée qu'une pédanterie seche & ennuyeuse. Cet homme ne devoit sa réputation qu'aux éloges des écrivailleurs qui l'avoient célébré avant qu'il eût été lu par ceux qui étoient en état de juger.

Il est facile d'acquérir de la célébrité; en écrivant beaucoup on séduit les petits esprits : mais pour passer à la postérité, il ne suffit pas d'écrire avec un esprit superficiel suivant les regles de l'art, il faut encore du génie.



VIII.

Le BOURGEOIS-BARON.

LE fils présomptueux d'un pere avare, devint par la mort de ce pere, maître d'un million; & à l'aide de son argent il ne tarda pas à devenir Baron. Décoré de ce beau titre, il se mit dans la tête d'être un personnage important, & sans aucun mérite, il ne laissa pas de prendre avec assurance les manieres impérieuses des Grands. Tantôt M. le Baron aspire aux honneurs du ministere, il veut approcher familiérement le Prince; tantôt il desire d'être à la tête d'une armée, & de se voir couronné des lauriers d'Eugene. En un mot, il ne sait qui lui donnera plus de considération, du cabinet ou de l'armée.

En attendant il est toujours Baron; le million son unique mérite, brille aux yeux du peuple ébahi, qui admire ses beaux Coureurs, & ses grands *Heiduckes*. La moitié de la ville est à ses gages, l'or brille sur ses habits & sur ceux de sa suite; & quand il s'étale dans son magnifique carosse, il a l'air plus fier que les chevaux qui le traînent.

Il devient le Mecene de tout les flatteurs. Le premier sot qui vient mendier sa protection, admirer son impudence, & flatter sa vanité, est admis à sa table, & partage ses débauches; ou l'on se faisoit un jeu de le piller, en lui persuadant qu'il avoit les yeux d'un argus.

Faut-il autre chose que de l'orgueil & de l'imbécillité pour dissiper des millions? Il n'est point de trésor plus mal assuré que celui qui est entre les mains d'un jeune homme, asservi à la tyrannie de la volupté, du luxe & de l'orgueil. M. le Baron, oubliant le rôle de Ministre & de Héros, devient ingénieux à dissiper, voit en peu de tems ses richesses immenses passer en des mains étrangeres, & meurt pauvre & sans gloire. Enfin il prouve, que les parens sont les ennemis de leurs enfans, lorsqu'ils ne leur laissent que des trésors.



IX.

Le PEINTRE.

Il y avoit jadis à Athenes un Peintre habile, qui travailloit moins pour l'intérêt que pour la gloire : ce Peintre ayant fait un tableau qui représentoit le dieu Mars,

le fit voir à un Connoiſſeur & lui demanda ſon avis. Celui-ci lui dit avec franchiſe qu'il n'étoit pas content de l'enſemble, qu'il manquoit, à la perfection du tableau, le ſecret d'avoir ſu cacher l'art. Le Peintre ne manqua pas de raiſons pour défendre ſon ouvrage; le Connoiſſeur lui allégua les principes de l'art, ſans cependant pouvoir le convaincre.

Ils diſputoient encore, lorſqu'il entra un jeune Fat, qui, d'auſſi loin qu'il vit le tableau, s'écria : Voilà qui eſt merveilleux : ah! c'eſt le chef-d'œuvre de la peinture!... Dieux! quel pied, dit-il en regardant de près! quelle fineſſe dans l'expreſſion des ongles! c'eſt Mars lui-même, il eſt parlant. Quel art, quelle richeſſe dans ce caſque, dans ce bouclier, & dans toute cette armure!

Ces éloges firent rougir le Peintre; puis regardant le Connoiſſeur d'un air embarraſſé : C'eſt à préſent, dit-il, que je ſens la juſteſſe de votre critique. Le jeune Fat fut à peine ſorti qu'il effaça ſon Mars.

Auteurs, ſi vos écrits ne plaiſent pas aux connoiſſeurs, c'eſt déjà mauvais ſigne; mais s'ils obtiennent même les éloges des ſots, il eſt tems de les effacer.

X.



Le malheur des Femmes.

CERTAINE ville (je crois que c'étoit en Grece) fut un jour assaillie par des Barbares & emportée d'assaut. L'ennemi, dans l'excès de sa fureur, voulut passer tous les hommes au fil de l'épée. Ah quels cris plaintifs pousserent à cette nouvelle les pâles troupes des épouses! Qu'on se représente mille femmes qui crient à gorge déployée, quel vacarme cela doit faire! Pour moi, deux qui crient me font déjà trembler.

Dans cette calamité générale, elles courrent les cheveux épars, les yeux éplorés, les mains suppliantes, & presque mortes de détresse, se jetter aux pieds du Général des Barbares, & toutes ensembles elles lui demandent la vie de leurs époux. Comment! de mille femmes, il ne s'en est pas trouvée une seule qui n'ait été bien-aise d'être débarrassée de son mari?... Non.... Eh bien, cela me paroît fort: ah le bon tems que ce tems-là!

Quelque dur que fût notre Général, il ne put résister entiérement aux prieres séduisantes des femmes. En effet quel est l'homme, fût-il cent fois plus barbare encore,

core, qui puisse tenir contre les pleurs d'une femme! à cette idée seulement, tout mon cœur est attendri. Je n'eusse pas voulu être le Général, & voir la troupe des femmes dans une posture si touchante. J'eusse pleuré comme un enfant, & pour les tranquilliser j'eusse rendu sans rançon à chacune son mari, & encore un par-dessus le marché, si elle me l'avoit demandé.

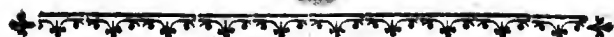
Mais le Général en question n'étoit pas tout-à-fait si traitable. Mes Belles! commence-t-il à leur dire.... Mes Belles? Oh! je ne crois pas celui-là! un Général barbare ne parle pas si galamment.... Eh! pourquoi vous alambiquer l'esprit? il suffit qu'il l'a dit. Il me semble qu'un vieux Général a bien pu savoir qu'on ne risque rien d'appeller les femmes, mes Belles, qu'elles le soient ou non.... Mes Belles, dit donc le Général, je vous accorde vos maris; mais pour cela il faut que chacune de vous m'aille chercher sur le champ tous ses joyaux. Celle qui retiendra une seule piece, verra périr son mari devant cette tente.

Quoi! les femmes ne frémirent point à cette proposition! donner tous leurs joyaux, tous leurs atours! pour qui? pour un mari. C'étoit un tyran, que ce Général! Mais cependant il s'en fallut bien qu'une seule balançât un instant : transportées de joie

elles coururent toutes à l'envi chercher leurs joyaux. Ce ne fut pas encore assez pour le Général. Il ne voulut point faire venir les maris que les femmes n'eussent fait serment (notez qu'il étoit lui du nombre des maris) que les femmes n'eussent fait serment, dis-je, de ne jamais reprocher ce bienfait à leurs époux, ni de leur extorquer de nouvelles parures. Après cela il rendit à chaque femme son mari.

O quelle volupté! quel transport! vainement je voudrois exprimer avec quelle ardeur chaque femme se jetta au cou de son époux! avec quels regards passionnés ses yeux étoient attachés sur ceux de son bien-aimé!

L'ennemi quitte la ville. Les femmes s'arrêtent encore pour voir partir les Barbares; dès qu'ils sont hors de leur vue, elles volent toutes joyeuses avec leurs maris vers leurs maisons. Eh bien l'histoire est-elle finie?.... pas encore. Au bout de quelques jours toutes ces femmes parurent abatues. Rongées de chagrins, elles n'osoient dire le sujet de leur mal; on n'aime pas à être parjure. Enfin consumées de langueur, elles tomberent malades, elles se mirent au lit, & dans l'espace de dix jours, il en mourut neuf cens toutes lasses de la vie. Ah le maudit Général!



XI.

Le PERE mourant.

CERTAIN Pere avoit deux Fils qui alloient être ses héritiers. L'aîné qui s'appelloit Christofle, avoit beaucoup d'esprit; le cadet qui avoit nom George, étoit passablement bête. Le Pere se sentant approcher de sa fin, tourna ses yeux, d'un air triste, sur son cher fils Christofle: Ah mon fils, lui dit-il, je me sens l'ame affligée d'une triste pensée: je vois que tu as de l'esprit, hélas que deviendras-tu un jour! Ecoute, tu trouveras dans mon armoire une cassette, dans laquelle il y a quelques bijoux de prix; prens-les, mon fils, ils sont à toi, n'en donne rien à ton frere.

Le Fils surpris, hésita long-tems avant de répondre. Ah mon pere, reprit-il enfin, si vous me comblez seul de tant de biens, que deviendra alors mon Frere! Pour ton Frere, interrompit le Pere, pour George, je n'en suis pas en peine, il est sot, il fera surement son chemin.



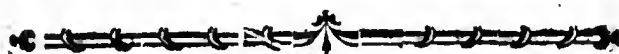
XII.

Le CHEVAL de monture.

UN Courſier orgueilleux, caracolant dans les champs, vit un cheval ruſtique traîner ſa charrue. Eh bien, ruſtre, lui dit Dom Courſier en henniſſant & en levant fiérement ſes jambes, quand auras-tu cette grâce, cet air majeſtueux! quand te feras-tu admirer par les hommes! Tais-toi, impertinent, lui cria le Cheval de charrue; laiſſe-moi labourer en repos. Eh! dis-moi, ſi mes travaux ne contribuoient pas à la culture des champs, où prendrois-tu l'avoine qui ſoutient l'orgueil de tes jambes?

Vous qui mépriſez vos inférieurs, illuſtres fainéans, ſachez que votre préſomption, que votre ſupériorité qui vous les fait mépriſer, n'eſt fondée que ſur leur induſtrie. Eh quoi, celui, dont la main laborieuſe vous nourrit, ne mériteroit-il que du mépris! quand vous auriez des mœurs plus polies, eſt-ce une raiſon pour vous en enorgueillir! ſi vous fuſſiez nés dans leurs chaumieres, vous euſſiez pris leurs mœurs: & s'ils euſſent été élevés comme vous, ils ſeroient ce que vous êtes, & même ils en au-

roient peut-être mieux profité. Le monde peut aisément se passer de vous; mais il ne sauroit se passer d'eux.



XIII.

Cléante.

Cléante, Avocat d'honneur, qui, en vertu de son serment, défendoit la cause des opprimés, & qui, par la subtilité de son esprit, avoit déjà soustrait maint pauvre coquin à la potence & à la roue, se vit chargé d'une affaire épineuse dont il se tira si bien qu'il sauva encore l'innocence de deux Voleurs. Il procéda avec tant d'adresse que ses Cliens ayant été préalablement appliqués à la question, furent ensuite admis au serment & delà renvoyez absous. Ces pauvres gens! Voyez pourtant l'injustice du monde! si l'Avocat n'avoit pas mené cette affaire aussi loyalement, ce brave couple, presque atteint & convaincu du fait, auroit été pendu malgré son innocence.

Mais enfin voilà nos honnêtes gens libres. Le premier usage qu'ils font de cette liberté, est d'aller rendre grâce à leur Avocat de ses fideles soins. Pénétrés de reconnoissance, il lui payent d'abord les frais du procès qui se montoient assez haut; puis il lui font

présent d'une bourse de ducats, en lui jurant sur leur honneur, que si les tems devenoient meilleurs, ils sauroient mieux reconnoître le service qu'il leur avoit rendu.

Sur ces entrefaites la nuit étoit survenue; & comme il étoit trop tard pour s'en retourner, l'Avocat, par reconnoissance, donna un gîte à ses honnêtes Cliens. Ces Messieurs avoient leurs vues dans cet arrangement; car profitant de la nuit, ils garoterent leur hôte dans son lit & lui mirent un baillon. Delà ils vont reprendre ce qu'ils ont apporté, sans oublier de chercher, s'il n'y avoit rien autre chose qui pût leur convenir. Cela fait ils s'approchent de son lit, & lui souhaite civilement la bonne nuit.



XIV.

L'Usurier.

Un Usurier acquit en peu de tems d'immenses richesses. Ce n'étoit pourtant point par la fraude & par l'injustice, comme il le protestoit souvent, mais par la bénédiction du Ciel. Cependant pour montrer à Dieu son cœur reconnoissant, & peut-être aussi par une sainte confiance que Dieu le lui rendroit au centuple, il fit bâtir un hôpital pour les pauvres.

Le bâtiment achevé, il s'arrête un jour devant cette maison & il repasse en lui-même combien parlà il se rendoit méritoire auprès de Dieu & des pauvres. Dans ce moment, passe un homme de sa connoissance; notre Avare qui veut à toute force faire admirer son établissement, lui demande d'un air joyeux, s'il croit qu'il est assez grand pour les pauvres. Mais oui, reprit malicieusement l'homme, cette maison peut loger bien du monde à l'aise : je vous avertis pourtant qu'elle est trop petite, si vous voulez y loger tous ceux que vous avez ruinés.



XV.

L'Esprit de Contradiction.

PARMI d'autres belles qualités, Ismene avoit la passion de contredire. Je sais qu'on l'attribue à tout son sexe : mais quand tout l'univers le diroit mille fois, je déclare publiquement que je n'en crois rien. Car je connois autant de femmes qu'un autre; j'ai souvent hazardé, pour éprouver cet esprit de contradiction de vanter la beauté des plus laides, & jamais aucune ne m'a donné un démenti. C'est donc encore une imputation

fausse dont on charge les pauvres femmes. Mais revenons à Ismene : quant à elle, ce n'étoit point une calomnie.

Un jour qu'elle étoit à table avec son mari, on leur servit, si je m'en souviens bien, un brochet cuit au bleu. Me trompé-je, mon cœur, lui dit l'époux, notre poisson n'est pas tout-à-fait assez cuit! Je me suis bien doutée, repliqua sa moitié, que malgré toutes les précautions que j'ai prises, vous ne manqueriez pas de raisons pour gloser sur votre pauvre femme. Mais je vous dis moi, que le brochet n'est que trop cuit. Eh bien! n'en parlons plus, dit le mari, ce n'est pas la peine de s'échauffer si fort.

Tel qu'un coq-d'inde, appercevant de l'écarlatte, s'enfle de rage; les perles & les pendants de son col se teignent de rouge & de bleu, ses plumes se hérissent; son courroux éclate dans ses yeux, & sort de son rauque gosier par des glouffemens précipités : telle Ismene, d'abord pâle & blême de dépit, se sent aussi-tôt monter le sang au visage; ses veines se gonflent, ses yeux se rétrecissent, son nez & son menton s'allongent, ses levres deviennent grosses & bleuâtres, ses cheveux se dressent sur sa tête & font écarter son bonet de ses oreilles. Oui, dit-elle, d'une voix tremblante de fureur; oui, c'est moi qui vous le dis, le brochet

étoit trop cuit! Puis elle prend le verre d'une main vacillante, & boit à la hâte. Ah, pourquoi la laisser boire dans cet état!

L'époux se leve de table & sort sans dire mot : à peine est-il parti que sa chere moitié tombe dans un long évanouissement. Il n'est pas étonnant ; elle venoit de boire dans un violent accès de colere.

Des cris horribles mettent toute la maison en allarme. On délace Ismene, on lui présente des sels ; toutes les odeurs demeurent sans effet : on lui frotte les tempes, on fait brûler des cheveux & des plumes ; mais en vain, elle ne sent rien, elle ne donne aucun signe de vie. On court à l'époux, il vient : Ah! ma chere amie, tu te meurs? malheureux que je suis! pourquoi l'ai-je contredite ! maudit poisson ! mais Dieu m'est témoin qu'il n'étoit pas assez cuit. A ces mots la malade reprenant ses esprits. Il étoit trop cuit, s'écrie-t-elle, il étoit trop cuit! tu ne te rendras pas encore? Ainsi l'esprit de contradiction fit plus d'effet sur elle, que la vertu des odeurs les plus fortes.



XVI.

La mort de la MOUCHE *& du* COUSIN.

JE veux chanter la mort de la Mouche & du Cousin. Ecoutez leur fin tragique & ne leur refusez pas vos regrets. La jeune Mouche, remplie de courage, se posa sur les bords d'un verre de liqueur. Elle en but à long traits, & enivrée de plaisir, elle tomba dans le verre. Le Cousin voyant le sort de son amie, se dit en lui-même : Oh, je saurois bien me garantir d'un pareil tombeau ; j'aime bien mieux me divertir autour de cette lumiere que sur un verre de liqueur. Il dit, & se mit à voltiger autour de la lumiere ; mais ébloui par son éclat, il se laissa emporter par le plaisir ; il se brûla les aîles & les jambes, & il expira après quelques gémissemens.

O vous petits insectes, qui pour suivre votre instinct, avez péris dans le sein du plaisir : reposez doucement, & souffrez que je dise à votre gloire, que vous êtes morts en humains.





XVII.

La jeune FILLE.

UN Jeune-homme épris des charmes d'une jeune Beauté, se servit d'un Ami pour la demander en mariage. Le Pere qui ne vouloit pas encore marier sa Fille, fut néanmoins charmé de la demande, & fit mille instances pour faire rester cet ami à dîner.

On a beau en faire un mistere à la fille, elle se doute du fait. Elle raisonne ainsi en elle-même : Mais que vient faire ce Monsieur qu'on fait rester à diner? Oh, ce n'est pas pour rien qu'il me fait de si profondes révérences. On a beau se cacher de moi, je crois bien que c'est pour moi qu'il est ici?

Cependant notre Négociateur ne désespere pas encore de réussir, & quand le vin les eut un peu égayés, il se hazarde de porter encore la parole pour son Ami. Monsieur, l'interrompit le Pere, soyez persuadé que ce n'est ni par caprice ni par dureté que j'agis : je ne puis pas encore marier ma Fille ; elle est trop jeune, elle n'a que quatorze ans. Pendant qu'il prononçoit ces dernieres paroles, Lisette entra avec un mêts qu'elle servit sur la table. Eh comment! se mit-elle à dire, que disiez-vous, mon Pa-

pa ? vous vous êtes trompé ! moi, je n'aurois que quatorze ans ! non, non, j'ai bien quatorze ans & sept semaines.

Eh bien, le Pere la laissa-t-il se marier ?... Je n'en sais rien : mais non, je vais le dire : car parmi les personnes qui me le demandent, il pourroit bien y avoir des jeunes filles : pour les tranquilliser, je dirai tout bonnement que le Pere eut honte de sa méprise, & qu'il laissa sa Fille se marier.



XVIII.

Le Polyhistor.

Un Sçavant universel arriva un jour au bord du fleuve fatal qu'il faut que nous passions tous, quoiqu'il nous en coûte. Cet Homme tout couvert encore de la poussiere de ses livres, s'avance vers la barque à Caron. Soyez le bien-venu, lui dit le Nautonnier en bâillant & en s'appuyant sur son aviron ; qui êtes-vous, bon homme ? Je suis un Sçavant universel, repartit l'Ombre, un Homme pour qui les écoles ont du respect....

Pendant qu'il étoit devant la barque à détailler à Caron toutes les Langues qu'il

ſavoit, tous les ignorans qu'il avoit réfutés, & tous les *in-quarto* qu'il avoit écrit; arrive ſur les mêmes bords un autre Ombre ſimple dans ſes manieres. Et vous, qui êtes vous? encore quelque Sçavant ſans doute?... Je ne crois pas, reprit l'ombre, mériter ce nom glorieux. Je n'ai étudié que mon cœur, qui m'a ſéduit ſi ſouvent, & dont j'ai voulu ſonder les abîmes pour trouver mon repos & celui des autres; mais malgré mes recherches, malgré mes méditations, j'ai vu, par les fautes qui me ſont échappées, que je n'y ai pas fait de grands progrès.

Le Polyhiſtor l'ayant entendu, rit en lui-même, & s'avance fiérement pour entrer le premier dans la barque. Mais Caron vous le repouſſant rudement avec ſon aviron, lui crie en colere: Retire-toi, inutile perſonnage, il faut que je paſſe d'abord le Sage; il en vient à peine un ici chaque ſiecle: mais pour des gens de ton eſpece, pour des Sçavans pétris d'orgueil; j'en paſſe tant que j'en ſuis excédé.



XIX.

Le Paysan & son Fils.

Un jeune Manant d'un esprit passablement épais, suivit *Junker Hans* dans ses voyages, où, à l'exemple de son maître, il acquit entre autres bonnes qualités, celle de menteur fiéfé. De retour dans son village, son Pere le mena un jour à un marché éloigné. *Fritz*, chemin faisant, trouva l'occasion favorable de parler des belles choses qu'il avoit vues, & c'étoit de mentir avec la derniere impudence. Tout alloit bien, lorsque pour son malheur un grand chien vient à passer : Oh mon Pere, s'écria le jeune Drôle, vo s ne me croirez peut-être pas, mais rien n'est pourtant pl s vrai que ce que je vais vo s dire.... Dans notre voyage j'ai vu un chien.... attendez.... c'étoit.... près de la Haie, sur le chemin qui va à Paris, ce chien.... je veux être un coquin, s'il n'étoit plus grand que le plus fort de vos chevaux.

Ce que tu me dis-là, mon Fils, me surprend, reprit le Pere : au reste chaque pays offre ses prodiges. Nous, par exemple, nous n'aurons pas fait une lieue, que nous

trouverons un pont qu'il faut que nous passions, pont qui a été funeste à bien du monde. Aussi dit-on qu'il y a du sortilege. Enfin quoi qu'il en soit, sur ce pont-là il y a une pierre, contre laquelle on heurte quand on a menti dans la journée, on tombe & on se casse une jambe.

Notre Rustre, à ce récit fut un peu effrayé : Eh mon Pere comme vous courez.... mais pour revenir à ce chien, combien vous disois-je qu'il étoit grand? comme votre grand cheval! oh pour celui-là, c'est un peu fort. Ce chien donc, à présent je m'en souviens, n'avoit encore que six mois: mais je jurerois bien qu'il étoit aussi grand qu'une genisse.

Ils firent encore un bon bout de chemin. *Fritz* n'étoit point à son aise, le cœur lui battoit : on n'aime point avoir la jambe cassée. Il apperçoit enfin le pont fatal, il sent déjà la fracture. Ecoutez, mon Pere!... le chien dont je vous parlois étoit bien grand, & quand je l'aurois un peu augmenté, il étoit toujours plus grand qu'un veau.

Le pont se présente. Fritz, pauvre Fritz, comment t'en tireras tu! le pere Passe le premier : Fritz l'arrête. Eh, mon pere! lui dit-il, vous n'êtes pas si enfant, que de croire que j'ai vu un pareil chien? car

puiſqu'il faut que je vous diſe la vérité avant de paſſer outre : le chien dont je vous parlois, étoit de la grandeur de celui que nous avons vu paſſer tout-à-l'heure.



XX.

Le Rossignol & le Coucou.

Un jour le Roſſignol entonna ſes airs divins pour voir ſi les Hommes ſeroient ſenſibles à la mélodie de ſes chants. Des Enfans qui jouoient dans la vallée, continuerent leurs jeux, ſans faire attention à ſes accens. Pendant ce tems-là le Coucou ſe fit entendre à ſon tour, & il obtint mille acclamations de leur part. Ils rirent de tout leur cœur, & ils repeterent vingt fois ſon joli *coucou*. Entends-tu, dit le Coucou au Roſſignol, comme mes chants charment les oreilles de ces Meſſieurs? Tu vois même qu'ils préferent mes airs aux tiens.

Sur ces entrefaites, Damete & ſa Bergere traverſent d'un pas lent l'émail de la prairie, & le Coucou ne manque pas d'entonner ſes chants : mais ils paſſent fiérement ſans faire attention à ſes cris monotones. Cependant à peine la tendre Philomele a fait entendre ſa douce mélodie;

qu'ils éprouvent le pouvoir de ses chants. Damete s'arrête, & Philis se repose sur le gazon en prêtant une oreille attentive au chanteur ravissant. Bientôt la Bergere est émue; des larmes de tendresse s'échappent de ses yeux. Le Rossignol dit alors au Coucou : Eh bien! maître babillard, regarde, voilà ce que l'on gagne quand on chante pour les ames sensibles. L'épanchement d'une larme muette fait plus d'honneur aux Rossignols que les applaudissemens les plus éclatans que tu reçois.





FABLES ET CONTES
DE M. LICHTWER.

M. *Lichtwer*, conſeiller du Roi de Pruſſe à la régence de Halberſtadt, eſt Brandebourgeois de naiſſance, & a fait ſes études à Leipzig. Dans ſa jeuneſſe, il fit un ſéjour de deux ans à Dreſde, & c'eſt-là qu'il a compoſé ſes premieres Fables. Ce fut en 1748, que M. *Lichtwer* publia ces Apologues, qui d'abord n'eûrent pas le ſuccès qu'elles méritoient. M. *Rambler*, homme de goût & excellent critique, a été le premier qui ait rendu les Allemands attentifs aux beautés de ces Fables (1), dans leſquelles l'Auteur unit ſouvent la préciſion & l'élégance de *Phedre*, à la naïveté & a la gaieté de *la Fontaine*; mais ſans s'arrêter aux beautés ſeules, il fit en même-tems appercevoir le mauvais goût qui regnoit dans quelques unes, & les taches qui déparoient quelques autres. M. *Lichtwer* a donné en 1762, une édition corrigée de ſes Fables ; il en a retranché

(1) Dans ſon Introduction aux Belles-Lettres, d'après les principes de M. le *Batteux*.

plusieurs anciennes, en a ajouté de nouvelles, qui ont les beautés & les défauts de leurs aînées.

Depuis ce tems-là, il en a paru une traduction Françoise, où le Traducteur a rapporté non-seulement toutes les Fables adoptées par M. *Lichtwer*, mais aussi celles qu'il avoit rejettées (1). Je n'en donne ici que trente, & la traduction complette en contient cent quarante. C'est au lecteur à comparer les deux Ouvrages.

Comme j'ai donné précédemment un essai de ces Fables dans le *Journal étranger* (2). Je vais rapporter le jugement qui en a été porté alors. « M. *Lichtwer* tient » un rang distingué parmi les Fabulistes » Allemands. L'invention lui appartient » entierement ; il a le talent de conter ; » ses moralités sont belles & bien amenées ; il releve les allégories les plus » communes par des applications ingénieuses ou par des tours piquans. On » voit qu'il a beaucoup observé : il a bien » vu, & il fait parler le sentiment. Quelques-unes de ses Fables péchent par trop

(1) Fables nouvelles divisées en quatre livres. Traduction libre de l'Allemand de M. *Lichtwer*. A Strasbourg, chez J. G. *Bauer*, & à Paris chez *Langlois*, rue de la Harpe 1763.

(2) *Voyez* Mars 1761. *Voyez* aussi les Réflexions judicieuses sur l'utilité de l'Apologue de M. l'Abbé *Arnaud*.

» de longueur ou de négligence. D'autres » manquent de simplicité dans le sujet, & » l'application n'en est pas toujours assez » générale ou assez sensible, mais il y en » a un grand nombre d'excellentes, & » que les Allemands mettent à côté des » plus belles de M. *Gellert* ».

Quoique ce jugement ait été porté sur les premieres éditions de l'Auteur, il ne laisse pas que d'être vrai encore à tous égards. M. *Lichtwer*, dans un Poème *sur le Droit Naturel* en cinq livres, s'est montré comme Poëte didactique, mais avec peu de succès.



I.

La FABLE *dépouillée.*

La Déesse des Poètes, la Fable, s'étant mise à parcourir les pays étrangers, & se trouvant un jour seule sur une route écartée, fit rencontre d'une bande de voleurs. Ces brigands l'arrêterent & lui demanderent la bourse, qui se trouva vide, elle fut obligée de réparer ce malheur par la perte de ses habits : outrage que la Déesse souffrit avec patience. Ils trouverent sur elle, plus qu'ils n'avoient osé espérer, & ils lui enleverent

tout: qu'en arriva-t-il? La Fable disparut, & la Vérité toute nue s'offrit à leurs yeux. Confuse à cette vue, la troupe scélérate se prosterna aux pieds de la Déesse, en s'écriant: Déesse pardonnez-nous notre attentat, nous vous rendons vos habits, qui pourroit soutenir la vue de la Vérité toute nue?



II.

La Fortune & le Songe.

La Fortune accablée de fatigue, avoit passé une partie de la nuit à dormir sous le berceau d'un Berger. Ah! si quelque conquérant l'avoit sue là, il l'auroit investie avec cent mille hommes. Sur le matin, un Songe folâtre vint à passer devant le berceau, & le bruit de ses aîles réveilla la Fortune: Ah! tu viens fort à propos, lui cria celle-ci en se frottant les yeux, tu vas m'égayer & dissiper mon humeur noire: Dis-moi, où t'es-tu amusé si tard? Je viens de la ville avec les zéphirs du matin, répondit l'Ombre, je quitte une jeune Beauté à qui ma présence a fait passer la nuit la plus agréable. Ah! de grâces, reprit la Fortune en souriant, conte-moi un peu les belles choses que tu lui as fait voir. Je suis arrivé, poursuit le Songe, dans un superbe

équipage, suivi d'un beau cortege de laquais couverts d'or ; les portes se sont ouvertes à mon aspect : j'étois Baron, & point de ces Barons de nouvelle datte ; j'étois riche, & je venois pour épouser : ce sont-là des choses contre lesquelles une jeune Fille ne tient guere. D'ailleurs, je n'ai point épargné les présens, & tu sais, ma chere Fortune, de quelle efficacité ils sont ; or, ce langage plaît aussi beaucoup aux Belles. Enfin, m'étant jetté aux pieds de la jeune Fille, je la suppliois, je la pressois, & j'ai obtenu son aveu : elle me donnoit sa main à baiser, lorsque le jour qui commençoit à paroître, m'a obligé de me retirer. Je suis persuadé que ma prétendue va se réveiller contente, & si elle ne parle de moi à personne, sûrement elle s'occupera agréablement de moi en secret toute la matinée. Je ne suis pas si heureuse que toi, dit la Fortune d'un air triste ; j'entre l'autre jour dans la maison d'un marchand, je l'enrichis, je l'éleve, enfin, j'en fais un petit Marquis : hier je lui tourne un moment le dos, voilà mon homme qui se pend à un arbre. Eh! pourquoi es-tu plus heureux que moi ? ne suis-je pas un songe comme toi ?





III.

Les CRIMES & les CHATIMENS.

Un jour les Crimes sortirent du goufre de l'ancien Tartare, & dans une heure funeste, ils prirent la route de notre globe. Alors on vit sous leurs pas, l'herbe des prairies se flétrir, le feuillage des bois se dessécher, les campagnes fertiles devenir agrestes; des couleuvres fourmilloient sur leur passage, & des hiboux remplissoient les airs de leurs cris lugubres. Cependant la troupe infernale tournant la tête par hazard, vit qu'elle étoit poursuivie, & par qui? par le Châtiment, qui, appuyé sur des béquilles, suivoit les Crimes à pas lents. Ah! s'écrierent ceux-ci, pour cette fois nous ne craignons pas que tu nous attrape. Continuez de courir, reprit le Châtiment, je suis quelquefois long-tems avant de vous attraper, mais vous ne pouvez jamais m'échapper.





IV.

Le Lion & le Loup.

Le roi Lion étoit assis sur son tribunal au pied du mont Carmel : il avoit à ses côtés son ministre l'Ours, & autour de lui les habitans des forêts. C'étoit dans le tems où les rois donnoient audience à leurs sujets. La Vache vint en larmes réclamer son enfant, son cher Veau ; on le lui avoit enlevé, on le lui avoit enlevé la nuit. Le Lion examinoit la physionomie de ses sujets : le crime se peint ordinairement sur le visage. Je ne suis point l'auteur du crime, s'écria le Loup ; non, Sire, j'en jure par votre Majesté : depuis plusieurs jours, une incommodité m'oblige à la diète : en vérité ce n'est pas moi. C'est donc toi, lui dit le Lion ? en te défendant quand personne ne t'accuse, tu t'accuses toi-même ; tu as dévoré le Veau, & l'Ours va te rendre la pareille. Sans autre forme de procès, le Loup fut mis en piéces, & son ventre déposa qu'il étoit en effet coupable.

Le scélérat est tourmenté sans cesse par le souvenir de son crime, & il lui semble que tout ce qui l'environne le lui reproche.

Qui

Qui se justifie sans être accusé, dépose contre lui-même.



V.

PHŒBUS & son FILS.

LA Lune se trouvant un beau jour entre le Soleil & la Terre, la nuit survint tout-à-coup, & obscurcit les montagnes & les vallons. Un Berger, fils de Phœbus, avoit conduit ses troupeaux dans un pâturage: Oh! mon Pere, s'écria-t-il, comment as-tu perdu ton éclat? qu'as-tu fait de ton char radieux? comment la source de la lumiére s'est-elle donc obscurcie? Mon fils, lui dit Phœbus, l'obscurité n'est que pour toi; ma lumiere est toujours la même.

Quand nos passions se mettent entre nous & la Divinité, les ténébres qui nous la dérobent, sont-elles les ténébres de Dieu, ou celles de l'homme?





VI.

Le Géant & le Nain.

Un Géant anthropophage étant à faire sa tournée, rencontra un Nain potelé. Oh! dit-il, voilà de quoi exercer ma dent: c'est ma foi un morceau friand qui me fera boire un coup. Ah! Monseigneur, dit le petit Homme, je suis entre vos mains; de quoi me serviroient mes pleurs, de quoi me serviroit ma résistance? Mais avant que je vous serve de repas, infortuné que je suis! j'ose encore vous demander une grâce, jurez-moi de me l'accorder. Le Géant jure. Alors le Nain dit: Voici la grâce que je vous demande: ne me mangez pas! Déjà le Nain gagnoit pays, lorsqu'il sentit la main du Géant s'imprimer sur son cou. Hélas, s'écria le petit Homme, ô bois, ô prairies, témoins de mon triste destin, c'est ici que ce Géant m'a juré de m'épargner, & c'est ici qu'il me donne la mort. Le Géant, mauvais plaisant, reprit avec un sourire amer: Va, je suis fait à cela; celui-là ne craint pas les Dieux, qui n'épargne pas les Hommes.

VII.

L'Aigle & le Papillon.

Un Aigle qui dans son vol hardi franchissoit les nues, & s'élançoit jusqu'au soleil, fut célébré dans les forêts par mille voix, comme le Roi des oiseaux. La louange fait naître l'envie : un Papillon, insecte foible & présomptueux, eut la témérité de défier l'Aigle, & de se vanter, non-seulement de voler aussi-bien que lui, mais encore de le devancer. L'Aigle, sans faire attention aux fanfaronades du Papillon, s'éleve vers les hauteurs de l'Olympe. Le petit Arlequin le voit, & déployant ses aîles bigarrées, il prend aussi son vol; mais il ne fut pas long : un zéphir lui ayant fait faire la pirouette, le fit tomber à terre aux yeux de tous les oiseaux. Sa chute divertit fort tous les spectateurs.

Petits Rimeurs, c'est à vous que ceci s'adresse : mettez un frein à votre présomption : ne vous exposez pas trop, ou vous aurez le sort du Papillon. Un Bavius ne sauroit être un Virgile.

VIII.

La Tulippe.

Un parterre, émaillé des fleursles plus variées, les délices du printems, portoit une Tulippe, dont la parure étaloit toutes les couleurs d'Iris, & dont le pourpre éclatant ressembloit à celui des levres de ma Philis. Le zéphir retenoit son haleine toutes les fois qu'il osoit dérober un baiser à ce chef-d'œuvre de la nature; la belle Tulippe captivoit le cœur du Jardinier, qui la servoit avec affection, comme la Reine de son jardin. Mais il n'y a rien de si beau, de si précieux, qui ne soit sujet aux coups du destin. Pourquoi? C'est-là la question. A peine la Tulippe étoit épanouie, que dans un jour ardent, le ciel se couvrit de sombres nuages. Les vents déchaînés sifflent & augmentent l'obscurité; le tonnerre gronde; mais à peine a-t-il cessé, qu'une grêle épaisse venant à tomber, abat les feuilles & les branches, les herbes & les plantes, & de ce nombre est aussi la Tulippe. L'orage passé, le Jardinier accourt, & il ne voit de toutes parts qu'horreur & destruction, trop juste sujet de douleur: cependant il envisage son malheur, & se tait, jusqu'à ce que la tige

abattue de la Tulipe, sa fleur favorite, vint s'offrir à ses regards. Alors la fureur & le désespoir se peignent dans ses yeux : il maudit la grêle, il maudit la fortune qui lui a ravi sa Tulippe, & il ne cesse de se plaindre. Vous entendites ses imprécations, aimable Flore ! Un Poirier, que la violence de la tempête avoit dépouillé de ses fleurs & de son feuillage, en fut scandalisé : Eh ! quoi, dit-il, la perte d'une fleur t'afflige à ce point ? c'est de nous voir dépouillés, nous autres arbres, qui devroit te déchirer le cœur ! c'est de voir l'espoir de ta subsistance, détruit dans nos fleurs, qui devroit faire couler tes larmes ? mais nous n'excitons pas tes regrets, tandis que la perte d'une fleur stérile te réduit au désespoir !

Tel fut l'homme de tous les tems ; tel il est jeune, tel il est vieux : il est tout de feu pour les petites choses, & tout de glace pour les grandes.



IX.

Le Père & ses trois Fils.

Un Pere chargé de biens & d'années, prit le parti de distribuer entre ses trois Fils, ses

richesses, fruits de ses travaux. Je me réserve encore un diamant, dit le Vieillard, que je destine à celui qui d'entre vous se distinguera le plus par quelque action noble & généreuse. Pour obtenir ce prix, les Fils se dispersent; mais au bout de trois mois, on les voit de retour dans la maison paternelle. L'aîné des Freres s'adressant à son Pere, lui parla ainsi : Pendant mon voyage, un Etranger m'a confié un dépôt sans avoir de sûreté de ma part, & dès qu'il me l'a demandé, je le lui ai remis fidélement. Dites-moi, cette action ne mérite-t-elle pas des éloges? Tu as fait, mon fils, ce que tu devois faire, reprit alors le Pere, & celui qui agit autrement est un fripon; car la probité est un devoir, ton action est bonne, mais elle n'est pas généreuse. Le second reprit ensuite: Dans ma tournée, je passai un jour auprès d'un étang dans lequel un pauvre Enfant venoit de se laisser tomber; je courus aussitôt à son secours, je le tirai de l'eau, & je lui sauvai la vie: tout le village peut en rendre témoignage. Tu as fait, mon enfant, repartit le Vieillard, ce qu'en qualité d'hommes, nous sommes tous obligés de faire pour nos semblables. Le plus jeune dit à son tour: Un jour je trouvai mon ennemi profondément endormi au bord d'un précipice; sa vie étoit entre mes mains. Je l'ai doucement

éveillé, & je l'ai tiré du danger. O mon fils! s'écria le Vieillard en le regardant tendrement, le joyau est à toi: quelle grandeur d'ame, que de faire du bien à son ennemi!



X

La Linotte.

Une jeune Linotte fit l'essai de ses aîles; elle parcourut les bois, & oubliant le nid de sa mere, il lui prit envie de se bâtir une habitation. Naturellement on aime à être à soi, & comme dit le proverbe, *nos propres foyers valent de l'or.* La Linotte se trouva auprès d'un chêne: la hauteur de l'arbre la séduisit. Je serai ici comme une Reine, se dit-elle en elle-même; je n'ai pas encore vu de nids si élevés. Le nid fut construit; bientôt après, la foudre l'écrasa: heureusement la Linotte étoit absente. A son retour, point de nid, & le chêne fendu en éclats. Il ne fait pas bon loger si haut: voici des broussailles: la foudre ne tombe pas si bas; il vaut mieux être à terre, & y vivre en sûreté. Nouveau nid dans les broussailles: la poussiere & les vermisseaux l'obligent quelque tems après à l'abandonner. Enfin, elle s'établit dans un buisson plus haut & touffu;

où elle étoit à l'abri de la poussiere & de l'orage; elle y trouva le calme & le bonheur.

S'il est un état fortuné, n'allons pas le chercher ni sous le chaume, ni sur le trône. Heureux ces favoris du Ciel, qui, loin de la nécessité, peuvent vivre dans une philosophique indépendance! C'est le plus bel apanage de la médiocrité.



XI.

La Chambre Impériale des ANIMAUX.

LASSÉS des guerres intestines, les chefs des Animaux firent la paix, du consentement de toute l'espece animale, sans préjudice toutefois aux droits respectifs. Pour décider tous les sujets de contestations, on établit d'un accord unanime, une espece de Chambre Impériale. Le Serpent, animal madré & rampant, fut nommé à la Présidence. Les Marmotes furent élevées à la charge d'Assesseurs, de maniere qu'il se trouvoit toujours que quand un Juge veilloit, il y en avoit quatre qui dormoient. Des Tortues, d'une fidélité à toute épreuve, étoient à la tête de la Chancellerie; les Escargots remplissoient la fonction d'Avocat, & ils ne demandoient que

des surſis de cent ans. On prétend que cette Cour n'a jamais fait d'injuſtice ; & qu'on n'a jamais appellé de ſa Sentence, car avant que le Préſident publiât un arrêt, l'Avocat & la partie étoient morts.



XII.

L'Oiſeau PLATEA *& les* HÉRONS.

L'OISEAU Platea, appellé par quelques uns *Pelican*, par d'autres Cuillier, (voilà bien des noms pour un ſeul animal!) attaqua un jour deux Hérons, leur enleva des Poiſſons qu'ils venoient de prendre dans un étang voiſin, & les traita comme des malheureux & des voleurs. Voilà qui eſt plaiſant, s'écrie un des Hérons indigné! nous cherchons notre nourriture avec bien de la peine: un gourmand pareſſeux, parce qu'il eſt le plus fort, nous l'enleve, s'en repaît, & nous inſulte. Paix-là, coquins, leur diſoit le Platea tout en dévorant les poiſſons.... un vol.... & de l'inſolence..., oh! c'eſt un cas pendable. La juſtice! la juſtice!

Ces ſortes d'oiſeaux à pluſieurs noms ſont aſſez communs dans certaines villes. Sous le manteau de la juſtice, ils puniſſent

le voleur; & pour leur peine, ils s'approprient le vol. Cela s'appelle rétablir l'ordre & venger l'innocent!



XIII.

Le Sage & l'Alchimiste.

Plein de joie & de ſanté, un Sage vivoit ſans fortune. Un Etranger vint le trouver un jour & lui dit : Ami, dans mes voyages j'ai entendu vanter ta ſageſſe & ta probité ! tu es le Phœnix de notre tems. Il ne te manque plus rien que la pierre philoſophale : je veux te la faire trouver. Tu vois en moi ce Triſmégiſte à qui la nature ſe montre toujours ſans voile : je ſuis poſſeſſeur de ce mercure par lequel nous convertiſſons le plomb le plus vil en l'or le plus pur.

O trois fois grand Triſmégiſte ! reprit le Philoſophe, porte ailleurs ton merveilleux ſecret. Le Sage fait peu de cas de l'or. Etre content ſans or, voilà la pierre philoſophale !





XIV.

L'ANE & la PIEGRIECHE.

Un Ane en belle humeur se mit à faire fête aux passans. Et comment s'y prit-il? En poussant de son rauque gosier un braire à rendre les gens sourds. Dieu sait comment les oreilles des passans s'accommodoient de cette mélodie. Ce n'est pas en pareil cas qu'on tient compte de la bonne volonté: messire l'Ane ne reçut que des injures & des coups. Il ne se rebuta point; & à la fin une Piegrieche l'entendit, trouva sa voix charmante, s'efforça de l'imiter, & le prôna par-tout.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.



XV.

Le PRÊTRE & le MALADE.

La peste & la mort désoloient une grande ville. Les Prêtres s'enrouoient, les Fossoyeurs n'en pouvoient plus, tant les malades étoient nombreux, tant les funérailles étoient fréquentes. Des familles entie-

res furent éteintes; spectacle lamentable! jeunes & vieux, la mort moissonnoit tout indistinctement. Un jour un Prêtre fut appellé dans certaine maison où il trouva un pauvre Vieillard luttant contre les angoisses de la mort. Le malade étoit couché sur une paillasse criblée, n'ayant pour garde que la muraille nue, & pour tout avoir une hache & une scie. Mon ami, commença le Prêtre, reprenez courage, vous allez sortir de la prison de ce monde dont vous avez goûté toutes les amertumes sans avoir joui d'aucune de ses douceurs. Pardonnez-moi, Monsieur, répondit le pauvre homme malade, d'aussi-loin que je puis m'en souvenir, j'ai toujours bien vécu, & je n'ai jamais manqué de rien. D'ailleurs je n'ai point été tourmenté par l'envie, ni par la haine, ni par les soins de ma subsistance; mes outils que voilà, me gagnoient tous les matins l'entretien de la journée. Sans dettes, d'un tempérament robuste, mon propre maître, que me manquoit-il? Le Pasteur surpris, lui demanda enfin, s'il n'avoit pas regret de mourir! Pourquoi y aurois-je regret ajouta le vieillard, puisque Dieu, comme vous le voyez, m'a fait jouir si long-tems des plaisirs de la vie?

Mortels! puissiez-vous goûter la morale

de ce Vieillard ! Tout homme qui se contente de son état vit heureux & meurt satisfait.



XVI.

L'Habit & l'Oreiller.

Un Habit de velours, jetté sur le lit du maître, entra en conversation avec l'Oreiller. L'heureux mortel que notre maître ! dit l'Habit ; avoue, camarade, que les Fées ont soufflé sur lui. Toujours joyeux, toujours dans l'abondance, grand train, beaux habits, dépenses enragées : voilà bien un vrai gentilhomme ! mais sur-tout j'aime sa gaieté ; il a certainement le cœur net & tranquille. Je puis t'en dire des nouvelles, moi qui l'accompagne dans toutes ses courses. Il met de l'esprit par-tout ; ses regards, sa démarche, son sourire, ses gestes, tout est chez lui ingénieux & plaisant. Comment crois-tu qu'il perd son argent ? en chantant, en folâtrant, en riant de tout son cœur. Que la fortune me fasse un mortel plus heureux !... Ecoute, mon ami, lui dit l'Oreiller en l'interrompant, je crois bien ce que tu me dis : mais explique-moi un peu ce que je vois. Quand il se met au lit, ce n'est pas

pour dormir, c'est pour se tourmenter, se plaindre, changer sans cesse de place, comme si la colique le désoloit. Je suis ou trop haut, ou trop bas. Il se leve, il se recouche, & toujours ce refrain : *Ah malheureux! je suis ruiné.* Un jour de lansquenet, je vis sa cervelle presqu'au bout du pistolet. Eh bien, mon ami, qu'est-ce que cela signifie? Qu'il faut voir les acteurs hors du théâtre, pour les bien connoître.

XVII.

Socrate & le Veuf.

Le cœur le plus tendre, la beauté la plus accomplie, l'Epouse la plus chérie venoit d'être enlevée aux embrassemens de son jeune Epoux, par une mort prématurée. Désolé de cette perte, il se fût plongé un poignard dans le sein, s'il n'eût été retenu par des mains fidelles. Pour l'empêcher d'attenter à sa vie, on fut obligé de le lier, parce qu'il avoit déjà essayé de se casser la tête contre la muraille. A ses instances on lui rend la liberté; mais toujours obsédé de sa douleur, il va consulter sur son cruel destin le divin Socrate. Hélas! dit-il les yeux inondés de larmes, apprenez-moi, ô

le plus sage des humains, s'il y a un remede à mes maux! On ne veut pas que je meure, pendant que la lumiere du jour m'est un supplice. Le Sage baissant les yeux se mit à rêver, & après un moment de réflexion, il dit au Veuf affligé : Revenez dans huit mois.... Dieux! dans huit mois! quel terme!... Avant le tems expiré, notre Veuf s'étoit remarié.



XVIII.

Les HOMMES singuliers.

UN Curieux avoit parcouru le monde & observé les différentes comédies que les hommes jouent sur la terre De retour dans sa patrie, ses amis s'empressoient de lui demander ce qu'il avoit vu dans ses voyages? Par-tout des hommes, leur dit il, c'est-à-dire des fous qui se piquent d'être sages; mais j'en ai trouvé à onze cens lieues du pays des Hurons une espece des plus singulieres. Ces hommes-là s'assemblent pour s'asseoir vis-à-vis les uns des autres, & rester assis les journées & même les nuits entieres sans bouger. Là ils s'occupent, devinés à quoi? Ils perdent le souvenir du boire & du manger; ils deviennent muets & sourds; ils n'entendroient pas Dieu tonner, & le ciel s'écrou-

leroit avec fracas, qu'ils n'en resteroient pas moins immobiles sur leurs sieges. De leur bouche s'exhalent des mots entrecoupés qui ne forment point de sens. Ils s'expriment par des grimaces, des contorsions & des roulemens d'yeux. La crainte, l'espérance, l'inquiétude, la joie maligne, la colere, la fureur, le désespoir se peignent tour-à-tour sur leur visage mobile. A leur détresse, on les prendroit pour des criminels; à leur gravité, pour des Juges infernaux; & à leurs emportemens, pour des Furies. Ce qu'il y a de singulier encore, c'est une foule de spectateurs qui se plantent à côté d'eux pour les contempler. Mais quel est donc l'objet de ces gens-là, demandent les amis? Cherchent-ils des remedes aux calamités publiques?... Bon, quelle idée!... La pierre philosophale, ou la quadrature du cercle!... A d'autres.... Seroit-ce un rendez-vous de malheureux, de pénitens, d'énergumenes!... Point du tout.... Mais que font-ils donc?... Ils jouent!...

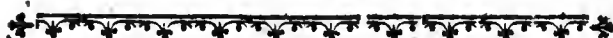
XIX.

Le Fusil & le Lièvre.

Un Chasseur dormoit à l'abri d'une meûle de foin, la tête appuyée sur une de ses

mains, & ayant à ses pieds son Fusil, chargé de grosses dragées. Un Liévre timide apperçut l'arme à-feu & prit la fuite; mais il se rassura bientôt, & s'en approchant insensiblement, il l'a heurta même du bout du nez. Retires-toi, téméraire, reprit le Fusil d'un ton menaçant! ne sais-tu pas que dans un instant, je puis précipiter ton ombre aux enfers! la foudre que je lance, fait trembler le Lion, le Tigre, l'Ours & le Sanglier, tous animaux plus courageux & plus prudens que toi. Va, tu te trompes, mon ami, repartit Longue-oreille, je t'assure que tes menaces ne feroient pas fuir un Chat. C'est ton maître que nous craignons tous. Tant que ses yeux veillent; tout animal te redoute: mais dès qu'ils se ferment, tu n'es plus à craindre.

A quoi servent les loix, à quoi servent les châtimens, si les Princes, si les Magistrats dorment?



XX.

Les CHEVREUILS.

MON fils, vous êtes trop téméraire: vous courez le bois comme s'il n'y avoit

point de Tigre. Croyez-moi, soyez plus prudent : si notre ennemi vous apperçoit c'est fait de vous. Ainsi parloit un vieux Chevreuil à son petit. Mon bon papa, lui dit le jeune Faon, je vous remercie; mais dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un Tigre? comment est fait ce méchant? Ah! mon fils, c'est le monstre le plus hideux, le plus horrible; à ses regards enflâmés, on voit qu'il ne respire que le meurtre : sa gueule est fumante de sang, & l'Ours & le Lion sont moins épouvantables. Suffit, papa, je connois le Sire, & je saurai l'éviter. Il dit, & de courir les champs. Il rencontre un animal qui jouoit sur l'herbe. Interdit, il s'arrête, examine, & reprend bientôt courage. Ce n'est pas l'animal dont m'a parlé mon pere; celui-ci est si charmant. Je ne vois point le sang fumer sur sa bouche : il a même l'air gracieux. Ses yeux sont à la vérité pleins de feu; mais ils n'ont rien de sinistre.... Eh, non! s'écria-t-il d'une voix assurée, ce n'est pas là le Tigre. Le Tigre l'entendit, se jetta sur lui & l'étrangla.

N'exagérez point à la jeunesse la difformité des vices. Prévenez-la, si vous ne voulez point qu'elle les méconnoisse, que leur poison est souvent caché sous des dehors agréables & enchanteurs. Peres & meres,

ce font presque toujours vos fausses leçons qui perdent vos enfans.



XXI.

Les deux RENARDS.

PLEINS de mauvais desseins, & dans un profond silence, deux Renards, pere & fils, rodoient vers l'heure de minuit, autour d'un village endormi. S'étant approchés d'une basse-cour, ils entendirent les Chiens aboyer, & les Coqs chanter. Alors le vieux Renard s'écrie : Retirons-nous d'ici, l'attaque n'y réussiroit point ! Ils trouverent ensuite une autre basse-cour où tout étoit tranquille, au caquet près que faisoient des Oies babillardes : C'est ici qu'il fait bon, dit le pere à son fils, que ce bruit avoit un peu intimidé, je n'entends point de Chiens, je ne vois point de lumiere. Ces mots dits, ils s'approchent, forcent l'entrée, & font un ample butin de volailles.

Rarement les malheurs viennent fondre sur un état, où le peuple se taît, & où le gouvernement veille.



XXII.

Le Cheval & l'Ane.

Un Cheval gros & gras apperçut, en quittant son râtelier, un Ane décharné. Eh pauvre grison, comme te voilà fait! Que tu es maigre! serois-tu malade, ou le chagrin t'auroit-il dégraissé! Hélas! lui répond l'Ane, c'est la faim, ce sont les fardeaux, ce sont les coups & les mauvais traitemens, qui me réduisent dans cet état. Que la misere est pesante! puisse la mort m'en délivrer bientôt! c'est le bonheur où j'aspire. Allons, mon ami, reprit le Cheval, un peu plus de patience. Si vous étiez plus sage, vous trouveriez vos maux moins pesans. Il faut subir son sort, quand on ne peut pas le changer. Songez d'ailleurs à tant de malheureux qui souffrent plus que vous: qu'avez-vous fait, pour être mieux traité qu'eux! Le destin distribue à son gré les biens & les maux. La peine vous est échue: à qui sait en tirer parti, elle est plus utile que la prospérité. La leçon étoit bonne; mais le Cheval étoit dodu, & l'Ane trouva qu'un ventre plein étoit un mauvais consolateur pour un ventre affamé



XXIII,

Les Souris.

DANS le ſénat du peuple des Souris, un jeune Magiſtrat, contoit ſes voyages & ſes avantures. Il détailloit ponctuellement tout ce que, ſous les voûtes obſcures des toîts, il avoit vu, goûté, tâté, & entendu. Oui, Meſſieurs, continuoit-il, j'ai vu dans pluſieurs greniers des animaux qui parlent le langage des Souris, qui ont les oreilles pointues, & la peau veloutée comme nous, enfin qui nous reſſemblent de la tête aux pieds. Mais écoutez encore; je ne vous en impoſe pas : ces animaux-là s'enveloppent tous dans de certains manteaux bruns, très-déliés; ainſi affublés, ils volent comme des oiſeaux. Peſte ſoit du ſot, s'écrierent deux vieillards expérimentés ? Eh ! c'étoit des Chauve-Souris qu'on peut voir ici tous les jours. Vraiment c'étoit bien la peine, de t'envoyer dans les pays étrangers, pour y faire des obſervations ſi curieuſes.

C'eſt ainſi que nos jeunes Allemands diſſipent leur patrimoine, pour aller voir à Paris, ce qu'ils pourroient voir ſans ſe mettre en dépenſe dans leur propre pays.



XXIV.

Le COLIN-MAILLARD.

QUATRE drôles dégourdis & malins, suivant les droits de la jeunesse, gambadoient dans la cour d'une ferme, en attendant mieux: (le mieux pour ces Messieurs n'est pas toujours le meilleur). Camarades, jouons à Colin-maillard, dit l'un; tous y consentent: on tire au sort, & le sort tombe sur Blaise: on lui bande les yeux. Quand j'approcherai de ces piliers, vous me crierez au moins, *gare le pot au noir*. Et de courir sus, à droite, à gauche: il jette les mains de tous les côtés; il avance, il recule, il s'allonge; & l'oreille levée, il demande souvent: suis-je loin des piliers! Oh! fort loin. Le jeu continue. Ses camarades le houspillent, il croit en tenir un, & il se trouve avec un mouchoir dans les mains. Enfin à force de tourner autour de lui, ils l'amenent à leur but. Un d'entre eux se cache derriere un pilier: Et le pot au noir? s'écrie Blaise. Oh! lui répond l'autre, tu en es loin. Blaise entend une voix près de lui; il s'élance, donne contre le pilier, & tombe tenant sa tête à deux mains.

Lecteur, ce Blaise c'est toi. Les passions te fascinent les yeux : tu cours en aveugle où t'appelle leur voix ; elles te promettent de longs jours, & tu vas, sur leur parole, te briser contre les écueils que la mort a semés sur tes pas.



XXV.

Le HIBOU parmi les OISEAUX.

MAITRE Hibou rongé d'ennui, entreprit un jour de rendre visite aux autres Oiseaux ; mais il fut sifflé, & traité de personnage grossier. Voyant qu'il réussissoit si peu dans la société, il reprit le chemin de sa solitude. Depuis ce tems il ne cessa de se déchaîner contre la frivolité du tems, & de louer le charme de la retraite.

L'amour de la société nous est inspiré par la nature. Ceux qui n'ont de liaison avec personne, s'emportent volontiers contre la frivolité du siecle. Eh, Messieurs ! parlez franchement : c'est que vous ne savez pas vivre dans la société.



XXVI.

Le FRELON *& le petit* GARÇON.

JEANNOT, (c'eſt le nom d'un jeune Garçon) Jeannot s'amuſoit à cueillir des pommes dans un jardin. Un Frelon, inſecte foible & méchant, le pique à la main, ſans en avoir reçu de mal. L'Enfant étoit délicat & ſenſible, il verſa quelques larmes. Le Frelon, voltigeant autour de lui, ſembloit par ſes bourdonnemens s'applaudir du coup & menacer encore. L'Enfant s'élance pour le ſaiſir, & l'attrape en effet. Grâce, grâce, s'écria l'inſecte en baiſſant les aîles; (car rien n'eſt plus humble dans le malheur que les impudens) grâce, aimable Garçon, épargne un innocent: c'eſt le beſoin, c'eſt l'inſtinct qui m'a porté à te bleſſer; je ne ſubſiſte que par mon aiguillon, & c'eſt la nature qui l'a voulu. La nature! dit Jeannot? & à moi la nature m'a donné de la force pour t'écraſer, inſecte inutile & mal-faiſant; meurs.



XXVII.



XXVII.

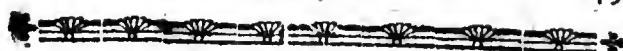
Le ROSSIGNOL & *le* PIVOINE.

LA gloire des Oiseaux, le charme des Humains, le Rossignol, curieux de respirer l'air étranger, quitta son pays. La forêt sembla déserte après son départ; tous ses admirateurs étoient plongés dans l'affliction, ses envieux seuls en marquoient de la joie. Un jeune Pivoine, d'une beauté admirable, voulut être de la partie. Sa gorge brilloit d'un rouge enflammé, sa tête étoit d'un noir foncé & son dos d'un gris cendré; jamais oiseau ne fut mieux paré! Portés sur leurs aîles légeres, ils franchissent les fleuves & les lacs, & laissent derriere eux les montagnes & les vallons. Après quelques jours de voyage, une vaste forêt se présente à leurs yeux; & nos oiseaux, ravis à cette vue, ne tarderent pas de s'y abattre. A peine étoient-ils perchés, que la Renommée annonça leur arrivée parmi les Citoyens emplumés du bocage, qui arrivoient par légions pour voir leurs nouveaux hôtes. La voile détermine la course du navire, la parure bigarée fait la gloire des oiseaux, & l'habit très-souvent décide du mérite des hommes. Aussi on exaltoit à l'envi la ma-

gnificence du Pivoine : Ah! disoit-on, que de talens doit avoir un oiseau d'un si magnifique plumage! Le Rossignol fut peu considéré..... C'est apparemment le valet ; & de même que nos petites maîtresses, on jugeoit du fruit par l'écorce. On prie le Pivoine de chanter ; on ne doute point que ses accens ne soient divins. Il chante, & les Oiseaux trompés dans leur attente, éclattent de rire : sa voix étoit traînante, aigre & monotone. On vit avec chagrin que souvent on est trompé par l'extérieur. Cependant Philomele se fait entendre à son tour ; le plaisir & l'admiration succedent dans le cœur des oiseaux ; ses accens charment l'envie même : la force & la douceur de sa voix ravissent tous les enfans du chant. La beauté de tes airs, ô étranger, s'écrierent les Oiseaux, donne du lustre à la simplicité de ton plumage.

C'est ainsi que l'extérieur simple releve l'excellence d'un génie supérieur, tandis que dans les ames communes, nous mettons les dehors brillans au nombre des défauts.





XXVIII.

L'ESCARGOT & la CIGALE.

UN Escargot se traînoit lentement vers une haie. Elle n'étoit pas loin; mais tout chemin est long, quand on est bien chargé. l'Escargot s'en plaignoit; & d'allonger ses cornes, & de les retirer, & puis s'arrêter. L'aiguille d'un cadran va bien aussi vîte. Notre Escargot dans une de ses stations, apperçoit une Cigale qui faisoit ce que font les Cigales: elle chantoit. Quelle est contente! qu'elle est heureuse: comme elle chante! que sa course est légère! qu'elle est alerte! & moi, avec ma maison sur le dos; je ne puis faire quatre pas. Heureux Escargot, lui cria la Cigale aussi mécontente que lui, que le ciel t'a favorisé, en te mettant sous ce toît, à couvert de l'intemperie des saisons! Tu reposes tranquillement, tandis que pendant la nuit, transie de froid, épuisée de fatigue, je ne puis goûter de repos; & lorsque tu te repais à l'aise dans ta maison, je meurs dans les frimats ou de froid ou de faim.

Nous ne considérons dans l'état d'autrui, que ce qui manque au nôtre, & dans

le mariage & dans le célibat : mais dans le fond, chacun de ces états a ses peines & ses douceurs ; & celui qui est chargé d'un ménage, & celui qui n'en a point, ne se doivent point porter envie l'un à l'autre.

XXIX.

Le VOISIN envieux.

Un homme conservoit dans son verger un arbre qui portoit des fruits dorés. Son Voisin poussé par l'envie, vint la nuit en abattre plusieurs branches ; mais pour le coup l'envie le conseilla mal, car l'année suivante, l'arbre rapporta trois fois plus de fruits qu'à l'ordinaire.

Tant il est vrai, que souvent un ennemi nous est utile : il nous sert, quand il pense nous nuire.

XXX.

L'HIRONDELLE & le MOINEAU.

L'HIRONDELLE à la fin de l'automne, songeoit selon son ancienne coutume, à se mettre en route. Je suis fâché, voisine,

lui dit un Moineau, de voir que nous allons te perdre. Je voudrois bien savoir pourtant où vous passez l'hiver? Ami! répondit l'Hirondelle, la question que tu me fais est plus hardie que tu ne penses : écoute, je veux satisfaire ta curiosité : nous mourons dès que l'hiver se fait sentir, & nos corps reposent dans le creux des arbres & au fond des étangs; mais le printems nous rapelle à la vie. Hélas, dans peu de jours, reprit le Moineau, j'aurai donc à pleurer ta mort? infortunée! mourir si jeune! Quant à l'espérance de te voir revivre, je n'en donnerois point une mouche. Va, ma chere amie, ne te flatte point de jamais ressusciter. Eh bien, je me tais pour le présent, dit l'Hirondelle, le printems te convaincra. Le printems vint, le Moineau n'étoit plus.

Esprit-fort, que cet exemple fasse impression sur vous! Le jour de la conviction arrive, mais je crains qu'il n'arrive trop tard.





FABLES ET CONTES
DE M. SCHLEGEL.

LA patrie de Messieurs *Schlegel*, trois freres célebres dans la littérature allemande, est l'Electorat de Saxe. Jean *Elie*, l'aîné, un des meilleurs Poètes dramatiques Allemands, fut attiré, par les bienfaits du Roi Frederic V, en Dannemarc, où il est mort à la fleur de son âge. Jean Henri, le troisieme, ne s'est fait connoître encore que par quelques traductions en vers de tragédies Angloises, & par des remarques pleines de goût & de saine critique, dont il vient d'enrichir la nouvelle édition des Œuvres de son frere aîné. Jean *Adolphe*, le second, & celui dont je donne ici quelques morceaux, est aujourd'hui Pasteur à Zerbst, dans la principauté d'Anhalt. Il s'est fait connoître de bonne heure par différentes productions ingénieuses, insérées dans des ouvrages périodiques. Il a autant de génie que son aîné, mais il a travaillé dans un tout autre genre de Poésie. Le plus remarquable de ses Poèmes est son *Mécontent*, épopée sa-

lyrique, en huit chants, écrite dans le goût des Métamorphoses d'*Ovide*, où se trouvent les plus grandes beautés.

M. *Schlegel* a sur-tout le mérite de saisir les ridicules, & d'être excellent Peintre des mœurs de son pays. C'est-là le plus grand mérite des Fables dont je donne ici une traduction : elles sont dénuées d'action, & ne portent souvent que sur un centon connu. Mais la versification aisée, & la gaieté de la morale leur donne beaucoup de grâces, quand on les lit dans l'original.

M. *Schlegel*, outre son talent pour la Poésie, tient un rang distingué parmi les Orateurs de la Chaire, & parmi les critiques Allemands. Il est Auteur d'un recueil de Sermons & d'une traduction *des beaux Arts, réduits à un même principe*, de M. l'abbé *Batteux*, ouvrage si estimable par lui-même, & que le Traducteur a encore augmenté de notes critiques, & de neuf dissertations sur les différens genres de Poésie.



I.

Le CHIEN & le BŒUF.

ON voit toujours l'envie & l'avarice réunir leurs forces pour nous faire la guerre. Un cœur qui donne une fois accès à l'une, est bientôt disposé à recevoir l'autre. L'envie rend l'avare Orgon encore plus avare, en le rendant plus odieux : pour entasser or sur or, rien ne lui coûte, ni la trahison, ni l'imposture ; il a beau avoir, tant qu'il restera quelque chose aux autres, il n'aura jamais assez.

Gardien de son trésor, on le voit sans cesse veiller, comme le dragon d'Eson: il ne veut pas qu'un autre profite de ce qui lui est inutile. Orgon & le Chien d'Esope ont la même manie.

Un jour ce dernier se mit à garder de son chef une meûle de foin, & lorsqu'un Bœuf, pressé par la faim, vint pour en manger, il aboya après & lui montra les dents.

Eh quelle est ton extravagance, lui dit le Bœuf en colere! Tu me refuses, par une envie ridicule, ce qui ne te sert de rien, ce qui ne nourrit pas les Chiens, & ce qui fait ma subsistance!

Ne peut-on pas dire aussi à Orgon! Eh mon ami, quel plaisir trouves-tu à tour-

menter ton cœur! Tu n'as pas eu de cesse que tu n'ayes acquis des monceaux d'or. Aujourd'hui ton trésor oisif, qui t'a coûté tant de peine à amasser, moisit dans ton coffre-fort. Insensé! laisse à d'autres plus sages que toi cet or inutile qui te ravit ton repos. L'envie qui te tourmente, ne veut pas à présent que tes héritiers en profitent; mais, *tu mourras*, voilà leur consolation. Oh qu'alors ils se riront de toi! au lieu que, si dès à présent, tu leur en faisois part, ils t'en sauroient encore gré. Tu ne veux pas? Eh bien, sache que tu as beau l'enfermer sous cent verroux, tes héritiers sauront bien un jour l'en tirer.



II.

L'Empereur SIGISMOND.

QUEL Prince posséda jamais mieux l'art difficile de régner que l'Empereur Sigismond! Les flatteurs, ces insectes nuisibles des cours, voyant qu'il ne se contentoit pas d'épagner ses ennemis, qu'il les combloit même de ses bienfaits, ne pouvoient rien comprendre à ce procédé. Oh, s'ils avoient été à sa place, qu'ils s'y seroient pris bien différemment! Menager ses ennemis,

les combler même de ses bienfaits ; c'est ce qu'ils ne feroient jamais comme particulier, encore moins comme Empereur. Ah je les crois, la magnanimité excède la sphère des petites ames. Les courtisans, guidés par l'intérêt personnel, sont persuadés qu'un Prince ne regne que pour donner des ordres arbitraires, & que tout un peuple n'est né que pour entretenir les plaisirs & la débauche d'un seul. Enfin l'envie ouvre la bouche à ces Messieurs : humblement prosternés, ils conseillent à l'Empereur de se venger des audacieux qui avoient osé lui résister. La bienfaisance lui disent-ils n'excite qu'à des crimes atroces.

Est-ce que je ne me venge pas assez de mes ennemis, leur dit en riant l'Empereur ? Je les force à rougir de leur inimitié, & à se repentir de leur faute. Bientôt ils n'oseront plus être les ennemis de leur Prince. Ils ne sauroient s'empêcher de m'estimer, quoiqu'ils fassent pour s'en défendre. Mais si je faisois ce que vous desirez, leur inimitié ranimée par ma haine, auroit acquis le droit de me haïr. Eh leur laisserai-je prendre sur moi cet avantage !

Ah que la grandeur d'ame est une gloire digne d'envie ! que le plaisir qui en résulte est supérieur à celui de la vengence ! Un

Prince qui pense comme Sigismond, mérite l'empire du monde.



III.

Le PAON & la CIGOGNE.

Le Ciel en dispensant ses dons, ne les prodigua point à un seul: ce qu'il donna à l'un, il le retrancha à l'autre. Cette diversité de caracteres parmi les hommes, devoit coopérer à l'harmonie de notre monde: il ne devoit y avoir personne d'inutile. Son but très-sage, étoit que chacun auroit des prétentions sur les talens d'autrui. Mais que faisons-nous? nous méprisons le bien que nous voyons dans nos semblables; ou pour nous placer au dessus des autres, nous sommes aveugles à dessein, nous ne voulons pas le voir. Ingénieux à n'estimer que nous, nous n'avons devant les yeux que notre propre mérite.

Un Paon, enflé d'orgueil, faisoit sa roue, qui frappée des rayons du soleil, offroit toutes les couleurs du printems. Ce Paon, promenant ses regards à l'entour, apperçut une Cigogne à qui il dit d'un ton arrogant: « Comment oses-tu t'approcher de » moi, chetive créature! essaye donc à faire » la roue comme je la fais. Retire-toi, vi- » laine bête: on ne peut te regarder sans » rire. Que tu es difforme en comparaison

» moi ! » La Cigogne, pour abaisser l'orgueil du Paon, s'éleve d'un aîle légere, & lui crie du haut des airs : « Beau Paon, essaye donc de voler comme je fais ! tâche » donc de prendre ainsi l'essor ! que tu es » lourd en comparaison de moi ! »

Selinde, entourrée d'une troupe sémillante de petits maîtres, sembloit être le modele de la Vénus de Phidias. Selinde, si vous lui passez l'esprit, étoit ornée de toutes les grâces. Avec quel air de complaisance elle se contemploit dans sa glace ! Ensuite d'un air triomphant elle se tournoit vers sa sœur, à qui elle disoit en souriant : « Ma » sœur, essaye donc de plaire comme je fais ! » si tu veux toucher un cœur, il faut que » tu me prie de ne pas me montrer. Que tu » es laide en comparaison de moi ! » Sa sœur sans lui répondre court prendre un livre, & pour humilier la vanité de Selinde, elle lui dit : « Selinde, essaye donc d'entendre ce li- » vre comme je fais ! si tu veux fixer la ten- » dresse de ton amant, il faut que tu me » prie de t'apprendre à parler avec esprit. » Que tu es sotte en comparaison de moi ! »

Un Philosophe présomptueux, contemplant l'édifice de son sistême, s'applaudit lui-même de la profondeur de son savoir. Son orgueil philosophique méprisoit sou-

veraineinent le Poète badin, qui, en peignant les ridicules, ou en enseignant une vérité, n'observoit point l'ordre mathématique. « Va, lui disoit-il, on a beau applaudir à tes fadaises, tu n'amuseras jamais » que des esprits superficiels ! sois aussi pro» fond que je le suis ! essaye, mon ami, es» saye de faire des démonstrations ! A quoi » sert à l'état ton joli jargon ! Que tu es fri» vole en comparaison de moi ! » Le Poète lui montre des vers & lui dit d'un air riant : « Va, mon ami, tu as beau être enchanté de » tes vaines subtilités ! le public ne les verra » jamais qu'avec dégoût. Essaye donc d'é» crire avec grâce, tâche de faire des vers » comme j'en fais. Que tu es froid en com» paraison de moi ! » C'est ainsi que je pourrois tracer le portrait du Gentil-homme qui méprise tout homme, quelques talens qu'il ait, parce qu'il n'a pas ses seizes quartiers : je pourrois crayonner le Noble à chaumiere, dont tout le mérite consiste à vivre, confiné dans son village, à tourmenter ses paysans & à mépriser les Arts & les Sciences.

Mais si je voulois d'écrire tous ceux, qui, pleins d'eux-mêmes, méprisent le mérite d'autrui, j'étendrois sans peine cette Fable à des volumes. Celui qui, fier de son néant, se pavane comme le Paon, n'a

qu'à interroger sa conscience. Au lieu de la réponse de l'objet de son mépris, qu'il s'applique celle que la Cigogne a faite au Paon.



IV.

L'HOMME RICHE & ARISTIPPE.

QUEL est le plus grand devoir des parens? est-ce d'amasser des richesses afin que nos enfans vivent dans le faste, afin que nous mourions sans être regrettés? Non. C'est de fomenter, par de bonnes instructions, leur foible penchant pour la vertu, de veiller de bonne heure sur leur esprit, & de ne l'enrichir que des trésors de la sagesse.

C'est là le devoir des parens; c'est là pourtant ce que la plupart semblent ignorer. Toujours entraînés par le torrent de leur passion dominante, ils s'occupent fort peu de cultiver l'esprit & le cœur de leurs enfans. Si par fois, pour se conformer à la mode, ils sacrifient quelque chose à leur instruction, ils croient que c'est de l'argent mal-employé.

Rempli de cette maxime, un riche d'Athene, pensoit aussi sagement que ceux de nos jours, & méprisoit tous les arts, ex-

cepté l'art d'amasser. Cet Homme alla trouver Aristippe, ce sage de la Grece qui réunissoit à la sagacité du jugement, la politesse de l'esprit, ce Philosophe que la cour présomptueuse fut obligée d'admirer & même de trouver aimable. Il voyoit bien néanmoins qu'Aristippe n'étoit qu'un pédant; mais qu'importe! Aristippe étoit à la mode; on le prônoit par tout, & il étoit bien-aise de remettre entre ses mains son fils, pour le voir briller un jour comme son maître. Il l'aborde d'un air moins soucieux que quand il fait faire des obligations: Seigneur Aristippe, lui dit-il, j'entens dire du bien de vous par-tout; je voudrois que vous instruisissiez un peu mon fils; combien prenez-vous pour cela? Mon ami, répond le Philosophe, je prens un talent.... Comment, un talent, y pensez-vous? l'esprit seroit-il si cher? je ne le crois pas. Le meilleur esclave ne revient qu'à un talent. Eh bien, reprit Aristippe, allez-en acheter un, vous en aurez deux.



V.

Le DAIN & le SANGLIER.

LE Fou ne ferme son colombier que quand la bête y a tout ravagé. Toujours

dans une pleine sécurité, il ne voit que ce qui arrive : mais le Sage voit aussi ce qui peut arriver. La surprise le trouve sous les armes ; il sait qu'il n'est plus tems d'enrôler des soldats, de forger des armes, de réparer les murailles, lorsque l'ennemi est déjà aux portes de la ville.

Un Sanglier aiguisoit un jour ses défenses contre un pin antique, dont le tronc étoit aussi dur qu'un roc, & dont le front, élevé jusqu'aux nues, défioit les orages. Un Daim voyant le Sanglier préparer ses armes, lui dit : Eh mon ami, quel danger te menace, quel ennemi se présente pour faire ces grands préparatifs ? Passe encore, si un Ours, si seulement un Loup se présentoit pour te livrer bataille. Je ne te conçois point, car je vois que tout est tranquille. Tu t'échauffes & tu te fatigues-là inutilement. Je crains que tu n'ayes quelques grains de folie dans la tête. Tais-toi, repartit le Sanglier, je vois que tu as la vue bien courte. Malheur à tout animal assez stupide pour s'en rapporter à toi. Eh quand vois-tu le Chasseur avide de notre sang, avoir assez peu de prévoyance pour ne mettre son fusil en état que lorsque je le menace de mes défenses. Vraiment, il seroit bien tems de songer à aiguiser mes défenses, quand je verrois l'ennemi venir fondre sur moi !

La prévoyance gagne la moitié de la bataille. Combien n'a-t-on pas vu de Généraux, à qui une trop grande ſécurité a arraché des mains une victoire preſque certaine.



VI.

COLBERT & LOUVOIS.

On prétend que la vérité n'eſt pas fort amie des Courtiſans : les anciens l'ont dit, les modernes l'ont répété. Cela ſe peut ; mais je ſoutiens, moi, qu'il eſt des tems où elle ſe trouve même dans leur bouche ; la nature a quelquefois ſes écarts. je ſais qu'il n'y a point de riche Uſurier qui n'ait éprouvé des mouvemens de générosité. Eh n'a-t-on pas vu des ſots avoir des ſaillies, dont n'auroit point à rougir un Haller ! A moins de faire cette réflexion, il n'y a point de Lecteur, qui, en liſant ce Conte, ne croie que ce ne ſoit une pure fiction, parce qu'il paroît d'abord peu vraiſemblable ; je ſerai content, s'il ne la dépouille pas de tout ſon mérite, en le croyant du moins poſſible.

Tout le monde connoît ces deux Miniſtres François qui, toujours rivaux dans

la carriere de la gloire, partageoient l'amitié du précédent Louis, tout le monde connoît Colbert & Louvois? Le Courtisan lisoit son destin dans leurs yeux; & la Cour, qu'un rien fait alternativement trembler ou rire, observoit la sérénité & les nuages de leurs regards avec la même attention que l'Equipage d'un vaisseau observe le ciel, réglant sans cesse son ame agitée sur le cours des nuées, & voyant le trouble & les inquiétudes venir & fuir avec les orages.... Un jour il prit fantaisie à nos deux Ministres, de faire un tour de promenade. Dans la vue de jouir d'un peu de repos, ils se transportent aux Tuilleries, le Paphos de Paris, où l'on voit briller les élégans & les coquettes, également avides de conquêtes, également contens de leur personne. Ces Messieurs, suivant l'usage établi à la Cour, ne s'aimoient pas; mais ils ne laissoient pas que de se faire en toute occasion de grandes démonstrations d'amitié; on savoit là-dessus à quoi s'en tenir, & quand ils venoient jusqu'à s'embrasser, on ne doutoit point que leur haine ne fût augmentée. Un homme de vieille roche qui liroit ceci, penseroit que le Poète radote. Qu'il changeroit bientôt de sentiment, si sa mauvaise étoile le conduisoit dans ce pays-là; c'est alors qu'il apprendroit à ses dépens que les

visages de Cour ne sont que des masques. Nos deux Hommes d'état se promenent dans le jardin en long & en large. Tout s'incline à leur aspect. Vous eussiez vu les Comtes & les Marquis se surpasser en courbettes. Rempli de l'orgueil de sa dignité, le Magistrat, qui a presqu'oublié de se courber, se promene d'un air de gravité ; il apperçoit les Ministres, soudain il s'incline plus humblement que le Client de son audience. A peine se montrent-ils de loin que tous les dos se tiennent prêts ; Croix, Cordons, Ducs, Princes, Maréchaux, enfin tout ce qui les apperçoit, jusqu'aux Eminences, leur témoigne son respect par de profondes révérences. Un inconnu, peut-être un Poète, de ces hommes qui ne sont point éblouis par l'éclat qui environne les Grands, traverse tranquillement l'allée, sans faire attention aux Ministres ni sans leur faire la moindre révérence. Nos Ministres qui daignoient à peine remarquer ceux qui leur rendoient les plus profonds respects, remarquent celui qui ne les salue pas. Ils se tournent pour le voir passer, & Colbert dit à Louvois : *Que cet homme-là est heureux ! il paroît n'avoir besoin ni de vous ni de moi.*



Le Hibou & le Rossignol.

Métamorphose.

A M. Giesecke.

Ami, laisse-là les sots, ils sont indignes des traits de ta satyre, ils ne peuvent sentir la délicatesse de ton esprit, & la pire espece est celle des Sçavans. Comment guérir le malade qui ne sent pas son mal? puisque la fange dans laquelle leur esprit lourd se traîne est pour eux une vallée de *Tempé* : laisse-les se traîner dans leur bourbier. Ton secours leur est-il de quelqu'utilité! que t'en reviens-t-il? toujours prêts à t'accabler d'injures, ils ressemblent à cet enfant de la Fable, qui, étant tombé dans un ruisseau profond, alloit se noyer, sans le secours d'un bon Vieillard qui se jetta dans l'eau & qui lui sauva la vie au risque de perdre la sienne. Les remercimens de l'enfant furent de lui jetter des pierres, de l'accabler d'injures en lui reprochant de lui avoir arraché les cheveux. Tu auras beau les tirer de leur bourbier! semblables aux grenouilles, ils s'y précipitent dans l'instant: c'est leur élément.

Laissez-les s'élever réciproquement au

ciel. Ennemis des talens, ils ont beau fulminer contre le goût ; à l'abri de leur atteinte, il est comme le laurier, que jamais la foudre ne frappe, quoiqu'elle passe avec bruit au dessus de sa cime.

Laisse les sots érudits insulter à l'esprit des modernes ! épargne leur tes railleries : vainement tu tenterois de les corriger par tes vers. Les ames de cet essaim, sont des ames insensibles. Pédants avec Tibulle, arides avec Virgile, pesants avec Horace, sans-esprit avec Ovide, ils n'élevent ces génies que parce que l'antiquité les prône. Heureux Ciceron d'être né à Rome ! si tu étois Allemand, ce seroit fait de ton mérite. Quoique ton esprit enchante, quoique ton feu ne s'éteigne jamais, tu serois sifflé, si tu n'écrivois point en Latin.

Il est vrai que Cicéron ne s'en mettroit pas fort en peine, & s'il les connoissoit, il rougiroit de leurs éloges. Pourvu que Hagedorn nous lise sans ennui, que nous importent les fureurs de Bavius ? Pourvu que Gartner s'amuse de nos chansons, que nous font les mépris de Scioppius ?

Tu sais que depuis long-tems l'aimable Poésie & la pesante Erudition se font une guerre obstinée ; j'ai entendu raconter l'origine de cette dissention. Je ne me flatte pas, il est vrai, de faire revenir par-là no-

tre siecle, il me suffit, mon ami, que tu m'accordes ton suffrage.

Dans un canton inconnu des Géographes, entre les provinces Belgiques & les états François, est situé un vallon étendu, dont la Mélancolie & la Gaieté ont fait leur partage. Une partie offre un paysage riant, une autre, remplie de ruines affreuses, présente un aspect sauvage. La partie que la nature s'étoit plue d'orner de prés fleuris, & de bosquets charmans, étoit le siege d'un Rossignol. Dans l'autre canton, où des masures ruinées par le tems, restes malheureux d'un superbe palais, offroient un siege à la Mélancolie, étoit le nid d'un Hibou.

Souvent la joie conduit le Rossignol à l'amour, & l'amour l'invite à chanter : il suit la nature, il chante, lorsqu'elle le lui ordonne, il se taît lorsqu'elle ne l'inspire plus, & n'arrache point avec effort des soupirs amoureux! Souvent, pendant la nuit, le petit Orphée par la magie de son art, attire les Oiseaux du canton sur les branches voisines, & ranime les folâtres zéphirs : aux accens de sa voix, les fleurs altérées qui déja inclinoient leur tête apesanties, les relevent comme rafraichies par la rosée; les arbres se balancent & semblent se faire des caresses.

Tandis que tout cédoit avec joie au pou-

voir de ses chants, le Hibou ne se laissa point entraîner; il voyoit d'un œil d'envie que la vallée l'écoutoit avec transport. Il étoit furieux de se voir troublé dans ses spéculations, lorsque sur son nid, comme sur le trépied, il mesuroit la forme & la dimension de chaque pierre. Dans son orgueil sçavant, il se croit descendu en ligne directe du Hibou de Pallas, qui, selon lui, s'occupoit gravement à compter les Serpens de la tête de Méduse. Furieux, le Hibou cherche souvent à déprimer l'art du chanteur par des hurlemens critiques.

Te tairas-tu, maudit bavard, lui dit-il un jour, pourquoi viens-tu par tes sottises me troubler dans mes sçavantes recherches? C'est en vain que tu t'efforces de plaire aux sages. Jadis les chants des Rossignols résonnoient d'un ton bien différent; mais il est oublié, cet art que la nature n'a donné en partage qu'aux Rossignols de l'antiquité. Comment oses-tu chanter à leur exemple; comment les oiseaux peuvent-ils supporter ton jargon insipide? Mais non, transporté de joie, on prête l'oreille à ce jeune écervelé; & moi, vieux Hibou, bien plus sçavant que lui, on me méprise. O tems! ô meurs! où l'on écoute des babillards, & où les Hiboux sont sans considération, pendant que la faveur de Minerve a élevé un de mes ayeux au rang de

l'Aigle qui sert Jupiter. Ce Hibou, exalté par tous les Sages, a souvent écouté les chants des Rossignols de l'Attique; & c'est par lui que ma famille a hérité d'un de leurs airs. Il l'a chanté à son fils, qui l'a enseigné à ses neveux, & c'est ainsi que par une suite d'ayeux il a été transmis sans alternation jusqu'à moi. Cependant si tu es encore avide de gloire, mérite d'être mon disciple, je t'enseignerai la vraie maniere de chanter.

Enfin tout ce que dit le Hibou, n'étoit que le langage de l'aveugle prévention: mais qu'attendre autre chose d'un Hibou? Cependant le nouveau chanteur, affectant l'air grave d'un pédant de Collége, se met en devoir de mettre au jour son chant antique. Mais quel mélange désagréable d'accens de Rossignols, & de cris discordans, objets de la raillerie de tous les oiseaux, sort de son rauque gosier! Il se démene comme un Peintre grimacé dont le pinceau grossier cherche vainement d'attraper l'art magique de Dürer. Quelque coups de pinceau de maître, attrapés comme en songe, percent encore ce cahos, mais l'art & la délicatesse sont ensevelis sous un amas de traits lourds & grossiers, Aux cris lugubres du Hibou, la verdure naissante des feuilles pâlit, les fleurs, la tête panchée, se flétrissent, & du fond des boçages retentissent les éclats de rire des Faunes.

Faunes. Quel ſort funeſte ? ſon art ne lui attire que du mépris.

Son cœur qu'enflâme déja le deſir de la vengeance, s'irrite encore davantage, en voyant le Roſſignol rire avec les autres oiſeaux ; & c'eſt le Roſſignol qui portera la peine de la rudeſſe de ſon goſier. Le Hibou invoquant le ſecours de la nuit, ſe met à la pourſuite de ſon ennemi, & il eſt prêt de de l'atteindre, avant que celui-ci ait pu ſoupçonner le danger.

Déja tout eſpoir de ſalut eſt évanoui de ſon cœur : mais Appollon le protecteur des arts, prend auſſi la défenſe du Roſſignol. Il tremble à la vue du péril, mais il eſt encore plus ſaiſi de frayeur en ſe ſentant abattre : ſon petit corps s'appeſantit, & ſes pieds qui déja touchent à terre, commencent à s'allonger & à ſe gonfler. Il court ſur le gazon en cherchant à s'élever dans les airs. Tel en Afrique un peſant Autruche fuit à travers les plaines arides ; il déploie ſes aîles, qui, ſans l'élever, ne laiſſent pas que de procurer à ſes longs pieds une courſe plus rapide. Son corps s'élance, & à meſure qu'il s'alonge, il prend auſſi de la largeur : ſon plumage forme un habillement complet : ſes aîles déployées pour voler, préſentent des bras qui ſont encore élevés. Le bec ſe perd & s'applatit ; toute la

tête offre des traits humains. Le feu brille dans ses yeux, la sérénité sur son front, & la candeur sur ses joues. L'harmonie des tons devient au milieu de ses chants un poème touchant, rempli de plaintes amoureuses. Le Chanteur des airs, échappé à la mort, par la faveur d'Apollon, devient parmi les hommes, un Poète, un tendre Racine, dont les touchans accords rempliront la scène tragique, & forceront les cœurs sensibles à répandre des larmes.

Le nouvel homme qui d'abord se contemple avec admiration, cherche des yeux son ennemi. Le Hibou étoit disparu: saisi de crainte à la vue de ce prodige, il s'étoit retiré avec précipitation, lorsqu'au milieu de son vol il étoit sur le point de l'atteindre. La colere qui l'avoit excité à la vengeance, fait place à la crainte. Perché sur un vieux sicomore, il regarde de loin, & semble douter encore de ce qu'il voit. A peine a-t-il apperçu le Rossignol, sous la figure d'un homme, que sa fureur redouble de voir échouer son projet. L'impuissance de sa rage le fait retourner à son nid: là il remplit l'air de ses cris lugubres, & maudit son destin.

Dieux injustes, s'écrie-t-il, quels tourmens vous me faites souffrir! voilà donc comme vous punissez l'audace! Eh quoi!

feroit-ce fa préfomption, nourrie par la frivolité qui le rendroit digne de participer à la nature de l'homme? Il ne vous fuffit pas de l'épargner, & de ne pas me venger: non, vous le récompenfez encore! Et moi qui à force d'application, évite la lumiére, moi qui veille pendant la nuit: moi, vous ne me récompenfez point! O Minerve, je te conjure par la faveur que tu as daigné accorder au Hibou dont je defcens, fauve ma gloire! vole à mon fecours, fais-moi éprouver la métamorphofe! Par reconnoiffance tu me verras toujours combattre pour ta gloire, & être l'ennemi de tes ennemis.

Minerve eft fourde à fes cris. La Déeffe jadis n'avoit fait choix de cet oifeau que pour fa vigilance; & qu'eft-ce que c'eft que la vigilance dénuée d'efprit & de fageffe?

Au lieu de la Déeffe de la Sageffe, le Hibou eft exaucé par la Déeffe de la Stupidité: elle efpere qu'un jour il lui fera des Difciples. Le Hibou éprouvant les effets de la métamorphofe, faute de fon nid dans le vallon: à la place de fa large poitrine, s'avance un gros ventre, gonflé d'orgueil, & dont le poids énorme eft foutenu par des jambes lourdes & épaiffes. Ses aîles s'allongent, & leurs extrémités forment des mains qui répondent auffitôt à leur vocation; car

la droite ſemble déja tracer des lignes pour ſe rendre immortelle par des *in-folio*, tandis que la gauche ſe meut comme pour feuilleter des livres. Les plumes de ſon corps ſe transforment en habits poudreux, pendant que celles de ſa tête ſe changent en cheveux poſtiches, & mal arrangés: enfin, ſa phiſionomie paroît dans tout ſon jour. L'envie & l'application imbécille paroiſſent dans ſes yeux; l'orgueil & le mépris ſillonent ſon front, tandis que la groſſiere ironie lui contracte le nez. Le bec qui hurloit ci-devant, eſt maintenant une bouche qui vomit des torrens d'injures; le Hibou eſt déſormais un pédant, un Orbilius redoutable. L'eſprit lui manque encore, la Stupidité ne peut lui donner ce qu'elle n'a pas elle-même; mais au lieu d'eſprit elle lui remplit la tête de préjugés.

Cependant le Fils apocryphe de Minerve ayant paru dans le monde, reſta toujours ce qu'il étoit; ſous la figure de l'homme, il paſſoit la journée dans ſon cabinet à grifonner, & ſous celle d'Hibou, il reſtoit dans ſon nid à hurler. Entraîné par ſon inſtinct, il ſe retire ſouvent dans les maſures, où il s'efforce de reſtituer les tombeaux, de déterrer des urnes, de déchiffrer des inſcriptions, & de meſurer tous les traits. Il veut faire des mo-

numens sacrés, dignes de toute notre application, des bévues faites par quelque Tailleur de pierre de Rome.

Les qualités du corps se communiquent à l'ame. Comme autrefois ses yeux ne pouvoient supporter la lumiere du jour, & qu'ils ne s'ouvroient que pour voir la nuit, ainsi son ame ne peut supporter aujourd'hui la lumiere de la sagesse, cherchant toujours dans les ténébres où ses rayons se perdent. Un chemin droit conduit-il à la connoissance, il se gardera bien de le suivre; il aime mieux égarer son Lecteur dans des labyrinthes. Les notes ne lui servent qu'à embrouiller ce qui étoit clair. Lorsqu'entassant citation sur citation, & qu'infatué de lui-même, il ensevelit sous la fange de ses variantes la beauté qui nous touche dans Horace, il pense que la derniere postérité lui en doit des hommages, & de la reconnoissance. Celui qui lit autrement que lui, est un sot, un imbécile, il deshonore sa patrie.

Sa haine implacable poursuit sans cesse le Rossignol devenu Poète: il lui intente procès, ainsi qu'à tous les modernes, il le cite au tribunal de la Stupidité, où il est juge & partie: mais on ne l'écoute pas: il crie; le Poète le laisse crier, & à peine a-t-il pincé les cordes de sa lyre, que les cœurs sont à lui.

Le Hibou laisse sa haine pour héritage à ses Disciples, qui tous à l'envi cherchent à diminuer le parti du goût, & qui chantent victoire avant d'avoir combattu l'ennemi. Le feu de cette guerre ne sera jamais éteint, tant qu'on verra parmi nous de ces essaims de Hiboux, sous la forme humaine, acharnés à mutiler les Grecs & les Romains.





FABLES DE M. GLEIM.

M. *Gleim* eſt né à Halberſtadt, où il a rempli différens poſtes pour le ſervice du roi de Pruſſe. Aujourd'hui il eſt Secrétaire du Chapitre de cette même ville & Chanoine de celui de Walbeck. Ce n'eſt qu'en 1756, qu'il a donné ſes Fables, diviſées en deux Livres, dont chacun en contient vingt-cinq : celles du premier Livre ſont toutes de ſon invention : celles du ſecond ſont pour la plûpart imitées de *Phédre*, de *la Fontaine* & de *Gai*. Il faut avouer que ſi M. *Gleim* n'avoit que le mérite d'avoir composé ſes Fables, il ne tiendroit pas un rang fort diſtingué parmi nos Poètes : car, on chercheroit vainement dans ſes Apologues cette vérité & cette moralité qui caractériſent celles d'Eſope. Ce Fabuliſte a cependant un mérite ; c'eſt celui de poſſéder dans un degré éminent le talent de narrer ; il regne d'ailleurs de la briéveté dans ſon expreſſion ſans tomber dans la ſéchereſſe, & de la naïveté dans ſon ſtyle ſans dégénérer dans

le burlesque. Mais c'est le genre lyrique qui paroît être celui de M. *Gleim* : ses Chansons anacréontiques & ses Chants de guerre, lui ont acquis parmi nous une réputation immortelle.



I.

Le LION, le TIGRE & le VOYAGEUR (1).

A son Altesse Royale, le Prince FRÉDÉRIC *de Prusse, qui avoit demandé à l'Auteur, en lui montrant les gravûres pour les Fables de la Fontaine, s'il savoit aussi faire des Fables.*

L'AUTRICHE & la Saxe s'étoient liguées pour envahir ta chere patrie, ô mon Prince! Déjà elles avoient fait le partage des diverses Provinces, lorsque Frédéric notre Pere quitta nos murs, & vola à la tête de son Armée, au-devant de notre ennemi : il le vit, le battit, & revint son vainqueur. C'est quand je vis le Héros de retour que je racontai la Fable du Tigre.

Un Tigre décoré de l'extérieur le plus beau, mais d'un naturel farouche & cruel, attaqua un pauvre Voyageur, qui, conti-

(1) Cette Fable se rapporte à l'année 1746.

suivant tranquillement son chemin, chantoit un cantique à la gloire du Créateur. L'Animal féroce étoit sur le point de le déchirer de ses griffes tranchantes..... Qu'en arriva-t-il ? Un Lion généreux voit du fond de son antre, ce combat inégal. Aiguilloné par son grand courage, il s'élance de sa retraite, il se jette sur le Tigre, & le tient à la gorge..... La vaste Forêt retentit au loin de ses terribles rugissemens. Enfin, il sort vainqueur du combat; le Tigre nageant dans son sang est étendu sur l'arène. Le Lion le foule aux pieds...... Le Voyageur, craignant le courroux du Héros, lui demande la vie : alors le Lion d'un air majestueux le regarde, & il retourne satisfait dans son antre.



II.

Le MILAN & la CIGOGNE.

Un Milan, à la vue d'une Cigogne, fondit sur une Alouette; & dès qu'il l'eut entre ses serres, il la plume & il la croque. Ah! s'écrie la Cigogne, la pauvre Alouette! Il n'y a qu'un moment qu'elle chantoit encore si bien! Treve de soupirs, dame Cigogne, dit le Milan!..... Je plains bien plus cette pauvre Grenouille que tu viens d'avaler. Il

n'y a qu'un moment qu'elle coassoit encore si bien !



III.

Le LION & le RENARD.

SIRE, dit le Renard parlant au Lion, je suis fâché de vous apprendre une chose, mais je ne puis plus m'en taire. Savez-vous que l'Ane a l'insolence de gloser sur le compte de votre Majesté. Il dit qu'il ne voit pas ce que je trouve de si grand en vous, & que votre courage lui paroît assez équivoque : il prétend que vous ne donnez pas de grandes preuves de générosité, ni de justice, & que vous égorgez sans distinction : enfin, pour lui, qu'il ne pouvoit vous louer.

Le Lion se tut un moment, & puis il dit : Renard, qu'il dise de moi ce qu'il voudra ! que m'importent à moi, les discours d'un Ane ?





IV.

L'Aigle & l'Alouette.

Un Aigle prenant son essor vers le Soleil, rencontra une Alouette qui se balançoit dans le vague des airs, & qui tiroit de son gozier la plus douce mélodie. Le Roi des airs, pour mieux écouter son chant, ralentit son vol, prête une oreille attentive, & se sent ravi de plaisir. Ainsi quand *Frédéric* joue de sa flûte, *Graun* (1) prête une oreille attentive, & sent un plaisir céleste. Pose-toi sur mes aîles, dit l'Aigle à l'Alouette, je te porterai dans une de ces spheres élevées! Non, dit-elle; je chante ici-bas sur la terre, les louanges du Créateur de tous les Etres, & toi, tu voles pour sa gloire dans une sphere supérieure!



V.

Le Cigne & le Canard.

Un Cigne aussi blanc que la neige, voguant, les aîles déployées sur la Sprée paisi-

(1) Célébre Musicien & compositeur.

ble, rencontra un Canard. Dis-moi un peu; mon cher Cigne, se mit à lui dire le Canard, tu ne sais donc pas chanter? car je ne t'ai jamais entendu. Pourquoi est-ce que tu gardes ainsi le silence? est-ce que tu serois muet?......

Mon ami, comme je ne chante pas des mieux de ce monde, je prends le parti de me taire; je suis surpris que toi, avec ta voix aigre & désagréable, tu n'imite pas mon silence. Que gagne-tu par tes cris? Voit-on le Rossignol louer tes efforts? mais non, tu vas toujours ton train. Pourquoi est-ce que tu chantes? est-ce que tu serois imbécile?

Qu'appelle-tu imbécille! s'écrie le Canard, imbécille toi-même! Et aussi-tôt il vomit un torrent d'injures contre le Cigne, qui ne lui répondit point, & qui poursuivit tranquillement sa route.

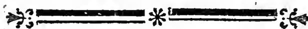


VI.

Le Cerf, le Lievre & l'Ane.

Un Cerf, décoré d'une ramure superbe, se promenoit à l'entrée d'une Forêt. Un Liévre venant à passer par-là, s'arrête, & se met à regarder le Cerf; ensuite s'avançant en bondissant, il dit: Regarde-moi donc! je suis

aussi un petit Cerf; car je n'ai qu'à dresser mes oreilles, & je me trouve décoré d'une ramure comme toi! Un Ane qui broutoit près de là, l'ayant entendu, s'écrie aussitôt: Va, tu as raison, nous sommes tous trois de la même race, moi, le Cerf, & toi. Le Cerf jettant sur eux un regard de dédain, s'en retourne au fond du bois.



VII.

La Jardiniere & l'Abeille.

D'un air empressé, une Abeille voltigeoit çà & là, & tiroit la douceur de toutes les fleurs. Petite Abeille, lui dit la Jardiniere, qui la prit sur le fait, tu tires le suc de toutes les fleurs, tu ne sais donc pas qu'il y en a beaucoup qui enferment du venin? Oui, je le sais, reprit l'Abeille, mais je n'en tire que la douceur, pour le venin je l'y laisse.



VIII.

Le Renard & le Dogue.

Dans le Royaume de sa majesté Lionne, pays dont Esope, Phédre & la Fontaine,

nous ont raconté tant de merveilles, quand une riche Bête venoit à mourir, ses héritiers chargeoient toujours maître Renard d'en faire l'oraison funébre. Un Loup-Cervier, dont la taniere regorgeoit de provisions, étant décédé, l'Orateur monta sur une éminence, & exposa le cours de sa belle vie de la maniere suivante:

« En ce jour de deuil & d'affliction, je » viens, mes chers freres, r'ouvrir vos plaies. » Vous savez tous quelle consolation les veu- » ves & les orphelins ont perdu dans celui » que nous louons ici par nos pleurs; car les » pleurs sont les meilleurs orateurs. Hélas! » quel ami des Bêtes étoit ce Loup! le mal- » heureux entroit les larmes aux yeux dans » sa taniere toujours ouverte, il n'en sortoit » jamais que ses larmes ne fussent essuyées! » Hélas! il déchargeoit toujours ses épau- » les du fardeau qui l'accabloit, & il soula- » geoit son cœur par ses conseils & par ses » biefaits. Qu'est-il donc de plus juste » que notre douleur? ainsi répandons un » torrent de larmes sur le tombeau de celui » qui, par sa bienfaisance & par sa piété, » nous servoit à tous d'exemple ».

Un Dogue étant accroupi près de là, écoutoit & faisoit la grimace: Renard, dit-il enfin, je t'en prie, ne mens pas comme tu fais! Il y a six mois que j'ai entendu pronon-

cer ton discours pour ton Loup-Cervier par un Homme: oui, je te jure, par un Homme: Je l'ai écouté pendant long-tems: à la fin, voyant qu'il ne disoit pas un mot de vrai, je me suis enfuis Eh! pourquoi louer les coquins après leur mort? Va, Renard, laisse cette mode aux Hommes!



IX.

Le LION & les trois TIGRES (1).

Un Lion étoit assoupi. Les soins de son empire & la garde de ses sujets, ne lui permettoient pas de se livrer à un sommeil tranquille; il reposoit en se tenant sur ses gardes, toujours prêt à s'élancer, soit pour épouvanter, soit pour châtier ses ennemis.

Trois Tigres le virent ainsi couché: Voyez-vous, dit l'un d'eux! voici le moment de surprendre notre ennemi dont la puissance ne peut être domptée à force ouverte: son empire nous appartient, nous en ferons le partage. Nos Tigres d'accord entr'eux forment une ligue qu'ils cimentent de leurs sermens. Quelque précaution qu'ils prirent pour jurer leur alliance, le bruit en parvint aux oreilles du Lion qui en fut étonné, &

(1) Cette Fable est de 1756.

qui crut à peine ce qu'il entendoit. Deux des Tigres avoient déjà juré, lorsque le Lion, dans l'ardeur de son courage, s'élance & se jette à la gorge du troisieme Tigre, & l'étrangle avant qu'il ait eu le tems de jurer l'alliance. Le second en fut quitte pour un coup de dent, le troisieme, prenant la fuite à propos, loua la prudence du Lion, & se moqua du Tigre blessé, qui, en courant de toute sa force, répétoit souvent: le Lion seroit à nous, s'il nous avoit attendu.



X.

La Délibération des CHEVAUX (1).

« AH! s'écria un jeune Coursier, esclaves » que nous sommes, nous méritons bien de » porter le joug. Où voit-on encore des » Chevaux généreux qui aspirent à la liberté? » Oh! que jadis nos peres étoient heureux! » Quels héros! ils étoient libres, & courageux: ni l'Anglois, ni l'Espagnol, ni le » Polonnois, ne savoient ce que c'étoit que » de fléchir; la vaste forêt leur offroit un » séjour commode, & sans craindre de s'ex» poser dans la campagne, ils paissoient à » leur gré dans l'univers entier. Et nous,

(1) Fable, imitée de Gai.

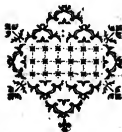
» viles Esclaves, nous subissons le joug, » nous travaillons comme des Bœufs. Forts » comme nous sommes, l'Homme foible » nous tient assujettis, l'Homme!.... Amis, » considérez seulement cet animal imparfait! » Voyez ce qu'il est, ce que nous sommes! » Ce n'est pas une pareille créature que la » Nature a destinée à être le maître des su- » perbes Coursiers; & si donc, il ne marche » que sur deux pieds! Fait-il comme nous » trembler la terre sous ses pas? sent-il com- » me nous de loin le combat? est-il plus cou- » rageux que nous, & fait-il flotter une cri- » niere comme celle qui pare notre cou? Et » toutefois, mes amis! c'est-là le maître qui » nous gouverne: nous le portons, nous » faisons ses guerres, nous livrons ses ba- » tailles, & c'est lui qui triomphe & qui » entend les chants de victoire: cependant, » la bataille qu'il a gagnée est notre ouvrage. » Et quelle est notre récompense? à décorer » son char de triomphe; & peut-être hélas! » quelques jours après, à traîner une odieuse » charrue. Ah! mes amis, sortons de cet in- » digne esclavage, brisons le joug, rendons- » nous libres! Eh! y a-t-il rien de plus aisé, » si nous nous servons de toutes nos forces? » qu'en pensez-vous?

A ces mots il se tut. Un bruit confus, un hennissement d'approbation s'éleva dans l'as-

semblée, & chacun fut de son avis. Il n'y eut qu'un Cheval blanc expérimenté, un Nestor dans son espece, qui s'y opposa, & qui leur parla ainsi: « La nature, il est vrai, nous a » doué de cette prestance majestueuse, & » elle a donné de la force à la corne de nos » pieds; mais par une faveur plus bénigne » encore, elle a pourvu l'homme de raison, » & d'intelligence. Qui est-ce qui a bâti l'é- » curie où nous sommes à l'abri du Loup » & du Tigre, des orages & des frimats? » Qui est-ce qui nous garantit des atteintes » de la faim, lorsque nous voyons mourir » avec douleur la verdure des pâturages? » Qui est-ce qui détourne alors la misere de » nos rateliers? C'est l'Homme, mes amis, » c'est l'Homme bienfaisant que le Ciel nous » a donné. Il nous répand l'avoine qu'il a » moissonnée pour nous; il séche pour nous » l'herbe nourrissante, & il la serre sous le » toît. Il est vrai, nous y mettons du nôtre; » mais nous ne faisons pas un pas pour rien, » chaque jour il nous donne le boire & le » manger, & s'il fête un jour, nous le fêtons » avec lui: nous le servons, il nous sert, » nous vivons ensemble. C'est ainsi que ce » Grec célébre, le Coursier Bucéphal qui » portoit jadis l'Homme Alexandre, étoit » Roi dans l'Écurie; comme son Maître l'é- » toit sur le Trône: arrivoit-il dans un champ

» où il avoit de la Gloire à moissonner, » Bucéphal étoit un Héros; tous deux, le » Cheval & l'Homme firent la conquête de » l'Univers, & partagerent la gloire du » triomphe. Sans l'Homme, saurions-nous » les hauts faits de Bucéphal? Il seroit enseveli dans une nuit profonde, l'animal généreux »!

Jamais l'orateur Cicéron n'adoucit si bien les Romains emportés, que ce Nestor n'adoucit ses Confreres. Toute la troupe des Rebelles, jusqu'à leur Avocat, se mit à l'entourer, & il la conduisit paisiblement dans l'Écurie.





FABLES

DE M. LESSING.

M. *Lessing*, un de nos plus beaux génies, est né dans l'Electorat de Saxe, & a fait ses études à Leipzig. Il a presque toujours vécu à Berlin, où il a publié ses premiers Ouvrages : mais depuis quelques années il demeure à Breslau, où il est revêtu d'un emploi de finance. Quoique cet Auteur se soit exercé avec un succès presqu'égal dans tous les genres de littérature, c'est dans la Poésie dramatique qu'il s'est le plus distingué. Sa *Miss Sarah Sampson*, Tragédie Bourgeoise est remplie de situations vraiment tragiques : ses Comédies sont pleines d'esprit, de bonnes plaisanteries, & sont surtout bien dialoguées, qualité qui manque souvent aux comédies Allemandes. On ne peut pas dire cependant qu'aucune de ses pieces soit sans défaut : mais elles ont toutes un ton original qui enchante, soit à la lecture, soit à la représentation. Il seroit à souhaiter, pour la gloire du théatre Allemand, que M. *Lessing* remplît la promesse

qu'il a faite de donner une édition corrigée de toutes ses Œuvres. Le recueil de ses Fables, qu'il a donné comme le premier volume de tous ses Ouvrages refondus, a paru il y a déjà six ans, & fait desirer la suite.

L'Auteur s'est beaucoup attaché au genre de l'Apologue : non-seulement il a augmenté ses Fables de plus des deux tiers ; mais il les a encore accompagnées de cinq dissertations sur la théorie de l'Apologue. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus ; les François étant en état de juger de tout l'ouvrage, par la traduction que M. *d'Anthelmy*, Professeur à l'Ecole royale militaire vient de donner au Public (1).

Il regne en général dans les Fables de M. *Lessing*, une briéveté & une simplicité qui le distinguent de tous les autres Fabulistes, & si j'ai réussi à bien rendre l'esprit de l'Auteur, on y remarquera l'art de dialoguer, qui se trouve aussi bien dans ses Fables que dans ses Comédies. J'avois donné autrefois quelques unes de ces Fables dans le Journal étranger (2) : on les trouvera ici augmentées presque des deux tiers. Le caractere de simplicité que l'Au-

(1) Fables de *Lessing*. A Paris, chez *Vincent*, & *Pankoucke*, 1764.

(2) Novembre, 1761.

teur a imprimé à ces Apologues, & la préférence qu'il a donnée à la prose, l'ont rendu plus facile à traduire que tous les autres Fabulistes Allemands.



I.

L'APPARITION.

Assis au fond d'un bois solitaire où j'avois coutume d'observer les animaux, je voulus donner à une de mes Fables cette parure vive & légere de la Poésie, sous laquelle la *Fontaine* a fait paroître l'Apologue. Je méditois, je choisissois, je rejettois, mon front brûloit, & tous mes efforts étoient inutiles. Plein de dépit, je me levai avec précipitation, lorsque tout-à-coup la Muse de la Fable m'apparut.

Jeune Disciple, me dit-elle en souriant, à quoi bon la peine que tu prends? La vérité a besoin des grâces de la Fable; mais pourquoi la Fable auroit-elle besoin des grâces de l'harmonie! Tu veux donc assaisonner les épices. C'est par l'invention que tu dois te montrer Poète, quant à ton style, il doit être celui du simple Historien.

Je voulus répondre; mais la Muse dis-

parut. « Elle disparut, entens-je dire à un » de mes Lecteurs ? Si tu veux nous faire » illusion, tâche d'observer un peu mieux » la vraisemblance. Est-ce dans la bouche » d'une Muse que tu devois mettre ces mau» vais raisonnemens que ton incapacité te » suggere ? Cette adresse à la vérité, est as» sez ordinaire. «

Fort bien, mon Lecteur; il ne m'est point apparu de Muse : je racontois une simple Fable, dont tu as tiré toi-même la morale. Je ne suis pas le premier, ni ne serai le dernier qui aura cherché à faire passer ses rêveries pour des oracles.



II.

Jupiter & le Cheval.

PERE des animaux & des hommes, (ainsi s'exprima le Cheval en haranguant Jupiter assis sur son trône) je passe pour une des plus belles créatures dont tu aies décoré la terre, & mon amour-propre m'ordonne de le croire; il me semble cependant qu'il y auroit encore bien des choses à perfectionner en moi.

Parle, dit Jupiter en souriant, quelles perfections, desirerois-tu de plus!

Mais, reprit le Cheval, si mes jambes étoient plus hautes & plus souples, je serois sans doute plus agile; un cou de cigne ne me siéroit pas mal; avec un poitrail plus large, je serois bien plus vigoureux; & puisque tu m'as destiné à porter l'Homme ton favori, la selle que le cavalier me met sur le dos pourroit bien m'être naturelle.

Un moment, repartit Jupiter. Alors il prononça d'un air grave les paroles de la création. Aussi-tôt la poussiere se réunit, s'organisa, fut animée, & soudain parut devant le trône de Jupiter le hideux chameau.

A cet aspect, le Cheval fut saisi d'une secrète horreur.

Voilà des jambes plus hautes & plus souples, un long cou de cigne, une poitrine plus large, une selle naturelle : veux-tu que je te transforme ainsi?

Le Cheval frémit encore davantage.

Va, reprit Jupiter, pour cette fois sois instruit sans être puni. Cependant, pour te faire souvenir de tems en tems de ta témérité, ainsi dit Jupiter en jettant un regard conservateur sur le chameau, continue d'exister, & que le Cheval ne t'apperçoive jamais sans frémir.

III.

Le ROSSIGNOL *&* *le* PAON.

UN Rossignol trouva parmi les chantres des bois beaucoup d'envieux & point d'amis. Peut-être serai-je plus heureux parmi les oiseaux d'une autre espece : il dit, & vole vers le Paon.

Beau Paon, je t'admire.... Je t'admire aussi, aimable Rossignol.... Eh bien, soyons amis, reprit le Rossignol : nous n'aurons pas sujet de nous porter envie ; tu es aussi agréable à l'œil que je le suis à l'oreille.

Le Rossignol & le Paon devinrent amis.

Kneller & *Pope* étoient meilleurs amis que *Pope* & *Addisson.*

IV.

Le LOUP *&* *le* BERGER.

LA contagion enleva à un Berger tout son troupeau : le Loup l'apprit & se hâta de venir en faire au Berger son compliment de condoléance.

Est-il possible que tu aies perdu tout ton troupeau ! ce troupeau si joli, si bon, si

gras ! Ah ! je ſuis ſi touché de ton malheur, que je ne ſaurois retenir mes larmes.

Je te remercie, reprit le Berger : je vois que tu as un cœur bien compâtiſſant.

Oui, ajouta le Chien du Berger, toutes les fois qu'il ſouffre du malheur d'autrui.



V.

Le Rossignol & le Milan.

Un Milan fondit ſur un Roſſignol qui charmoit la contrée par la douceur de ſes accens. Puiſque tu chantes ſi bien, dit l'Oiſeau vorace, tu dois être un morceau des plus friands !

Etoit-ce par malice ou par ſimplicité que le Milan raiſonnoit ainſi ? C'eſt ce que j'ignore. Mais hier j'entendis dire à certain homme : Cette femme qui fait ſi bien des vers, doit être une femme charmante ! Et c'étoit aſſurément par ſimplicité !



VI.

Le Phœnix.

Après bien des ſiecles le Phœnix jugea à propos de ſe faire voir de nouveau

Dès qu'il parut, les Animaux & les Oiseaux de toute espece, s'assemblerent autour de lui. Tous les regardoient avec surprise & avec admiration : puis, dans leur ravissement, ils s'exhalerent en louanges.

Mais bientôt un mouvement de compassion força les meilleurs & les plus sociables d'entre eux, de détourner leurs regards, & de s'écrier en soupirant : Le malheureux Phœnix! son sort est de n'avoir ni compagne, ni ami : car il est l'unique dans son espece.



VII.

Le Loup-Belliqueux.

MON Pere, de glorieuse mémoire, disoit un jeune Loup au Renard, mon Pere se rendit formidable dans toute la contrée : il triompha successivement de plus de deux cens ennemis dont il précipita les ames dans le sombre empire de la mort. Faut-il être surpris qu'à la fin il ait succombé?

C'est ainsi, reprit le Renard, que s'exprimeroit chez les hommes un Orateur empoulé dans son oraison funebre; l'Historien diroit tout simplement : les deux cens ennemis dont il triompha successivement, furent

des Brebis & des Anes; & l'ennemi qui le fit succomber, fut le premier Taureau qu'il osa attaquer.



VIII.

La Cigale & le Rossignol.

Je t'assure, dit la Cigale au Rossignol, que mes chants ne manquent point d'admirateurs.... Ah nomme-les moi un peu reprit le Rossignol.... Par exemple, les Moissonneurs laborieux m'écoutent avec plaisir, & tu ne disconviendras point que ce ne soient-là les gens les plus utiles dans la société des hommes?

Non, je n'en disconviens pas, dit le Rossignol; mais malgré tout cela tu n'as pas lieu de t'enorgueillir de leurs suffrages. Ces bonnes gens, tout occupés de leur travail, n'ont pas pour l'ordinaire le goût bien délicat. Ne t'imagine donc pas que tes chants soyent de quelque mérite, à moins que le Berger tranquille, qui joue lui-même très-bien de la flûte, ne te prête l'oreille avec un doux ravissement.





IX.

Les CHIENS.

O QUE notre race a dégénéré dans ce pays-ci, dit un Barbet qui avoit voyagé ! Dans la partie du monde que les Hommes appellent les *Indes*, c'eſt là qu'on trouve encore de vrais Chiens, des Chiens (le croirez-vous, mes freres?) qui n'ont pas peur d'un Lion; & qui l'attaquent hardiment.

Mais viennent-ils à bout de le vaincre, demanda au Barbet un vieux Chien de chaſſe?

C'eſt ce que je n'ai pas vu & je n'oſerois l'aſſurer. Mais, penſes-y donc, attaquer un Lion!

Oh! continua le Chien de chaſſe, s'ils ne peuvent pas le vaincre, tes Chiens des Indes que tu nous vantes tant, ne valent pas mieux que nous; ils ſont ſeulement beaucoup plus ſtupides.



X.

Le HIBOU *&* *le* CHERCHEUR *de Trésor.*

C'ÉTOIT un Homme bien injuste, qu'un certain Chercheur de trésor! Pendant qu'il fouilloit dans les ruines d'un vieux château, il apperçut un Hibou qui prit une Souris maigre & la mangea. Quelle action abominable pour l'Oiseau philosophe, pour le favori de Minerve, s'écria l'Homme!

Eh quoi, reprit le Hibou, parce que j'aime la solitude & la méditation, tu veux que je vive de l'air? Je sais bien que vous autres Hommes, vous voudriez exiger cela de vos Sçavans.

XI.

Le PÉLICAN.

LES Parens ne sauroient faire trop pour des Enfans d'un bon naturel. Mais lorsqu'un imbécille de Pere s'épuise pour un vaurien de Fils, l'amour, dans ce cas-là, devient une extravagance.

Un bon Pélican, voyant languir ses petits, se déchira la poitrine avec son bec

tranchant, & les rafraîchit de son sang. J'admire ta tendresse, lui cria un Aigle, & je plains ton aveuglement. Eh ne vois-tu pas, que parmi tes petits, tu as couvé plus d'un indigne Coucou!

En effet il en étoit ainsi : car le froid Coucou avoit introduit ses œufs dans le nid du Pélican..... D'ingrats Coucous méritoient-ils que leur vie fût achetée à un tel prix ?

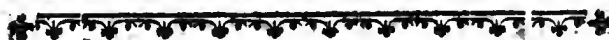


XII.

Esope & l'Ane.

L'ANE dit à Esope : La premiere fois que tu parleras de moi, fais-moi dire quelque chose de bien sensé, & de bien spirituel.

Te faire dire quelque chose de bien spirituel ! mais alors tu serois le Moraliste, & moi l'Ane.



XIII.

La Statue de Bronze.

UNE Statue de bronze, sortie des mains d'un excellent Artiste, se fondit en masse par la chaleur d'une affreuse incendie. Cette

masse tomba entre les mains d'un autre Artiste, qui, par la supériorité de son génie, composa une nouvelle Statue, différente de la premiere, quant au sujet, mais ressemblante, à l'ancienne, quant au goût & à la beauté.

L'Envie l'ayant vue en grinça les dents; elle eut recours à cette foible consolation : « Cet Homme-là n'auroit jamais composé » ce morceau, assez passable d'ailleurs, si » la matiere de l'ancienne Statue, ne lui en » eût pas fourni les moyens.



XIV.

L'ENFANT & le SERPENT.

Un petit Garçon jouoit avec un Serpent apprivoisé. Ma bonne petite bête, disoit l'Enfant, je n'en agirois pas si familiérement avec toi, si l'on ne t'avoit pas ôté ton venin. Vous autres Serpens, vous êtes bien les créatures les plus méchantes, les plus ingrates : oh ! je n'ai pas oublié ce qui arriva à un pauvre Campagnard, qui, ayant ramassé un Serpent, peut-être de tes ayeux, qu'il trouva transi de froid, le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il reprit ses forces, qu'il mordit son bienfaiteur qui en mourut.

Tu me furprens, dit le Serpent: il faut que vos Hiftoriens foient bien partiaux! les nôtres racontent la chofe tout différemment: ton Homme prétendu charitable, croyoit que le Serpent étoit réellement gelé; & comme il lui vit une très-belle peau, il ne le ramaffa & ne le mit dans fon fein que pour l'écorcher. Cela étoit-il bien?

Ah, tais toi! reprit l'Enfant, quel eft l'ingrat qui ne fait pas s'excufer!

Fort bien, mon Fils, interrompit le Pere qui avoit écouté cette converfation. Cependant fi jamais tu entendois parler d'un trait d'ingratitude extraordinaire, commence avant de rien croire, par examiner toutes les circonftances. Les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats; mais l'univers eft plein de protecteurs à vues petites & intéreffées, qui méritent bien, mon Fils, de ne trouver, au lieu de reconnoiffance, que du mépris & de l'ingratitude.



XV.

Le LION & l'ANE.

QUAND le Lion d'Efope alla au bois avec l'Ane, qui, par fa voix terrible devoit lui aider à chaffer les animaux fauva-

ges, une Pie babillarde, lui cria ainsi du haut d'un arbre : Belle compagnie pour un Lion ! n'as-tu pas honte d'aller avec un Ane !... Tais-toi, bavarde, repartit le Lion, je peux bien permettre de marcher à mes côtés à celui qui m'est utile.

C'est ainsi que pensent tous les Grands, lorsqu'ils daignent admettre un inférieur dans leur société.

XVI.

L'AVARE.

QUE je suis malheureux ! Ainsi s'écria un Avare en se plaignant à son Voisin. La nuit passée on m'a enlevé un trésor que j'avois enterré dans mon jardin, & on y a mis une maudite pierre à la place.

Eh bien, répondit le Voisin, dès que tu ne faisois point usage de ton trésor, je ne vois pas qu'il y ait grand mal à cela. Tu n'as qu'à t'imaginer que cette pierre est ton trésor, & tu n'en sera pas plus pauvre.

Et quand je n'en serois pas plus pauvre, repartit l'Avare, un autre n'en est-il pas plus riche ? Un autre plus riche ! ah ! j'en rage !



XVII.

JUPITER & la BREBIS.

LA Brebis avoit beaucoup à souffrir de la part de tous les autres animaux ; elle s'en plaignit à Jupiter qui l'écouta favorablement & lui dit : Je vois bien, ma bonne créature, que je t'ai créée avec trop peu de défense ; c'est une injustice qu'il faut que je répare. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes & ta bouche de dents terribles ?

Oh non, dit la Brebis, je ne veux rien avoir de commun avec les animaux carnassiers.

Aimes-tu mieux que je mette du venin sous tes dents ?

Ah ! reprit la Brebis, les bêtes vénimeuses sont si détestées !...

Eh bien que veux-tu donc ? Je vais attacher des cornes à ton front & donner de la force à ton cou.

Point du tout, Pere bienfaisant : je pourrois devenir aussi querelleuse que le Bouc.

Cependant si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même.

Il faut cela, dit la Brebis en gémissant. Oh, en ce cas, Pere bienfaisant, laisse-moi telle que je suis : car le pouvoir de nuire en excite, à ce que je crains, le desir, & il vaut mieux souffrir le tort, que de le faire.

Jupiter bénit la bonne Brebis, & dès ce moment elle oublia de se plaindre.



XVIII.

Le Cerf & le Renard.

Le Cerf dit un jour au Renard : Ah malheur à nous autres animaux, plus foibles ! Le Lion vient de faire alliance avec le Loup.

Avec le Loup ! reprit le Renard. Oh passe encore ! Le Lion rugit, le Loup hurle ; de cette maniere nous pourrons toujours nous sauver à tems par la fuite. Mais ce seroit fait de nous tous, si jamais le redoutable Lion s'avisoit de faire alliance avec le Linx patelin.





XIX.

Les Furies.

Mes Furies commencent à vieillir, dit Pluton au Messager des Dieux, il m'en faut qui soient plus fraîches & plus jeunes : va-t-en faire un tour-là haut sur la terre, & choisis-moi trois personnes propres à remplir l'emploi que je leur destine. Mercure obéit & partit.

Peu de tems après, Junon dit à Iris : ne pourrois-tu pas me trouver parmi les Mortelles deux ou trois Filles sages, mais parfaitement sages ? Tu m'entends bien : j'aurois grande envie de confondre Venus qui se vante d'avoir assujetti tout le Sexe. Va, & tâche de me faire cette découverte. Iris part & parcourt tous les coins de la terre, mais inutilement. Elle prend le parti de revenir. Ah ! s'écria Junon en la voyant arriver toute seule, est-il possible ! O vertu ! ô chasteté !

Déesse, dit Iris, j'aurois bien pu t'amener trois filles, qui toutes trois étoient parfaitement sages, qui toutes trois n'avoient de leur vie souri à un homme, qui toutes trois avoient détruit dans leur cœur jusqu'au

germe de l'amour; mais hélas! je suis arrivée trop tard. Comment trop tard, dit Junon? Oui trop tard: Mercure venoit de les enlever pour Pluton....

Pour Pluton! Et que veut faire Pluton de ces Filles vertueuses!... Des Furies.



XX.

Minerve.

Caisse, Ami, laisse ces petits rivaux tout paîtris de fiel, ces petits envieux de ta réputation croissante! Pourquoi ton esprit veut-il immortaliser leurs noms destinés à l'oubli.

Dans la guerre insensée que les Enfans de la terre entreprirent contre les Immortels, les Géants opposerent à Minerve un Dragon effroyable. Mais la Déesse saisit le Monstre, &, d'une main formidable, elle le lança contre le firmament. Là il brille encore; & ce qui fut si souvent la récompense des hauts faits, devint le châtiment digne d'envie d'un Monstre.





XXI.

L'Ombre de SALOMON.

Un bon Vieillard ſupportoit le poids & la chaleur du midi pour cultiver ſon champ de ſes propres mains, quand tout-à-coup il apperçut ſous le vaſte ombrage d'un tilleul un Fantôme céleſte. Je ſuis Salomon, dit l'Eſprit : que fais-tu là bon-homme ?

Mais ſi tu es Salomon, comment peux-tu me le demander ? Ne m'as-tu pas conſeillé de ſuivre dans ma jeuneſſe l'exemple de la Fourmi ? Eh bien, je l'ai ſuivi, je l'ai obſervé & j'ai appris d'elle à amaſſer.

Tu n'as appris ta leçon qu'à demi, répliqua l'Ombre : retourne une ſeconde fois auprès de la Fourmi, & apprends auſſi d'elle à te repoſer dans l'hiver de tes ans & à jouir de ce que tu as amaſſé.



XXII.

Le préſent des FÉES.

Deux Fées bienfaiſantes ſe rendirent près du berceau d'un jeune Prince qui de-

vint un des plus grands Monarques de son tems.

Je fais présent à mon Favori, dit l'une des Fées, du regard perçant de l'Aigle, à qui rien n'échappe dans son vaste empire, pas même le plus petit insecte.

Ce présent est beau, ajouta la seconde Fée : le Prince deviendra un Monarque pénétrant. Mais l'Aigle ne possede pas seulement l'avantage d'appercevoir les plus petits insectes; il a de plus le mérite de ne point les poursuivre & de les mépriser. Et c'est-là le présent que je veux faire au Prince.

Je te remercie, ma Sœur, de cette restriction, repartit la premiere Fée : j'avoue que beaucoup de grands Princes eussent été encore plus grands, si, doués d'un esprit transcendant, ils ne s'étoient point abaissés jusqu'aux plus petits détails.



XXIII.

Contestation des Animaux sur le droit de préséance ; en quatre Fables.

(1)

Il s'éleva une vive contestation parmi les Animaux sur le droit de préséance. Pour terminer notre différend, dit le Cheval,

consultons l'Homme : il n'est point partie dans la cause, ainsi il ne sauroit être partial dans son jugement.

Mais, repliqua la Taupe, a-t-il assez de sagacité pour cela ? Car pour bien connoître nos perfections, souvent très-cachées, il a besoin de l'esprit le plus subtil.

Voilà qui est sagement pensé ! ajouta le Mulot.

Oui, sans doute ! s'écria l'Hérisson. Pour moi, je ne saurois croire que l'Homme ait assez de pénétration pour cela.

Taisez vous ! leur cria le Cheval d'un ton imposant. Nous savons bien, que ceux qui ont le moins sujet de se fier à la bonté de leur cause, sont toujours les plus portés à révoquer en doute, la sagacité de leur Juge.

XXIV.

(2)

L'HOMME fut pris pour Juge.... Un mot, l'Homme, lui cria le Lion majestueux, dis-moi un peu avant de prononcer, quelle regle prétens-tu suivre pour déterminer notre mérite ?...

Quelle regle je prétens suivre ? Vraiment ;

je marquerai vos rangs suivant le degré que vous m'êtes plus ou moins utiles....

A merveille! repartit le Lion offensé. En ce cas-là, je ne manquerois pas d'être placé fort au-dessous de l'Ane. Tu ne peux pas être notre Juge, l'Homme! sors de l'assemblée!



XXV.

(3)

L'HOMME s'éloigna.... Eh bien, dit la Taupe d'un air moqueur.... (le Mulot & l'Hérisson lui applaudirent) vois-tu, Cheval! le Lion pense aussi que l'Homme ne peut pas être notre Juge. Le Lion est de notre avis.

Oui, mais par de meilleures raisons! Ainsi dit le Lion en leur jettant un regard de mépris.



XXXI.

(4)

LE Lion ajouta ensuite : Cette dispute de prééminence, quand j'y pense bien, me paroît une dispute ridicule! Regardez-moi

pour le premier ou pour le dernier ; il m'importe fort peu. Suffit je me connois !... A ces mots, il se retira de l'assemblée.

Il fut suivi du sage Eléphant, de l'intrépide Tigre, du grave Ours, du fin Renard, du noble Cheval, en un mot de tous ceux qui sentoient leur mérite, ou qui croyoient le sentir.

Ceux qui se retirerent les derniers & qui se plaignirent le plus de la rupture de l'assemblée, furent le Singe & l'Ane.



XXVII.

L'HIRONDELLE.

CROYEZ-MOI, mes Amis, le grand monde n'est point fait pour le Philosophe, n'est point fait pour le Poète. On n'y sait point apprécier leur vrai mérite, & malheureusement ils ont souvent assez de foiblesse de le changer pour un mérite frivole.

Dans les premiers tems du monde, l'Hirondelle étoit un oiseau dont le chant étoit aussi mélodieux que celui du Rossignol. Mais bientôt elle s'ennuya d'habiter les bocages solitaires, & de n'être entendue & admirée que du diligent Villageois & de l'innocente Bergere. Elle quitta son Ami

plus humble dans ses desirs, & s'établit dans la ville.... Qu'en arriva-t-il? comme on n'y avoit pas le tems de prêter l'oreille à ses chants divins, elle oublia insensiblement à chanter, & elle apprit à la place à bâtir.



XXVIII.

Le jeune & le vieux Cerf.

Un Cerf, à qui la nature bienfaisante avoit prolongé la vie pendant plusieurs siecles, dit un jour à un de ses petits-fils: Je me souviens encore très-bien du tems où l'Homme n'avoit pas encore inventé l'arme à feu.

Que ce tems dut être heureux pour notre espece, dit le jeune Cerf en gémissant!

Tu conclus trop vîte, dit le vieux Cerf: le tems étoit différent, mais il n'étoit pas meilleur. L'Homme, à la vérité, n'avoit point alors d'armes à feu, mais il avoit des arcs & des fleches, & nous étions tout aussi mal dans nos affaires qu'à présent.



XXIX.

Le BERGER *&* *le* ROSSIGNOL.

FAVORI des Muses, la foule importune des insectes du Parnasse, te chagrine & t'irrite! Ecoute & apprend de moi ce qui fut dit un jour au Rossignol.

Chante, dit un Berger au Rossignol qui se taisoit pendant une des plus agréables soirées du printems.

Hélas! dit le Rossignol, les Grenouilles font tant de bruit, qu'elles m'ôtent l'envie de chanter. Ne les entens-tu pas?

Oui, sans doute, reprit le Berger; mais ce n'est que parce que tu ne chantes pas que je les entens.

XXX.

*L'*OURS *danseur* (1).

UN Ours fort habile à la danse, ayant rompu sa chaîne regagna la forêt qui l'avoit vu naître. Là, entouré de ses confre-

(1) Les Fables suivantes ne se trouvent point dans le recueil nouveau de l'Auteur; je les ai tirées du premier volume de la collection de ses Œuvres. Elles sont en vers, & c'est au sujet de ces Fables que M. *Lessing* dit, que si ce n'eût été la singularité, il les auroit mises en prose.

res, il se campa sur ses pieds de derriere & leur dansa un menuet. Voyez, Messieurs, leur cria-t-il, voilà ce qu'on appelle la perfection de l'art ; voilà ce qu'on apprend dans le monde, imitez mon adresse, imitez mon talent si vous le pouvez ! Va, lui dit un Ours, le doyen de son espece, cette adresse, cet art, quelque difficile, quelque rare qu'il soit, ne nous offre que ta servitude & la bassesse de ton esprit.

Etre un Homme à qui l'artifice & la flatterie tiennent lieu d'esprit & de mérite, être un Homme qui s'éleve par la cabale, qui usurpe la faveur de son Prince, qui se joue de sa parole & de ses sermens, être enfin un habile Courtisan, est-ce un éloge, ou une satyre ?



XXVI.

Le Soleil.

L'ASTRE qui nous ramene la clarté du jour.... « Halte là, Poëte, apprends à par- » ler intelligiblement : quand tu viens nous » conter tes fornettes, il faut encore se rom- » pre la tête pour te comprendre.... » Eh bien soit. Le Soleil fut donc interrogé un jour, s'il n'étoit pas bien fâché de voir,

que le vulgaire, trompé par l'apparence, croyoit que sa grandeur immense, ne comprenoit guères plus d'un palme dans son diamètre. Moi, dit-il, je m'affligerois de voir que de petits esprits pensent avec petitesse? Non, pourvu que ces génies éminens, qui suivent les sentiers obscurs de la vérité, qui séparent l'être de l'apparence, pourvu que ceux-là ayent une connoissance plus exacte de mon essence, je m'embarrasse peu de l'ineptie des autres qui ne parlent de moi que d'après leur sens.

Poètes que le beau feu du génie soustrait aux regards du vulgaire, ne vous laissez point abattre par la critique des petits esprits, satisfaits de vous-même, apprenez à penser avec fierté comme le Soleil.



L'AMOUR Conjugal (1).

CLORINDE mourut. Au bout de six semaines, son époux la suivit : son ame, dégagée des liens du corps, s'arracha du tumulte du monde & prit tout droit le chemin du Paradis. Ah bienheureux saint Pierre, s'écria-t-il, ouvrez-moi s'il vous

(1) Ce Poëte a fait aussi quelques Contes, dont voici deux d'un contraste frappant.

plaît !... Qui est là ?... Un bon Chrétien.
Et qu'a-t-il fait ce bon Chrétien !... Hélas
depuis que la prisie m'a étendu sur le grabat, j'ai passé les jours & les nuits dans la priere & dans la crainte. Ouvrez vîte, je vous prie !... La porte s'ouvre. Ah, ah, c'est le mari de Clorinde ! Entrez, entrez, mon ami, lui dit saint Pierre : allez là-bas près de votre chere moitié, vous y trouverez de la place. Quoi ! ma Femme dans le Paradis ? Comment vous avez reçu chez vous Clorinde ? Adieu ! grand merci de vos peines, bienheureux saint Pierre ! je trouverai de la place ailleurs.



XXXI.

DAMON & THÉODOR.

Le ciel obscurci menaçoit la terre de terminer le plus beau jour d'été par un horrible orage. Damon & Théodor reposoient tranquillement sous un berceau rafraîchissant : deux Amis qui eussent été un rare exemple d'amitié, s'ils eussent eu besoin du monde pour témoins de leur tendresse mutuelle. L'un rencontra dans les bras de l'autre, ce que le ciel ne fait trouver qu'aux ames vertueuses. Ils s'amusoient par les entretiens

tretiens les plus affectueux, où l'enjouement se mêloit sans cesse à la gravité. Cependant le tonnerre grondoit dans les airs & faisoit fléchir le genoux de l'esclave du vice. Mais la vertu, qu'a-t-elle à craindre, lorsque Dieu menace le méchant! Damon & Théodor restoient calmes & tranquilles.... Mais tout-à-coup il s'éleva une pensée terrible dans l'ame de Damon : « Si un trait de la » foudre m'arrachoit mon ami de mes cô» tés....» Avec la même vîtesse que cette pensée répandit la terreur dans son cœur & effaça la sérénité de son front, avec la même vîtesse, ô destin impénétrable, il l'avoit accomplie. Privé de vie, Théodor tomba aux pieds de Damon, & le foudre s'en retourna triomphant dans les airs. Bras du Dieu du tonnerre, si c'est moi que tu as visé, tu n'as que trop bien atteint ton but. Il dit, tire son épée, se la plonge dans le sein, & expire sur le sein de son Ami.

Tendres amis, faites hommage à cette Histoire par une sainte larme. Pleurez; mais représentez-vous vivement la douceur de mourir avec un Ami.

FIN des Fables & Contes



CONTES POÉTIQUES,

DE M. DE KLEIST.

Nos Poètes ont souvent mis en vers des aventures touchantes & tragiques, qu'ils ont données sous le titre de *Contes* (1), & que je donne ici sous celui de Contes poétiques. M. *de Kleist* & M. *Gellert* se sont acquis beaucoup de réputation dans ce genre ; ils y ont répandu cette douceur & cette sensibilité qui fait le fond de leur caractere. Le premier a inventé la plupart de ses sujets, le second n'y a mis que son style, ayant tiré une grande partie des siens de divers ouvrages Anglois & François. Quant aux Contes

(1) Il est à observer que le mot Allemand *Erzæhlung*, n'a pas la même signification que celui de Conte dans la langue Françoise. *Erzahlen* signifie plutôt *narrer*, ou *raconter* que *conter*. On entend par conte, une histoire faite à plaisir & dans le dessein d'amuser. Les fictions déjà connues & le merveilleux de la Fable, ne doivent pas même entrer dans ce que les François désignent par le mot conte. C'est assez pour faire juger de la différence qu'il y a entre les contes que je traduits & l'idée que ce mot doit présenter naturellement aux François.

de M. *Geſſner* & de M. *Wieland*, ils ſont déjà d'un genre différent : le ſtyle y eſt beaucoup plus poétique, & les tableaux ſont d'une compoſition plus riche, ſurtout ceux du dernier.



THÉMIRE & AGATHOCLES.

THÉMIRE abandonnée par le volage Agathocles, commença à prendre la vie en averſion. Toute livrée à ſa douleur, elle fuyoit le grand monde dont elle étoit aimée : elle fuyoit juſqu'à l'amitié même. La terre ne lui paroiſſoit plus un ſéjour de plaiſirs : la prairie lui ſembloit moins riche en fleurs, & le Soleil avoit perdu de ſon éclat. Elle alla ſe confiner dans un Château ſitué au milieu d'une ſombre forêt, où elle ſe promenoit ſouvent ſous les voûtes des arbres, ſans être touchée du chant de Philomele, ni du murmure d'une ſource qui fuyoit à travers la plaine : la vie lui étoit un fardeau, & n'être plus lui paroiſſoit le plus grand bonheur & l'unique objet de ſes vœux.

Ah! ſe diſoit-elle ſouvent, faut-il que j'aie aimé Agathocles pour le déteſter à préſent, & pour m'affliger à jamais ? Hélas! je le croyois auſſi fidéle qu'aimable : ce n'eſt

que sa douleur, ce ne sont que ses larmes qui lui ont gagné mon cœur! J'étois plus touchée de sa vertu & de sa candeur, que de tous les attraits de la jeunesse. Mais toutes ses protestations, tous ses sermens, ne venoient pas du cœur, ils ne venoient que de ses levres. Va! cruel! je suis, il est vrai, la victime de ton imposture, mais tromperas tu le Ciel comme tu m'as trompée: Crains-le! il punit le parjure! Peut-être un jour tes remords te feront sentir doublement les maux que tu me fais souffrir.... Je ne le souhaite pas. Je ne veux pas que tu nourrisses dans ton ame une douleur éternelle. Viens une fois seulement visiter ma tombe, & donne quelques pleurs à mes cendres, en disant: Ici repose celle que j'ai tant affligée! elle vivroit encore, la fidelle Thémire, si elle m'avoit moins aimé.

C'est ainsi que Thémire passoit sa vie dans ce séjour solitaire: le chagrin secret qui la dévoroit, paroissoit de la résignation & de la tranquillité, mais n'en étoit pas...., Agathocles cependant recherché par les honneurs & par les faveurs des grands, s'étoit oublié dans les Cours étrangeres. Un repentir tardif s'empare enfin de son ame; sa premiere tendresse renaît dans son cœur léger; il retourne tout-à-coup.......Il vole sur les aîles de l'Amour, vers la retraite de sa Thé-

mire, il espere obtenir son pardon. Il arrive, il la voit, il s'empare de sa belle main..... Mais quelle est sa frayeur!... Il semble atteint de la foudre.... Cette main étoit froide...... Arrête, s'écrie-t-il, arrête seulement un instant! Thémire, entens mes cris, rappelle ton esprit égaré! Arrête! je ne t'ai pas connue, je n'ai pas connu la moitié de mon bonheur. Je ne t'ai pas quittée par infidélité, ce n'est que par erreur: mon cœur eût donné tous les trésors de la terre, toutes les dignités pour le bonheur de te posséder. O! beauté remplie de vertu & d'innocence, jette encore une fois tes regards sur moi, & dis que ton cœur ne sauroit me haïr!....

Mais déjà son ame étoit dans l'Empirée, où elle recevoit la récompense de sa vertu, & où elle jouissoit de la félicité suprême. Agathocles saisi d'horreur, tombe évanoui! Il revient à la vie; mais le repos & la joie l'ont quitté pour jamais: La contrée à longtems entendu répéter ses plaintes. Tous les objets qui se présentoient, renouvelloient sa douleur. Il ne pouvoit voir, il ne pouvoit oublier les lieux où elle se promenoit & où elle se reposoit, ni le réduit où elle étoit morte. Le Château de Thémire, autrefois ses délices, tout environné qu'il est d'arbres fleuris, ne lui paroît plus qu'un séjour affreux qui l'épouvante. Il envisageoit la mort com-

me un bonheur, & la vie comme un châtiment: le chagrin dont il étoit dévoré, le tourmentoit même dans son sommeil interrompu. Ainsi se passoient ses tristes jours, jusqu'à ce que son Prince, attaqué par de puissans voisins, l'eut appellé à l'Armée, où il se distingua, & où il contribua à procurer le repos & la paix à l'Etat: cependant le jour de la mort de Thémire, il alloit chaque année pleurer sur sa tombe, & tout le cours de sa vie ne fut qu'une longue plainte.



L'AMITIÉ.

A M. GLEIM.

LÉANDRE & Sélime, deux amis, liés par les mêmes goûts & par les mêmes sentimens de probité & de vertu, partirent ensemble pour des affaires, & confierent leurs jours à l'Élément perfide. D'abord des vents favorables enfloient leurs voiles, & soufloient vers la contrée que les Passagers voyoient déjà en esprit. Le rivage fuit à leurs yeux, & bientôt ils n'apperçoivent plus de toutes parts que l'air & les flots. Le firmament étoit serein, & brilloit dans tout son éclat. Ils naviguoient sur l'onde calme qui réfléchissoit l'astre du jour, & déjà ils appro-

choient du terme de leur voyage, lorsque tout-à-coup les vagues se souleverent. Un ouragan furieux se déchaîne & jette le vaisseau hors de sa route : il est poussé contre un roc, où il se brise avec fracas. Dans cette détresse, chacun cherche à éviter la mort ; du moindre débris du navire, on se fait désormais un navire..... Une planche tomba en partage aux deux amis : mais elle étoit trop légere pour un fardeau si pesant. Nous enfonçons ! s'écria Sélime, la planche ne sauroit nous porter tous deux ! je te dis adieu pour jamais, ô mon ami ! je veux que tu conserves tes jours, le monde perdroit trop en te perdant ; & d'ailleurs, si je ne t'avois pas, la vie me seroit un supplice. Non, s'écria Léandre, non mon ami, c'est moi qui mourrai !.... Mais Sélime quitta soudain la planche, & s'abandonna courageusement aux flots irrités. Cependant la Providence qui veille sans cesse sur tous les Etres, jetta un regard favorable sur le courage & sur la magnanimité de Sélime, & ne permit pas que la mer fût son tombeau. Des flots bienfaisans le porterent au rivage ; il y trouva Léandre.....Oh ! qui peut décrire les mouvemens de joie qu'éprouverent ces deux amis à la vue l'un de l'autre !..... Ils s'embrasserent les yeux inondés de larmes. Léandre s'écrie enfin : O ! trop fidéle ami,

dans quels tourmens m'a jetté ta cruelle amitié pour moi! Tu m'as fait éprouver dix fois les angoisses de la mort. Ce que tu as fait, je voulois le faire; car sans toi, je ne desire pas la vie..... O! mon ami, reprit Sélime, que serois-je sans toi? Que le Ciel soit loué qui te rend à mes vœux! Viens, adorons celui qui nous a délivré de la mort, & consacrons-lui le reste de nos jours. Ils se prosternerent sur le rivage, & rendirent graces à celui qui les avoit sauvés des flots; & leurs vœux pénétrerent au travers des nues... Léandre partagea tous ses trésors avec Sélime qui étoit pauvre en biens, mais riche en vertu; & Sélime ne les accepta que parce que son ami ne s'estimoit heureux qu'à ce prix. La bénédiction se répandit sur eux & sur leur maison: ils vécurent encore longtems pour le bonheur du monde.



ARISTE (1).

ARISTE, pendant un long voyage, ne vît pas un instant le Soleil qui étoit enseveli dans des sombres vapeurs: tantôt des vents orageux troubloient l'air agité, tantôt,

(1) L'invention de ce Conte est de notre célébre *Gellert*: elle m'a toujours plu à un tel point, que j'ai risqué de traiter le même sujet à ma maniere. (Remarque de M. de *Kleist*).

quand les vents se calmoient un peu, un déluge d'eau se précipitoit avec fracas sur la terre inquiéte. L'ame d'Ariste étoit sombre comme la région de l'air. Vainement il espéroit de revoir paroître au firmament le Soleil qui sembloit s'en être éclipsé pour toujours: dans son impatience, il accuse le Ciel d'embrâser tantôt la terre par ses feux, & de la noyer tantôt par ses eaux.... Tandis qu'il exhaloit ces plaintes, une fléche tombe à ses pieds..... Insensé! lui cria une voix du haut du Ciel, de quoi te plains-tu? Cette fléche t'auroit percé le cœur, si la pluie n'avoit détendu la corde de l'arc. Cesse de blâmer avec autant de témérité que de foiblesse, l'arrangement de l'Univers. Eh! quoi! tu prétens avec tes yeux de Taupe, pénétrer jusques dans les cieux! Va, celui que tu entens au sein des tempêtes, & celui que tu vois au dessus de ta tête dans l'éclair, celui-là a soin de tes jours.





CONTES POÉTIQUES DE M. GELLERT.



Le pauvre MATELOT.

Un pauvre Matelot avoit des dettes: il vint un jour trouver Philete, & lui raconta sa peine. Hélas! s'écrie-t-il, ayez pitié de moi, prêtez-moi cent écus!... Malheureux! je n'ai d'autre gage à vous donner pour votre sûreté, que ma seule bonne-foi: prenez compassion de mon sort, prêtez-moi les cent écus pour un an seulement. Philete, le généreux Philete, le protecteur de l'affligé, le pere des pauvres, lui compte avec joie son argent: Tiens, mon ami, lui dit-il, prens cet argent, & n'aye aucune inquiétude; je suis trop heureux d'avoir pu t'être utile; tu es honnête, & tu as de l'ordre, ainsi je te le donne sans assurance.

Un an, deux ans s'écoulent, notre Matelot ne paroît point. Quoi! auroit-il trompé Philete? Seroit-ce un fourbe? Mais non, le voici qui revient. Monsieur, dit-il, en entrant, à Philete; réjouissez-vous, je n'ai plus de dettes! Voilà deux cens écus que j'ai

gagnés avec votre argent, je vous en conjure, daignez les accepter; vous êtes un si brave homme! Je ne me rappelle point, répond Philete, de t'avoir jamais prêté de l'argent: Voici mon livre de compte, je vais le consulter, mais je suis sûr d'avance que tu n'y es pas. Le Matelot le regarde, il se taît avec tristesse, il se plaint ensuite de ce que Philete ne veut pas recevoir l'argent. Il va, il vient, il sort, il revient les mains encore pleines. Tenez, Monsieur, lui dit-il, voilà le reste de toute ma fortune, voilà encore cent écus! prenez-les, & ne me laissez que la gloire de la reconnoissance. Je suis content, je n'ai plus de dettes; c'est à vous seul que je dois ce bonheur; & si vous voulez mettre le comble à vos bienfaits, sur ce que je vous apporte, prêtez-moi encore cinquante écus. Tiens, lui répond Philete, tiens mon ami, voici ton argent! Garde le fruit de ton industrie: ta bonne foi & ta probité te l'ont justement acquis! Sois mon ami. Cet argent est à toi: tu ne me dois que cent écus, je les donne à tes enfans.

Mortel, que tous tes soins ne tendent qu'au bien des autres mortels: plus tu es généreux, plus tu approches de la Divinité! en contribuant au bien-être des hommes, tu ne fais qu'ajouter à ton propre bonheur:

apprens que tu éleves l'ame de celui que tu obliges avec noblesse !



ALCESTE.

PLUS encore par les malheurs que par sa propre faute, Alceste avoit perdu tous ses biens dans le commerce. Saisi pour dettes, il languissoit dans les prisons. Aucun ami ne s'offroit pour lui donner du secours ; Londre étoit cependant remplie de gens qui, dans sa fortune, auroient, disoient-ils, tout sacrifié pour lui. Son fils seul, encore dans la tendre jeunesse, voulut hazarder de lui rendre la liberté. Sa tendresse pour son pere, le fait voler chez Valere, l'un de ceux dont Alceste avoit le plus emprunté. Honteux embarrassé, il le conjure avec les plus tendres larmes, de garantir la liberté de son malheureux pere.

Non, lui répond Valere, je n'y consentirai jamais. Quoi ! ce fourbe m'aura-t-il donc impunément dérobé une aussi grande partie de ma fortune ! Alceste ne me paye point, il ne recouvrera point sa liberté..... Combattu par la honte, la tendresse & le devoir, le fils se jette à ses genoux. Dieu ! qu'entens-je ? s'écrie-t-il. Ah ! n'insultez point aussi cruellement mon pere infortuné ! Il n'est

point fourbe, il n'est que malheureux! Laissez-moi prendre sa place dans les prisons où languit sa misere. Je ne cesserai point d'embrasser vos genoux, que vous n'accordiez cette grâce à ma vive priere.

La grandeur d'ame du jeune homme, surprend, étonne Valere. Bientôt la tendre compassion s'empare de son cœur; il se laisse émouvoir, &, fortement touché, le releve avec douceur. Oui, lui dit-il, tu as vaincu ma résistance; laisse-moi t'embrasser, ton cœur est digne de ta priere. Je remets en ta faveur toute la dette à ton pere; mais qui pourra déposer l'argent dû aux autres créanciers pour obtenir sa délivrance? Le jeune homme gémit..... Eh bien! écoute, je suis riche, je n'ai qu'une fille, je l'aime à l'idolâtrie, son cœur est digne du tien: sois mon Gendre! je te donne tout mon bien, avec la main de ma fille.

La Belle présente la main au vertueux jeune homme. Ah! quel fut le bonheur de ce couple charmant! Ils sortent tous les deux, & vont briser les chaînes de leur pere. Le fils s'offre le premier à sa vue, son épouse le suit...... Dieu! quel transport me saisit & m'enchante! Je les vois.... Arrêtons-nous, une scène aussi tendre ne peut qu'être sentie,



RHYNSOLT & LUCIE.

RHYNSOLT avoit fait des tentatives inutiles pour ravir la belle & vertueuse Lucie à son Epoux qu'elle aimoit. Le rang & le crédit de Rhynsolt lui donnoit accès dans la maison de Lucie; mais elle ne se laissa pas éblouir par la faveur dont il jouissoit, & elle lui fit sentir le mépris dû à la bassesse qui ose attenter à la vertu.

De quoi ne vient pas à bout le vice secondé par la grandeur! Pourquoi le feu dont le cœur de Rhynsolt est embrâsé, trouveroit-il des obstacles! Il abuse des forces insurmontables de la justice, il fait arrêter le mari de Lucie, & il se hâte de le condamner à mort. Mais quel est son crime? N'est-ce pas assez d'être l'époux de la plus belle des femmes qui refuse de s'écarter de son devoir, & qui ne veut aimer que son époux? Oui! Rhynsolt, calomnie la vie de Danwelt; & sur des lettres que l'infortuné n'a jamais écrites, il est convaincu de haute trahison, & le jour de l'exécution est fixé au lendemain.

Lucie se jette aux pieds de Rhynsolt, & le désespoir dans l'ame, elle demande la grâce de son époux: mais ses yeux baignés de larmes, ses cris douloureux qui devoient

exciter la compassion, ses regards qui exprimoient la langueur & la fidélité, ses mains qui se levoient vers lui pour l'implorer, ne faisoient qu'enflâmer de nouveau l'ardeur du Juge. Jamais Lucie ne lui avoit paru si belle. « C'est de vous, lui dit-il, que la vie » de votre époux dépend ». Il ne lui cache plus sa flâme criminelle. O! toi, chaste Muse, ne répéte pas ce qu'un monstre décoré de grandeur, a dit à une femme vertueuse.....

Pour tâcher d'ébranler sa constance, il la fait conduire dans le cachot de son époux, où il la laisse seule avec lui : ils sont dans les plus cruelles agitations, l'amour & le désespoir sont peints sur leurs visages. « O Danwelt! je ne peux donc pas te soustraire à la » mort! tu vas être livré à un supplice affreux! » Hélas si je n'oublie pas mon devoir, demain » tu ne seras plus: me pardonneras-tu ta honte? » Ordonne »...... Elle n'ose en dire davantage; elle se cache dans le sein de son époux. Cependant les pleurs de Danwelt se mêlent à ceux de son épouse. Quel choix affreux! Souffrira-t-il la mort, & la mort la plus cruelle.? Ah! ma chere Lucie, je suis trop foible! Si tu me délivres par ton ignominie, qui ne sera pas une tache à ta vertu, & toutefois..... O Dieu! A quels maux dois-je me résoudre?

Le lendemain arrive, & Lucie qui n'a

devant les yeux que la mort de Danwelt, se rend toute éplorée au Barbare qui, sans aucun remord, satisfait sa passion criminelle. Il ose même former des vœux pour l'avenir. Maintenant, lui dit-il en riant, vous êtes libre de tirer votre cher époux de prison ; cependant, pour qu'il ne mette plus d'obstacles à mes desirs, je n'ai pas négligé de faire ce que l'amour & la prudence m'ont ordonné. J'espere que vous ne m'en saurez pas mauvais gré.

Elle se retire, confuse d'avoir trahi son devoir, elle court au cachot de son mari : mais, ô Ciel! elle le voit étendu à ses pieds, la tête séparée de son corps. Elle reste sans mouvement, elle ne peut proférer une parole, les larmes ne coulent pas de ses yeux. L'excès de sa douleur la tire de son saisissement ; elle ne respire plus que la vengeance. Elle vole à la Cour de Charles : O! Roi, lui dit-elle, si l'outrage fait à la vertu vous touche, soyez attendri par mes larmes & par mes supplications! Vous ne pouvez plus être mon protecteur ; il n'en est plus tems, infortunée que je suis! vous ne pouvez que me venger : car Rhynsolt..... Punissez son crime ; la honte m'empêche de vous le dire. Lisez cet écrit, & sentez l'horreur de mes maux.

Charles lit, ses yeux se mouillent de lar-

mes, ils verſent des pleurs plus glorieux encore pour lui que pour la vertu qu'ils honorent. Princes, quel éloge! Charles lit, & ſes yeux ſe mouillent de larmes!....

Mais eſt-ce aſſez de pleurer ſur le crime?... Le Prince fixe un jour; le favori eſt obligé de comparoître, & Lucie paroît après. Connois-tu cette femme? dit Charles. Une frayeur ſoudaine trahit le ſcélérat; il avoue le crime, & pour couvrir la honte de Lucie, il offre de l'épouſer. Le Prince fait auſſitôt venir l'Evêque, & il aſſiſte lui-même à la Bénédiction nuptiale. L'acte que tu viens de faire, dit le Roi, ne l'aſſure point de ta foi: c'eſt la crainte que tu as de moi, qui te la fait épouſer. Pour que Lucie te pardonne ton crime, il faut que tu lui légue tout ton bien. Il le fait. Vous êtes vengée, Lucie, lui dit le Monarque, mais votre époux ne l'eſt pas, ſa mort ne doit pas être impunie: qu'on conduiſe Rhynſolt au ſupplice!



INKLE & YARIKO.

L'AMOUR du gain qui nous a enſeigné le premier à traverſer ſur un bois léger les flots furieux, & qui nous a inſpiré l'audace d'expoſer notre vie, ce bien précieux, ſur la

mer inconſtante : l'amour du gain, cette notion claire de profit & de perte, fit monter Inkle ſur un vaiſſeau. Il ſacrifie aux flots la vigueur de ſa jeuneſſe : car trafiquer étoit tout ſon eſprit, & calculer faiſoit ſon unique vertu.

Dévoré de la ſoif de l'or, il vole vers ces riches pays que nous avons convertis par le glaive, & que nous avons inſtruits dans notre religion & dans nos vices. Déjà il voit l'Amérique ; mais tout près du rivage, une tempête furieuſe s'éleve, & briſe le vaiſſeau. L'Equipage ſauvé ſur la côte, croit être échappé à la mort ; mais une troupe de Sauvages, tombe ſur les Anglois, & ceux qui ſont échappés aux flots, deviennent la proie de l'épée dévorante des Barbares. Inkle ſeul évite la mort ; il fuit dans un bois qui lui prête un azile. Hors d'haleine, à force de courir, l'eſprit troublé, l'Anglois ſe jette enfin au pied d'un arbre. Là, ſaiſi de crainte, il ſe repréſente l'horreur de ſa ſituation, incertain ſi la faim ou le glaive lui arracheront la vie.

Un bruit ſoudain frappe ſon oreille effrayée. Il voit s'élancer d'un buiſſon, une jeune Sauvage, qui, appercevant l'Européen couché à terre, le parcourt des yeux. Elle héſite. Que fera-t-elle ? Effrayée, fuira-

t-elle à la vue d'un homme? Non! Les beautés ſauvages ne ſont pas ſi farouches que nos Allemandes. Elle contemple l'étranger; ſon habillement, ſon viſage blanc & rond, ſes cheveux blonds & bouclés, ſes regards touchans & gracieux, charment la Belle, & l'arrêtent avec plaiſir.

Inkle de ſon côté eſt charmé des grâces ſauvages de la jeune fille. Elle ignoroit l'art de ſe déguiſer, & ſes regards ingénus trahiſſent les mouvemens de ſon cœur. Ses yeux exprimoient l'amour, & demandoient du retour. L'Indienne d'ailleurs étoit aimable, & d'une taille avantageuſe. Ce couple ſe parle d'abord par des geſtes, & bientôt, s'accoutumant à ce langage, il devient familier. Elle lui fait ſigne de la main, de ſuivre ſes pas, & elle le conduit dans une grotte, où elle a ſoin de lui apporter des fruits pour appaiſer ſa faim; puis elle lui montre une ſource pour ſe déſaltérer. Elle lui ſourit pour tâcher de lui inſpirer du courage & de la gaieté: ſans ceſſe elle le regarde, elle joue avec ſes cheveux, & paroît ſurpriſe de les voir bouclés.

Tous les matins, Yariko (ainſi ſe nommoit la jeune Indienne) couroit chercher de nouvelles proviſions pour ſon cher étranger, & par la tendreſſe la plus vive, elle

montroit chaque jour, quel cœur étoit placé dans une sauvage. D'autres fois elle lui apportoit des présents, & décoroit sa petite demeure de peaux chamarées, & de plumes de diverses couleurs ; ou quelquefois elle arrivoit, faisant briller sur sa gorge une nouvelle parure de beaux coquillages. Dès que la nuit avoit répandu ses voiles, elle le conduisoit près d'une cascade : là, notre Anglois s'endormoit au murmure des eaux, & aux accens de Philomele, tandis que Yariko, remplie d'une tendre pitié, veilloit presque chaque nuit sur son ami, couché dans ses bras. L'Europe a-t-il des cœurs aussi généreux ?

Bientôt l'Amour leur enseigne un langage. Ils s'entretiennent par des sons inventés par leurs besoins & par leur tendresse : enfin, Inkle entend son amante, & son amante l'entend. Souvent Inkle lui parle des avantages de son pays, des richesses de Londre & de la vie délicieuse qu'on y mene. Il ne desire que de pouvoir la conduire un jour dans cette ville ; elle l'écoute avec transport, & déjà elle est fâchée de n'y pas être. C'est-là, dit-il, que je te vêtirai de robes magnifiques ; c'est-là que tu rouleras commodément dans des maisons transparantes, traînées par de superbes Coursiers.

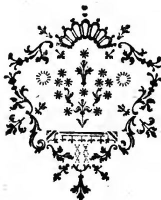
A ce récit, la jeune Sauvage pleure de

joie: impatiente de voir paroître un vaiſſeau, elle jette ſans ceſſe ſes regards ſur la vaſte mer. En peu de tems, la fortune lui fait découvrir ce qu'elle ſouhaite avec tant d'ardeur. Elle voit un vaiſſeau à la rade; auſſitôt elle court avec une frayeur mêlée de joie, avertir ſon cher étranger. Par tendreſſe pour lui, elle oublie ſa patrie, &, conduite par ſa main, elle monte auſſi gaiement ſur mer, que ſi le vaiſſeau qui la reçoit, étoit une maiſon de Londre,

Cependant le vaiſſeau continuant ſa courſe par un vent favorable, aborde à l'île de la Barbade (1); c'eſt-là qu'Inkle conſterné, réfléchit ſur ſon deſtin, & que tout-à-coup l'eſprit de Marchand ſe réveille dans ſon cœur, Revenir les mains vuides des Indes; quelle idée funeſte pour ſon avarice! Je n'aurai donc, diſoit-il, traverſé l'Océan terrible, & eſſuyé mille dangers que pour m'en retourner pauvre? Bientôt pour aſſouvir la ſoif de l'or qui le dévore, il ſe réſout de vendre ſon amante Il conduit Yariko au Marchand d'Eſclaves, &, convertiſſant la reconnoiſſance en cruauté, il vend, il livre à l'eſclavage, celle qui lui a conſervé ſes jours.

(1) La Barbade, île de l'Amérique & une des Antilles, appartenante aux Anglois. On y fait un grand commerce d'Eſclaves.

Yariko se précipite à son cou, elle se jette à ses genoux, elle prie, elle pleure, elle se lamente. Rien ne le touche. Il la vend. « Moi, » s'écrie-t-elle d'un ton plaintif, moi qui suis » enceinte, moi ! .... En est-il ému ! Oui ! » Pour la renchérir. Vous l'entendez, Mar- » chand, encore trois livres sterling!... Tenez, » dit l'Anglois satisfait, voici la femme, elle » s'appelle Yariko ».





CONTES POÉTIQUES

DE M. GESSNER.



INKLE & YARIKO(1).

Seconde partie.

MUSE, viens m'inſpirer, je veux chanter la ſeconde partie de l'hiſtoire d'Inkle & de Yariko. Si le Lecteur ne voit cette Fille arrachée à ſon triſte ſort, il reſtera en proie à l'horreur; ſon ame ſera douloureuſement affectée, s'il ne trouve enfin dans Inkle la trace du repentir, & un caractere d'humanité. Ce caractere n'eſt jamais tellement effacé du cœur de l'homme, qu'il n'éprouve quelque retour à la vertu & cette crainte ſalutaire qui naît des remords. Le germe de bonté qu'il porte en lui peut ſe

(1) Il eſt fâcheux pour l'honneur de l'humanité, que le morceau précédent ſoit une hiſtoire réellement arrivée, & que celui-ci ne ſoit qu'un conte de l'invention du Poète. Du reſte cette piece, qui ne ſe trouve point dans les œuvres de M. *Geſſner*, a été traduite par M. *Riviere*, ſecrétaire d'Ambaſſade de S. A. S, l'Electeur de Saxe, & a déjà paru dans le Journal étranger, Décembre 1761. Le Traducteur a bien voulu me permettre de l'inſérer dans mon recueil.

faire jour au travers de l'ivraie des passions. Je chante donc la délivrance d'Yariko, & le repentir d'Inkle.

Yariko fut vendue par son cruel amant au Gouverneur de l'île, qui n'eut pas plutôt appris l'histoire de ses malheurs & l'infidélité d'Inkle, qu'il ordonna au chef des esclaves de courir après lui & de le lui amener. Je veux, dit-il, que ce monstre subisse cinq années d'esclavage pour la juste punition de son crime.

Cependant Inkle étoit resté sur le rivage, enseveli dans une profonde rêverie. Qu'ai-je fait, s'écrioit-il! j'ai vendu à vil prix celle qui a sauvé mes jours, celle qui m'aimoit si tendrement!... La vue de cet argent gagné par un forfait n'est plus pour lui qu'un objet d'horreur; il le rejette avec indignation. Où suis-je, malheureux!... Oui, mon crime est affreux.... mais il est commis.... je l'ai vendue à un bon maître qui la traitera avec douceur.... Ah! je ne le prévois que trop, le souvenir de cette indigne action va empoisonner le reste de mes jours. Mais comment la réparer?... A ces mots il porte sa main encore avide vers cet argent qu'il desire & qu'il déteste. Un frissonnement affreux s'empare de son corps, un torrent de larmes coule de ses yeux. Ne me donne point à d'autres, ne m'abandonne

pas,...

pas.... je ne te refuse point d'être ton esclave, tu me verras supporter avec joie les travaux les plus rudes, pourvu que je sois avec toi, que je jouisse toujours de tes regards.... Oui, prends-moi pour esclave, & avec moi le malheureux fruit.... le malheureux fruit de ton amour. Voilà, disoit-il, voilà ses dernieres paroles, voilà le triste adieu qu'adressa sa bouche tremblante au plus coupable des hommes. Inkle devient pâle, une sueur d'angoisse inonde son front, ses genoux chancellent.

Tel est l'effroi d'un homme qui veut attenter à l'innocence d'une jeune beauté, lorsque tout-à-coup la foudre tombe à ses côtés, & brise l'arbre sous lequel il projettoit de commettre le crime.

Inkle étoit dans cet état d'anéantissement, quand les chefs des esclaves vinrent le saisir. Scélérat, lui dirent-ils, le Gouverneur te punit, & te punit légérement, il te condamne à cinq années de servitude. Quitte sur le champ tes habits, voici ceux qui te conviennent. Inkle se dépouille de ses vêtemens, & en prenant ceux des esclaves, les larmes couloient le long de ses joues. Ce châtiment est doux, s'écrioit-il, mon crime est effroyable! heureux encore qu'il soit vengé! le souvenir m'en deviendra peut-être moins douloureux.... On l'ha-

bille en esclave, on le traîne au travail; il se soumet sans murmure, & se croit plus tranquille depuis qu'il est puni.

Cependant la tendre Yariko pleuroit toujours l'infidélité de son Amant. Le maître à qui elle avoit été vendue, eut pour elle toutes sortes d'égards; peu après il la combla de présens, & la fit partir sur un vaisseau pour le rivage où elle avoit reçu le jour. Triste, abattue, elle considere la rapidité avec laquelle le vaisseau fend les ondes, & ses yeux humides ne quittent point la côte qui disparoit. Le Pilote la voyant plongée dans cette sombre rêverie, l'aborde & lui dit: Yariko, pourquoi ton ame est-elle en proie au chagrin? N'as-tu pas plutôt sujet de te réjouir, puisque nous te ramenons dans ta patrie, & que nous t'arrachons à une contrée où l'on t'a sacrifiée, où l'on t'a vendue? Moi, me réjouir, répondit cette Fille! Hélas! j'abandonne sur le rivage qui fuit devant nous un Amant infidele.... je le quitte sans avoir même la consolation d'arroser son visage de mes larmes.... Oui, quand même le cruel m'eût repoussée, j'eusse fait un heureux effort pour le serrer encore une fois entre mes bras. Ah! dites-moi.... où est-il, ce trop cher & trop perfide Amant? Le Gouverneur de l'île, reprit le Pilote, vous a vengée, & l'a con-

damné à cinq ans d'esclavage. Je l'ai vu au milieu d'une troupe d'esclaves succombant sous le fardeau du travail. Malheureux Inkle, dit-elle, oh pourquoi m'as-tu connue! Tu ne subirois pas à présent le châtiment d'un crime! Mais, Ami, dis-moi, comment supportoit-il ce triste état? que faisoit-il, que disoit-il au milieu des esclaves, où tu l'as vu? Quand je l'apperçus, repartit le Pilote, il travailloit le corps courbé sur terre: puis tout-à-coup se relevant, il considéroit ses habits d'esclave, sa hache, & pleuroit. Livrée de l'indigence, s'écrioit-il, vous êtes aujourd'hui mon plus riche ornement: & toi, ô ma hache, ma main s'enorgueillit de te manier, plus qu'elle ne feroit de porter un sceptre. Ah! si quelque rayon de joie peut éclairer encore ma triste vie, je le dois au plaisir que je goûte dans la punition de mon forfait. O Yariko.... ô ma chere maîtresse.... Mais qu'osai-je dire, malheureux! comment ma bouche peut-elle profaner le nom d'une Fille qui a de si affreux reproches à me faire! Tel étoit le langage de sa douleur, & les esclaves, compagnons de son infortune, quittoient leur travail, & l'écoutoient appuyés sur leurs haches. Amis, leur disoit-il, Amis.... si toutefois ce nom peut sortir de ma bouche, s'il m'est permis d'appeller quelqu'un

mon Ami; mais j'ai manqué d'humanité; quel homme voudroit me le permettre! méprisez, abhorrez-moi tous tant que vous êtes, je suis l'opprobre de la nature, je n'ai d'humain que la figure.... & je ne suis pas digne d'en porter le sacré caractere. Hommes, déteſtez-moi, fuyez-moi comme un monſtre qui n'appartient pas à votre eſpece. Ecoutez, & frémiſſez.

Sur ce rivage lointain une jeune & belle Fille a sauvé mes jours : elle m'a tendrement aimé; je lui promis de la conduire dans ma patrie, & de lui faire trouver dans mes bras la recompenſe de tous ſes bienfaits. Pleine de confiance & de tendreſſe, elle me ſuit ſur les ondes; nous abordons ici, & ici (tremblez au détail de la plus noire ingratitude) ici je l'ai vendue pour être eſclave, & avec elle le gage de notre union, le malheureux enfant qu'elle portoit dans ſes flancs. Que de larmes elle répandit! que de marques de déſeſpoir me donnoient ſes mains étendues vers le Ciel & vers moi! Ayez-moi en horreur.... je ne ſuis plus fait pour vivre avec des hommes. Oiſeaux, ne chantez pas quand je travaille, fuyez l'endroit où je ſuis comme un déſert qu'infectent des cadavres.

Yariko ſanglotte à ce récit, elle croiſe ſes mains ſur ſa tête, & ſe déſeſpere à

mesure qu'elle s'éloigne de la côte. Inkle.... mon bien-aimé.... tu pleures ton infidélité.... tu pleures! ah! je te la pardonne. Pourquoi m'éloigné-je de toi! ne te reverrai-je jamais.... & l'enfant que je porte est-il condamné à ne jamais sourire dans tes bras paternels, à ne jamais bégayer le doux nom de pere! Ah! que ne puis-je à tes côtés partager la moitié de ton malheur! & quand tu serois épuisé de fatigue, essuyer la sueur de ton front. Ce furent-là les plaintes de Yariko. Cependant on perd le rivage de vue, les yeux n'apperçoivent plus que l'immensité de la plaine liquide, & enfin elle voit à travers un brouillard épais sortir de loin le rivage natal.

Le sort d'Inkle étoit toujours le même; la triste pensée de sa méchanceté avoit creusé des rides sur son front; le repentir & les remords, le souvenir des vertus & de la tendresse d'Yariko avoit rallumé l'amour dans son cœur. Où es-tu, Yariko? je t'ai perdue pour jamais, toi! & mon enfant.... jamais il ne me nommera son pere.... si ce n'est peut-être pour frémir d'horreur quand tu lui apprendras combien ce pere fut barbare. Que je suis à plaindre! ce que j'ai de plus cher au monde ne peut se rappeller mon idée qu'avec tous les transports de la haine & du désespoir; & lorsque mon nom

échappera à leur voix plaintive ; autour d'eux tout recevra l'empreinte de l'épouvante.

Le malheureux Inkle vécut ainſi un an entier. Un ſoir il étoit couché ſous un arbre, au clair de la lune, & il verſoit des pleurs. Un chef d'eſclaves vient le trouver, & lui ordonne de le ſuivre. Il le conduit au jardin du Gouverneur de l'île. Inkle, lui dit celui-ci, tes remords & ton repentir ont fléchi le Ciel; on vient de m'apporter les préſens les plus riches pour ta rançon. Inkle l'écoute triſtement, la douleur qui ſiége dans ſon cœur & ſur ſon front en défend l'entrée à tout ſentiment de joie. Eh quoi ! lui demande le Gouverneur, tu ne reſſens aucune ſatisfaction de recouvrer la liberté ? Seigneur, répondit Inkle, les yeux baiſſés & mouillés de larmes, comment mon ame pourroit-elle s'ouvrir à la joie & à l'eſpoir d'obtenir grâce du Ciel ? Infortuné ! les ſoupirs continuels d'une maîtreſſe trahie, les cris d'une innocente créature, ne ſe reproduiſent-ils pas tous les jours pour m'accuſer ? Moi ! je ſentirois ce doux treſſaillement du plaiſir, moi qui ſuis rongé de l'horreur que je m'inſpire à moi-même ! Où trouver le bonheur ? Que dis-je, où trouver le repos ? En eſt-il encore pour moi ? Ah ! plutôt daignez per-

mettre, Seigneur, que je reste accablé sous le châtiment de mon crime, daignez permettre que je reste votre esclave. Inkle se tut; aussi-tôt les branchages de quelques arbres qui étoient proches de lui s'agiterent; une personne en sortit avec précipitation : c'étoit Yariko superbement vétue, des plumes de différentes couleurs garnissoient sa robe, ses cheveux étoient entrelacés de fleurs, un jeune enfant reposoit sur ses bras. Ah ! mon cher Inkle, s'écria-t-elle en sanglotant ! & elle court à lui, le presse contre son enfant & contre son sein. Ah.... cher Amant, ne te refuse pas à mes caresses, c'est moi qui te rachette de l'esclavage; voici ta fidelle Epouse, voici le bel Enfant qui te doit le jour. Inkle tombe à ses genoux, les embrasse; le saisissement lui ôte pendant quelque tems l'usage de la parole. Ah ! Yariko.... tendre Epouse.... & tu ne recules pas d'épouvante à ma vue ! & c'est toi qui me donnes la liberté ! Quoi tu peux aimer encore si tendrement un Homme qui a commis la plus détestable trahison, un Homme qui est indigne que tu laisses tomber sur lui un regard, si ce n'est un regard de haine & de mépris.... Leve-toi, mon bien-aimé, reprit Yariko, ne differe plus d'embrasser ton Epouse, & de donner à notre Enfant la bénédiction paternelle.



TABLEAU DU DÉLUGE.

SEMIRE & SEMIN.

DÉJA les tours de marbre étoient ensevelies sous les flots, déjà des vagues noires rouloient leurs masses énormes sur les têtes des montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher s'élevoit seul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnoit autour de ses flancs battus par les flots; les malheureux, qui dans leur désespoir, cherchoient à gravir sa cime, poussoient des cris lamentables, pendant que la mort, portée sur les ondes, poursuivoie la plante de leurs pieds. Là, une portion de la montagne se détache, & se précipite avec tout son fardeau d'hommes gémissans dans les flots mutinés: ici, des courans impétueux, formés par les pluies orageuses, emportent le Fils qui cherche vainement à sauver son Pere mourant, ou à traîner plus haut sa Mere désolée, entourée de ses autres Enfans. Il ne restoit plus que le sommet supérieur qui s'élevoit encore du fond des abîmes. Ce fut sur ce sommet, que Semin, jeune-homme généreux, avoit sauvé Semire, sa bien-aimée: deux tendres Amans qui venoient de se jurer un amour éternel. Ils étoient seuls, les flots

avoient englouti tout le reste, ils étoient seuls au milieu de l'orage & des vents furieux. Les torrens de pluie se précipitoient sur eux, le tonnerre grondoit au dessus de leurs têtes, une mer en furie, mugissoit sous leurs pieds. D'affreuses ténebres régnoient autour d'eux, à moins qu'ils ne vissent briller les éclairs au milieu de cette scene d'horreur. Chaque nuage portoit la terreur sur son front obscur, & chaque flot, chargé de cadavres, se rouloit à travers la tempête & cherchoit de nouvelles destructions. Sémire pressa son Amant contre son cœur palpitant, des larmes, mêlées avec les gouttes de la pluie, ruisseloient le long de ses joues pâles; elle dit avec des paroles entrecoupées : Il n'est plus de salut pour nous, ô mon bien-aimé! mon cher Semin! environnés de tous côtés par la mort affreuse!... O destruction! ô désolation! Toujours elle s'avance de plus près, la mort! Laquelle de ces vagues, ah! laquelle sera celle qui nous ensevelira? Soutiens-moi, ah! mon bien-aimé, soutiens-moi dans tes bras tremblans! Bientôt, bientôt, entraînés dans la destruction universelle, tu ne seras plus, je ne serai plus!... Voici....ô Dieu!...vois-tu ce flot! qu'il est terrible! le vois-tu à la lueur des éclairs! comme il s'avance! voici, ô Dieu!

ô Juge!... Elle dit & se pancha sur le sein de Semin.

Les bras défaillans de Sémin serrerent la jeune fille évanouie, ses levres tremblantes se turent: il ne voyoit plus la destruction d'alentour, il ne voit que son Amante évanouie, panchée sur son sein, & à cette vue, il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie & la pressant plus fortement contre son sein, il dit: Semire! ma chere Semire! reveille-toi! ah, reviens encore une fois sur cette scene d'horreur! Que tes yeux se tournent encore une fois sur moi! que tes levres décolorées, me disent encore une fois que tu m'aimes, que tu m'aimeras jusqu'à la mort! encore une fois, avant que nous soyions emportés par les ondes.

Il dit & elle se réveilla: elle tourna sur lui un regard dans lequel étoit exprimé la tendresse la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jettant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria: ô Dieu! O Juge! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous? Oh comme les eaux se précipitent! comme le tonnerre gronde autour de nous! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Eternel! O Dieu! Nos années s'écouloient dans l'innocence, toi, des jeunes hommes le plus ver-

tueux!... Malheur! ah malheur à moi! Ils ne sont plus, ceux qui combloient ma vie de mille douceurs! Et toi qui m'as donné la vie!... aspect cruel! ... les flots t'ont emporté de mes côtés: tu as encore une fois levé la tête & les mains, tu voulois me bénir, mais tu fus englouti.... Hélas, ils ont tous péris! & cependant.... ô Semin! Semin! le monde solitaire, détruit, seroit pour moi un jardin de délices à tes côtés! Dieu! les années de notre jeunesse s'écouloient dans l'innocence.... Hélas! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde à espérer.... mais que dit mon cœur déchiré? O Dieu! pardonne! nous mourons!! Qu'est-ce que l'innocence de l'Homme devant toi!

Le Jeune-homme soutenoit son Amante qui chanceloit aux assauts des autans, & il lui dit: Oui, ma bien-aimée! tout être vivant a été détruit sur la terre: on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Semire! ma chere Semire! l'instant qui va venir, sera notre dernier instant! Oui, elles sont toutes évanouies, les espérances de cette vie! toutes les perspectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuses de notre amour, elles sont toutes évanouies!

Nous mourons ! la mort s'élance vers nous ! Déjà elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas comme le Réprouvé, le destin général ! nous mourons ! Et.... Ah ma bien-aimée ! que seroit notre vie la plus longue, la plus délicieuse ? Une goutte de rosée, suspendue à un rocher, & que le soleil du matin fait couler dans la mer. Releve ton courage ! une éternité de bonheur nous attend au delà de cette vie. Ne tremblons pas, maintenant que nous y passons. Embrasse-moi, & attendons avec résignation notre destin. Bientôt, ô ma Semire ! bientôt nos ames s'élanceront au dessus de ces abîmes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'essor. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon ame espere. Oui, ma chere Semire ! élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés, envoie la mort aux justes & aux injustes. Mais heureux celui qui a marché dans le sentier de la vertu ! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juste ? enleve-nous dans ton jugement ; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez, tonnerres ! soulevez,

vous, abîmes! venez sur nous, ô vagues! loué soit à jamais le Dieu juste! Que ce soit là notre derniere pensée.

La joie & le courage reparurent sur le visage embelli de Semire; puis, élevant ses mains au milieu de l'orage, elle dit: Oui, je suis remplie désormais de toutes ces grandes espérances! Loue le Seigneur, ô ma bouche! versez des larmes de joie, mes yeux, jusqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un Ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez si chers! nous vous suivons, & bientôt nous vous reverrons! Ils entourent maintenant le trône du Très-Haut, les justes; Dieu après son jugement les a ressemblés devant sa face. Grondez, tonnerres! mugissez, abîmes! vous êtes les cantiques de sa justice! ensevelissez-nous, ô flots!... Voilà.... ah, mon bien-aimé! embrasse-moi! Voilà qu'elle vient, la mort! elle s'avance sur cette vague noire! embrasse-moi, Semin! ne m'abandonne pas! Ah déjà l'onde me souleve!

Je t'embrasse, Semire! dit le Jeune-homme, je t'embrasse! O mort, je te salue! Nous voici! loué soit l'Etre éternellement juste!

Ils parloient ainsi, &, se tenant embrassés, ils furent entraînés par les flots.



CONTES POÉTIQUES
DE M. WIELAND.

M. *Wieland* est de Biberach, ville impériale de la Suabe, où il remplit aujourd'hui une charge de Magistrature. Il s'est exercé avec succès dans presque tous les genres de Poésie. Le premier Ouvrage qui l'ait fait connoître avantageusement dans la république des Lettres, est un Poème didactique en six chants, intitulé : *La Nature, ou le plus parfait des Mondes ;* Poème dans lequel il se montre le rival de Lucrece. Cet Ouvrage, reçu très-favorablement en Allemagne, parut en 1752, lorsque l'Auteur avoit à peine vingt-ans ; il fut suivi d'un recueil d'*Epitres morales*, & d'un petit poème en deux chants, sous le titre d'*Anti-Ovide, ou l'art d'aimer*. Toutes ces productions sont écrites en vers iambes rimés, & mériterent à leur Auteur un rang distingué parmi les Poètes Allemands. Ensuite, s'étant retiré à Zurich, où il avoit été invité par Mrs. *Bodmer & Breitinger*, il changea sa maniere, &, abjurant la rime, il adopta le

vers hexamètre de *Klopſtock*, & le vers iambes de dix ſyllabes. Pendant ſon ſéjour en cette ville il compoſa un grand nombre d'Ouvrages, dont les plus conſidérables ſont, les *Epitres des Morts aux vivans*, à l'imitation de Madame *Rowe ;* l'*Epreuve* d'*Abraham*, Poème en trois Chants ; les *Contes poétiques ; Jeanne Gray*, Tragédie, & cinq Chants d'un Poème épique, intitulé, *Cyrus*, où le Poète repréſente ſon Héros comme le deſtructeur de la tyrannie orientale. M. *Wieland* eſt doué d'une imagination brillante, & il regne dans toutes ſes compoſitions poétiques une certaine fraîcheur de coloris, qui les fait aſſez généralement goûter ; mais ce qui rend ſurtout ſes Ouvrages infiniment eſtimables, c'eſt la morale vraie, ſublime & touchante qu'il y a répandue. *M. Geſſner*, ami de l'Auteur, vient de donner une belle édition, en cinq volumes, des Ouvrages de M. *Wieland.*

Ses Contes, en vers iambes de dix ſyllabes, ſont de tous ſes Ouvrages ceux qui ont eu le plus de ſuccès. Ces Poèmes, revêtus de toutes les richeſſes de la Poéſie, reſpirent les ſentimens de la vertu la plus vraie & de l'amour le plus pur. Le Poète n'a point eu d'autre modele dans ce genre que Thomſon, qui a inſéré comme des

épisodes dans ses *Saisons* quelques contes de cette nature. La plûpart de ces Contes sont déjà connus en France ; il en a paru une traduction dans l'ancien Journal étranger, & depuis, cette même traduction a été imprimée à la suite des Poésies de M. *de Haller*. Les deux Contes que je donne ici, paroissent traduits pour la premiere fois : ils ne sont point inférieurs aux autres, mais bien des gens trouveront que le second est trop simple & trop dénué d'action.



SELIME & SELIMA.

NATURE infinie, miroir de la Divinité, que tu es féconde en beauté & en plaisir ! Source inépuisable de joies, des *Myriades* de créatures s'abreuvent de tes eaux, depuis l'Ange & l'habitant éthéré des spheres qui roulent au dessus de nos têtes, jusqu'à l'homme allié de la brute, jusqu'aux citoyens des airs & des eaux, jusqu'au grain de sable habité, & jusqu'aux mondes qu'un Leuwenhock nous montre dans la poussiere & dans les gouttes de liqueur ; tous ces Etres divers boivent à longs traits dans tes ruisseaux. Mais plus ils boivent, plus ils sont inondés des flots de ton abondance C'est

ainsi que, puisant dans le plaisir leur nourriture, ils flattent leurs desirs satisfaits. L'homme seul, tout environné qu'il est de tes richesses, se plaint, & fuit la jouissance; il évite la joie qui le cherche, & il la cherche où elle ne se trouve jamais. Envain le Créateur lui a donné des organes pour jouir de tes dons, ô bienfaisante Nature, & pour s'élever ensuite sur les aîles des sensations, jusqu'à lui; envain tu avois mis en harmonie la beauté qui resplendit de tes ouvrages, avec les cordes délicates de son ame: l'insensé méprise tes soins, & dans le tumulte de ses passions, il n'entend pas ta voix douce qui l'appelle. O! vous qui vous dites des hommes, quand est-ce que vous sentirez l'excès de votre extravagance? Jusqu'à quand, vous détournant du sentier de la sagesse, ramperez-vous dans la poussiere avec les insectes, ou vous élancerez-vous follement au-delà des nues dans des spheres qui vous sont interdites? Tantôt vous ravalant au rang de la brute, vous oubliez l'éternité, & vous vous traînez dans la fange de la terre; tantôt vous parant d'un clinquant frivole, vous imitez l'éclat des Anges. Apprenez d'abord à connoître ce qui est à votre portée, apprenez à jouir, & par la jouissance à vous rendre dignes des cieux, où la vérité que vous cherchez vainement au milieu de ces brouillards, se montrera à vous

dans une beauté éclatante. O ! tems trois fois heureux, âge ſacré, ſi ſouvent viſité par les Poètes, ſi fécond en tableaux raviſſans, dont la puiſſante vérité, malgré ce tems de corruption, agit encore ſur toute ame qui porte le caractere de l'humanité. O ſiécle d'or dans lequel le Poète eſt ſouvent ravi en extaſe ! il y voit les merveilles, dont ton Paradis, ô Homere des Anglois, charme les ſages ; il y voit les belles lui ſourire, ces filles de la nature que Bodmer nous montre auſſi aimables que le premier printems du monde, mais qui paroiſſent encore plus extraordinaires à notre ſiécle, que les Séraphins de Klopſtock. Viens, ô Muſe, viens me guider encore une fois dans ce monde où je me ſauve lorſque je ſuis excédé du triomphe des inſenſés. Diſpenſe-moi de fréquenter des hommes qui ne le ſont que de loin ; mais lorſqu'à l'ombre ſacrée de la méditation, je jouirai de moi-même, conduits dans ma retraite des ſonges gracieux, & les images chéries de ces hommes formés par la nature & par la vertu ; afin que je puiſſe enſuite crayonner ces viſions poétiques à mes amis, qui ont le cœur ſenſible, & qui ſe conſacrent à la ſageſſe : c'eſt pour eux que je vais encore raconter les avantures de Sélime.

Sélime, jeune homme aimable, vivoit

jadis dans le ſein paiſible d'une vallée, ſéjour de la liberté. La nature s'étoit plue à répandre ſur ſa perſonne toutes les grâces, & à montrer ſur ſon viſage, toutes les vertus du cœur; il ne lui manquoit que la vue, la nature la lui avoit refuſée à ſa naiſſance. Jamais il n'avoit vu les formes variées des corps, briller à l'éclat du Soleil, ſource des plaiſirs les plus purs. Cependant jamais ſa bouche n'importunoit la nature par ſes plaintes. Dans ſa ſphere, toute bornée qu'elle étoit, il lui ſuffiſoit de goûter les joies qui étoient à ſa diſpoſition. Mais ce qui répand ſur-tout un charme inexprimable ſur ſa vie nocturne, c'eſt Sélima, la plus aimable des filles de ſon tems, ſa parente, & dès l'enfance deſtinée pour lui. Ils s'aimoient comme l'innocence qui, ignorant la contrainte, ne connoît pas cette fauſſe retenue de n'oſer exprimer ce qu'elle ne rougit pas de ſentir. Tous les attraits que les Poètes amoureux ont chanté en leurs belles, brilloient en Sélima. Une lumiere plus douce que celle que la Lune répand ſur les nuits du Printems, un reflet de la plus belle ame reſplendit de ſes yeux bleus; un rouge plus beau que celui des roſes, un blanc plus doux que celui des lis, relevés par le pourpre de ſa bouche mignonne, ſe marie ſur ſes joues charmantes. Mais pour Sélime, cet éclat des couleurs

brilloit vainement dans Sélima, souvent il lui avoit prodigué ses caresses, & jamais il ne l'avoit vue: il ne s'en aimoit pas moins, quoiqu'il fût curieux de connoître des charmes qu'il avoit souvent entendu vanter.

Dans une de ces belles journées de la suite du mois de Mai, il invita sa douce amie à venir avec lui, goûter la fraîcheur de la campagne fleurie & il lui dit: « Viens, Sélima, le » zéphir nous appelle! une influence vivifiante, répand la sérénité dans l'atmosphere; » les habitans des airs, ranimés par le plaisir, chantent d'allégresse, & des vents » doux nous apportent déjà sur leurs aîles » le parfum des orangers fleuris. Viens, ma » Sélima, viens dans les champs goûter les » délices du printems. Le Rossignol à ton » arrivée, entonnera des airs plus tendres, » & la *jeunesse* des bocages marquera sa joie » par ses petits cris; les fleurs foulées légérement par tes pas, trembleront de volupté, » & t'exhaleront à l'envi leurs parfums les » plus doux; les plantes se plieront noblement autour de tes pieds ».

Sélima l'accompagna dans la prairie où des bosquets verdoyans de chevrefeuille & de rosiers, ornoient les bords d'un ruisseau murmurant. Là ils se reposerent, & ils sentirent tes influences, alimens de l'amour, ô

Printems! Un Grenadier fleuri étendoit sur eux ses branches touffues, & ces amans épanchoient toute la tendresse de leurs cœurs.

Que cette sérénité du Ciel est délicieuse, s'écria Sélima! son aspect lance une lumiére éthérée dans nos ames, & les remplit de calme & de gaieté. Quel doux éclat tremblote sur ces bruyeres! Quel charme de voir l'or du Soleil, éteinceler sur la verdure naissante de ces boccages! O mon ami! plût aux Dieux que tu pusses goûter les joies que la vue trouve dans la lumiere & dans les couleurs!

Ah! reprit Sélime, quel doit être le charme du sentiment qui te transporte avec tant de force! Pour moi, je n'éprouve rien, quand j'entends parler de la lumiere & de l'ombre, de la variété des couleurs, de la verdure des bocages, de l'émail des prairies, & quelqu'effort que je fasse, je ne sens que le parfum des fleurs, & la mollesse de l'herbe, qui flattent l'odorat, & le toucher d'une sensation aussi variée & aussi agréable que l'harmonie des sons. Le Soleil, quel qu'il soit, mais dont je n'ai aucune idée, me délecte par la douce chaleur qui effleure ma peau, & qui dilate mon sang. Qu'est-ce donc, ô Sélima, que cet éclat que tu me dépeins souvent? Est-il plus délicieux que l'odeur

des roſes du matin ? Fait-il treſſaillir l'ame d'un friſſonnement plus doux que celui que j'éprouve, ô ma Sélima, quand ton cœur bat contre mon cœur ? Oh ! s'il étoit poſſible, que le ſens que vous nommez la vue, ſeroit digne de mes vœux ? Quelle peut donc être la joie qui me manque, moi qui nage dans la joie ? Quand abſent de toi, je repoſe au bord d'un ruiſſeau, que ſon murmure m'enchante ! Tout aſſoupi je lui prête longtems l'oreille ; un zéphir ardent accourt d'une vallée de fleurs, pour ſe rafraîchir dans l'onde, & agitant ſes aîles embaumées, il répand ſur moi la volupté ; inſenſible à toute autre impreſſion, il me ſemble que je ſuis dans un tourbillon de doux parfums, juſqu'à ce que du fond d'un bocage, les accens du Roſſignol me tirent ſoudain de mon extaſe. Toutes mes penſées, tous les ſentimens de mon ame ſont alors dans une douce harmonie ; je me ſens ravi dans l'empyrée, j'entens les concerts des Anges, la ſymphonie des ſpheres, & j'éprouve en friſſonnant la préſence de la divinité.... Mais, ô Sélima ! rien n'égale les tranſports qui me ſaiſiſſent quand tu me ſerres dans tes bras. Comme mon cœur palpite lorſque j'entends de loin les pas de tes pieds ! Ah ! quel ſentiment j'éprouve, lorſque tu viens m'accabler de baiſers !

Qu'est-il de comparable au baiser de ta bouche? à la douceur de ta voix, lorsque tu me dis que tu m'aimes?

Que tu me ravis, repartit Sélima, de m'aimer ainsi! Ah! en suis-je digne? Te paroîtrai-je toujours aussi aimable? M'aimeras-tu toujours?.... Hélas! un simple soupçon m'accableroit de douleur! Mais tu ne cesseras jamais de m'aimer! La nature a réuni nos ames par les plus tendres sympaties; notre amour sera éternel. Cependant dis-moi, mon bien-aimé, à quoi mon bonheur doit-il ton cœur précieux? L'amour s'introduit souvent dans le cœur par l'éclat des yeux; toi-même, tu as plus d'une fois prêté l'oreille aux Poètes lorsqu'ils chantoient l'empire de deux beaux yeux. L'un est captivé par les charmes d'un teint de roses, l'autre par les grâces d'une bouche riante qui sollicite des baisers. Qu'étoit-ce enfin, par où j'ai sçu te charmer? Satisfais ma curiosité.

De tout tems, reprit le Jeune-homme, l'harmonie des sons a eu plus de charmes pour moi, que tout ce qui peut flatter les autres sens que la nature m'a accordés. Encore enfant, je me plaisois dans les bocages touffus à écouter pendant des heures entieres le tendre ramage des oiseaux. Le gazouillement des fontaines, le frémissement des buissons, le bruit semblable à celui

des flots de la forêt de sapin, le bourdonnement des Abeilles, & tout ce qui dans cette saison charme l'oreille, m'enchantoit plus que je ne puis dire. Un jour reposant à l'ordinaire sous la feuillée du bocage, & n'étant accompagné que des enfans de mon imagination, (c'étoit dans le printems, & jamais la Lune n'avoit versé de plus douces influences sur la terre; je rêvois en moi-même:) mon oreille fut tout-à-coup frappée par une voix enchanteresse qui réveilla mon ame. Transporté d'admiration, j'écoutois. C'étoit toi, ô Sélima! Ne croyant être entendue que par les Nymphes des bois, tu exprimois les tendres sentimens de ton ame! Pour moi, ravi en extase, tous mes sens, excepté l'ouie, devinrent muets, je savourois les sons enchanteurs dont il me sembloit entendre dans mon ame le fidéle écho. Tu cessas... Quels soupirs m'échaperent alors! il sembloit que je cessois d'être, que je retombois dans le néant, je ne me sentois plus. Sorti enfin de mon extase, je prêtois une oreille attentive pour entendre encore l'harmonie qui m'avoit ravi le cœur: envain! un vaste silence régnoit dans l'étendue du bois. Il me sembloit cependant que cette voix frémissoit sans cesse à mes oreilles, & un écho intellectuel la rendoit une infinité de fois à mon ame. J'ignorois encore si c'étoit une mor-

telle,

telle, ou si ce n'étoit pas plutôt un chanteur de l'Olympe qui eût ainsi ravi mes sens. J'aimois cette voix au-delà de l'expression; ses accens touchans & variés demeurerent enfermés dans mon imagination. Je sentois alors s'élever dans mon ame, mille mouvemens nouveaux, mille desirs secrets qui ne cesserent de l'agiter que lorsque tu me serras pour la premiere fois dans tes bras. L'image de cette voix que mon cœur dans son égarement, revêtoit d'un corps, m'accompagnoit par-tout où je portois mes pas; à mon réveil, dans mes songes, elle se tenoit à mes côtés, elle me serroit la main, elle me chantoit l'air qui m'avoit ravi; transporté de joie, je l'embrassois, lorsque soudain l'illusion s'évanouissoit, & me laissoit triste & abandonné dans une affreuse solitude. J'errois alors dans le bocage, & appellant d'une voix plaintive la belle inconnue, je conjurois la nature en silence de me la donner. De t'exprimer ce que je sentis lorsque je te trouvai, lorsque je découvris dans tes discours la douce mélodie de cette voix qui m'avoit enchanté; de te dépeindre ce sentiment, ô ma Sélima, aucune expression n'y peut suffire. Tu sais comment depuis nos cœurs se sont reconnus; comment ils ont compris que le Pere de tous les Etres, les avoit formés l'un pour l'autre; comment

ton Sélime te chérit, &, satisfait de ton amour, ne connoît & ne desire d'autre bonheur que de t'aimer toujours. Je ne puis m'empêcher toutefois de souhaiter en secret cet avantage dont la nature vous a doués, & dont elle m'a privé ! Oui, ma Sélima, ce n'est que pour toi, ce n'est que pour te contempler que je desirerois de jouir de la vue. Je me priverois aisément de l'éclat de l'Aurore, du coloris des nuages, de la pompe du Printems, de l'azur du Ciel, & de tant d'autres objets que tu me vantes souvent..... Mais! parle, est-ce un crime si je souhaite de te voir? Souvent j'écoute avec dépit, quand nos Bergers chantent tes louanges, de ne pas comprendre le sens de leurs paroles. L'Ebene des boucles de ta chevelure, qui releve l'albâtre de ta gorge, nuancée par des veines azurées; l'incarnat de tes joues sur lesquelles on voit briller la candeur, le vif éclat de tes yeux animés.... Ces expressions m'enchantent, mais elles ne me présentent aucun sens. Je réfléchis & je recherche si ces images ne seroient pas cachées dans les plus profonds replis de mon ame; absorbé dans mes réflexions, des fantômes sans nombre m'environnent, mais s'évanouissent soudain. Enfin, quelqu'effort que je fasse, ce que vous nommez éclat & couleurs, est impénétrable pour moi.... O! ma chere Sélima! quel se-

roît mon bonheur, si, (comme tu te vantes de le faire souvent) je pouvois lire sur les traits de ton visage les sentimens de ton cœur! Si je te sentois présente, quoique je ne te visse encore venir que de loin! Si je sentois tes regards ardens & tes bras étendus, se hâter au-devant des miens. Quelle faveur du Ciel n'est-ce pas, que, par ce langage des yeux, sans le secours de la bouche & des oreilles, de se comprendre & de s'entretenir; & que, sans l'entremise des sons, d'entendre les pensées les plus intimes de l'ame! quels prodiges d'harmonie doivent émaner des yeux qui remplissent en même tems les fonctions de la bouche & des oreilles!

Peut être, repartit Sélima en soupirant, peut-être quelque Divinité exaucera tes vœux! peut-être es-tu plus près de goûter ces joies que tu ne l'oses espérer.... C'est ainsi que ces tendres amans s'entretinrent jusqu'à ce que le Soleil se fût abaissé derriere la montagne, & que la fraîcheur de la nuit les eût appellés à leur demeure, & de-là dans les bras du sommeil.

Environnée de la douceur du repos, Sélima dormoit d'un profond sommeil, lorsque son Génie tutelaire lui apparut en songe. L'éclat d'une jeunesse céleste, rayonnoit autour de sa tête, & les boucles de ses cheveux étoient entrelaçées de roses immortelles qui

exhaloient les plus doux parfums. Il lui dit d'une voix plus douce encore que le son d'une lyre harmonieuse ;

Tes vœux, ô jeune fille, ont trouvé mon oreille ; je ne me suis jamais rendu visible à tes regards, quoique j'aie vu croître ta jeunesse dans mes bras. A ta naissance, je fus envoyé pour être ton Génie. Dès le premier instant, je t'ai aimée avec une tendresse plus que maternelle. C'étoit à moi que tu souriois, quand, panchée sur le sein de ta mere, je rafraichissois du vent de mes aîles de roses tes joues brûlantes, & que je t'invitois au sommeil. Je t'entendois, quand dans les matinées du printems, ton cœur soupiroit de besoin d'aimer & d'être aimée. C'étoit moi qui t'attirois sous le feuillage où Sélime entendit ta voix, & commença de t'aimer. Je veux que le bonheur que je vous ai destiné soit parfait; vous en êtes dignes, & le Maître du destin ne le réserve qu'au petit nombre de ceux qui aspirent à cette félicité. Ton ami verra la lumiere..... Toi-même, ô Sélima, tu ajouteras au bonheur de te posséder, le présent de la vue. Dans les montagnes qui, vers l'Orient, couronnent cette plaine, un ruisseau rapide prend sa source, & fuit avec bruit. A l'ombre des saules touffus, suis les sinuosités de son cours, jusqu'à ce que tu découvres sa source. Là, croît une plante

composée de feuilles tendres, semblables à celles du beaume. L'or de ses fleurs, & son parfum restaurateur, la décelent d'abord: cependant elle fleurit sans être apperçue, comme beaucoup d'autres simples qui, sur la surface de la terre, restent cachées à l'homme qui aime mieux enfanter des chimeres, & créer des mondes fantastiques, que de chercher les trésors de la création. Cueilles-en des feuilles naissantes, & le soir, applique-les sur les yeux du jeune homme. A peine le tendre duvet de ces feuilles les aura-t-il effleurés, qu'une membrane s'écartant des prunelles, procurera à la lumiere l'accès si long-tems interdit.

Il dit & disparut. Cependant la jeune fille se leve avec précipitation; surprise & troublée, elle réfléchit sur la vision qu'elle venoit d'avoir. Dans cette vision elle crut appercevoir quelque chose de plus qu'un songe enfanté par l'imagination, & le desir de la trouver vraie, fit qu'elle envisagea cette apparence comme une réalité. Aux premiers rayons de l'Aurore, elle court vers la montagne que son Génie tutelaire lui a désignée. Elle trouve le ruisseau desiré, & marchant avec une crainte mêlée de joie le long de sa rive sinueuse, elle apperçoit le rocher du haut duquel il se précipite avec fracas. Un zéphir lui apporte de loin le doux parfum de

la plante bénigne; elle tremble de joie en approchant, & l'ayant apperçue, elle y vole, & saisie d'un doux frisson, elle cueille deux feuilles, suivant les ordres du Génie. Munie de ce précieux trésor, elle s'en retourne d'un pas précipité, & déjà elle voit les transports de son Bien-aimé, lorsqu'elle lui aura rendu la vue, & qu'il verra l'univers & sa Sélima. A cette idée, des larmes de joie roulent dans ses yeux. Enfoncée dans ses rêveries, elle ne songeoit pas aux fatigues du chemin. Le Soleil avoit fourni une grande partie de sa carriere, quand elle fut de retour. Sélime l'attendoit avec la plus vive impatience: Elle s'étoit échappée le matin sans qu'il s'en fût apperçu, & ne la voyant pas venir, son cœur étoit tourmenté de mille pensées, enfantées par la crainte. Mais les caresses ne furent que plus tendres de la part de Sélima, qui dans sa joie, eut bien de la peine à cacher la cause de son absence: Elle lui conte qu'étant sortie le matin dans la campagne, afin de cueillir des fleurs pour lui composer une guirlande, elle s'étoit égarée à la poursuite d'un oiseau extraordinaire, paré des plus brillantes couleurs. Cependant ils sortirent ensemble pour respirer l'air du soir sur une colline voisine, qui, accoutumée à recevoir leur visite, se paroit de la plus fraîche verdure. Un Olivier les reçut sous son ombrage.

Sélima dit alors à ſon ami, qui ne croyoit pas ſon bonheur ſi proche: O! Sélime, à l'aſpect des charmes du printems, je me figure quelle doit être la beauté immortelle de l'Empirée, dont la vertu fait jouir les ames qui lui reſtent fidelles dans ce monde? De quel doux friſſonnement ſerons-nous ſaiſis, lorſque perdant tout ſentiment terreſtre, nous ſerons enlevés de ce monde de preſtiges pour être tranſportés dans l'empire de la réalité, dans cette ſphere, la ſource de toute beauté! Cette volupté qui nous enchantoit ici bas, quelle nous paroîtra alors foible & vaine? Elevés pour goûter des joies plus pures, à peine pourrons-nous croire que nous ayions été des hommes.

Elle dit. Sélime l'écoute avec admiration. Tout-à-coup elle ſe leve, elle l'embraſſe en treſſaillant de joie, & preſſe les feuilles ſur ſes yeux; auſſitôt la membrane ſe retire, & Sélima court ſe cacher derriere un arbre.

Le Jeune-homme voit. Un frémiſſement, tel qu'il n'en avoit jamais éprouvé, remue fortement ſon ame, lorſque pour la premiere fois l'univers s'offrit à ſes regards dans la pompe riante du printems, & dans l'éclat du Soleil qui coloroit les côteaux & les boſquets. Il reſta long-tems immobile, muet,

transporté.... Enfin, après un long silence; l'admiration force le passage des levres :

Qu'est-ce que j'éprouve? En quel monde suis-je ravi? Où ai-je laissé mon corps? Quelles formes, quels prodiges nouveaux tremblotent à mes yeux encore timides! O Ciel! seroit-ce la vue? Sont-ce là les couleurs? Est-ce là l'éclat du Soleil que je vois éteinceler là-bas sur ces bosquets vacillans? O! quelles joies dont j'ignore même les noms, m'inondent de toutes parts! Un instant m'a donné un nouvel Etre, & une seconde vie! serois-je dans un autre monde? Dans l'Empirée?... Mais pourquoi les sons ne frappent-ils plus mon oreille? Pour la vue, aurois-je perdu l'usage des autres sens? Les fleurs n'exhalent-elles plus de parfums? Ces bois ne resonnent-ils point du ramage des oiseaux? Mais non! je jouis encore de mes organes.... Voici mon corps, voici la place que j'occupois; les couleurs que j'apperçois, sont les douces fleurs que je foule de mon pied: déjà de nouveaux parfums flattent mon odorat.

C'est moi.... & Sélima.... Elle a pressé je ne sais quoi sur mes yeux, & soudain elle a disparu.... Je vois, & Sélima me fuit!.... O Sélima! où es-tu? Ah! dis, ma Bien-aimée, dis-moi, ne m'entens-tu pas? Suis-je

condamné à ne te pas voir! Hélas! à quoi me serviroit donc la lumiere des yeux? Peut-être es-tu le prix du présent de la vue qu'un Dieu m'a fait? Pour le spectacle de l'univers, je dois t'abandonner à son amour. Ah! Sélima, quelque beau que soit cet univers, si je te perds, toi, pour qui je donnerois ma vie, j'ai tout perdu!... Ciel! que vois-je? Quelle figure divine s'offre à mes regards? Quel sentiment de délices, coulant de veines en veines, me fait tressaillir? T'en croirois-je, ô mon cœur ravi? La Déesse que je vois, n'est-ce pas Sélima? Cependant cette majesté.... Oui Sélima, c'est toi; je le sens, les traits qui partent de tes yeux, c'est l'amour qui les lance! c'est toi.... Ici, le pinceau poétique m'échappe des mains.... Il n'est qu'un Tasse, il n'est qu'un Thomson qui puisse achever ce tableau touchant....

Quand ils se furent remis de leurs plus vifs transports, & que Sélima eut instruit Sélime, frappé d'étonnement de la vision céleste, cause de leur bonheur, le Jeune-homme prit la main de la jeune Fille, & la pressant contre son sein, il s'écria:

O Sélima, ce n'est que maintenant que je commence à vivre! Ma vie passée n'étoit qu'une ombre de la vie réelle! Je te vois désormais! Ah! ne me prive pas de la volupté de te regarder! de te contempler sans

cesse !... Et voilà le front autour duquel se perd ta brune chevelure ! Voilà les yeux.... Quel doux éclat ! L'ame assurément habite dans ces yeux, & se répand dans tes regards. Ah ! détourne tes yeux, leur feu m'éblouit... Mais non, beauté divine, ne me les cache pas ; ils dardent dans mon ame une lumiere plus douce que les rayons du Soleil. Je tremble, lorsqu'ils cessent un instant à me parler le doux langage de la tendresse, si intelligible à mon cœur.... Oui, c'est-là que mon esprit communique avec le tien, c'est-là que nos ames attendries se confondent & s'abandonnent à l'ivresse de l'amour !...

Ainsi s'écrie-t-il dans son transport, & ses regards avides parcourent successivement tous les attraits de Sélima, qui s'offrent pour la premiere fois à ses yeux ; sa bouche d'œillet que ses baisers teignent d'une rougeur plus vive, ses joues de roses, son cou d'albâtre, nuancé par les boucles flottantes de sa brune chevelure, son beau sein qui éblouit, quoiqu'à moitié voilé, son bras rond, sa main migonne, tout ce qu'il voit l'enchante. Aussi belle, mais pas plus, la Déesse de Cythère se présenta à ton imagination, ô Titien ! son œil voit sans se rassasier de voir.

Enfin il promene ses regards éblouis sur

d'autres objets, ſur les collines qui étincellent encore des rayons du ſoleil couchant, ſur les forêts de cedres, ſur les vallons paiſibles arroſés par des ruiſſeaux argentins fuyant à travers des boſquets de myrthes, ſur les vergers délicieux, où le ſouffle du zéphir couvre la terre d'une neige de fleurs. Ses yeux errent dans un labyrinthe d'agréables perſpectives, chaque inſtant offre à ſon admiration de nouvelles ſcènes. Cependant inſenſiblement les ombres augmentent, un doux crépuſcule étend ſon voile ſur les couleurs de Flore : déjà au loin le payſage ſe perd dans la vapeur azurée de la nuit. La lune ſe leve dans toute ſa ſplendeur, & déjà les aſtres, lançant leurs foibles rayons, parcourent les profondeurs de l'éther. Sélime regarde avec ſurpriſe le ſpectacle de la nature changé ſi ſubitement ; une douce gravité, une agréable horreur s'empare de ſon ame étonnée ; il ſe taît, une réflexion ſolemnelle lui fait élever ſon eſprit avec ſon regard.

Après un long ſilence, il tourne les yeux ſur Sélima, il la preſſe plus tendrement ſur ſon cœur, des larmes de joie ruiſſellent le long de ſes joues appuyées ſur celles de la jeune Fille. O Sélima, ainſi s'écrie-t-il plein de raviſſement, à quelle penſée ſublime mon eſprit s'eſt-il élevé ? .... Qu'il eſt grand,

qu'il eſt aimable, *Lui* qui nous a formés, qui a créé cet univers ! Il me ſemble le voir réfléchi dans les objets d'alentour, comme la lune répéte ſon image dans ce lac paiſible. Oui, mon Créateur ! plongé dans une ſainte horreur, je te ſens préſent partout. Tu te préſentes à moi dans l'éclat brillant du Printems fleuri, je t'entens dans les accens mélodieux du Roſſignol, je te ſens dans le doux frémiſſement des zéphirs du ſoir qui effleurent mon front. O Sélima, employons nos jours pour le louer ſans ceſſe ! pour le louer par notre joie, par notre bonheur & par nos cœurs ſatisfaits, *Lui*, le créateur de notre bonheur.

Ainſi s'écria le Jeune-homme dans l'ardeur de ſes tranſports, & il baiſa les larmes, qui, pendant ſes diſcours, couloient ſur les joues de ſa Bien-aimée ; larmes délicieuſes, dépoſitaires de la ſublimité d'une ame qui ſe ſent élevée au-deſſus de la terre ! C'eſt ainſi, ô Doris, que mes yeux ont ſouvent été témoins de la ſenſibilité des tiens, lorſqu'ils verſoient des larmes de tendreſſe ; des traits céleſtes étoient empreints ſur ta phyſionomie.... Que ton propre cœur acheve ce tableau ! Le ſouvenir de ce cœur, à préſent que je ſuis éloigné de toi, juſqu'à ce que la mort nous réuniſſe, remplit le mien d'une tendre douleur.



MÉLINDE.

MÉLINDE avoit déjà passé dix-sept ans loin de la ville, dans une honnête médiocrité, avec sa généreuse Mere. Un petit bien, conforme à leurs desirs, les receloit dans son sein paisible. C'est là que Mélinde, à qui la mort avoit ravi son Pere dès l'âge le plus tendre, étoit élevée par Elvire. Quelles espérances cette Mere ne lisoit-elle pas déjà dans les grâces enfantines de sa Fille qui se jouoit sur son sein? Avec quels soins elle cultivoit ses panchans pour la vertu qui brilloit dans ses yeux & qui donnoient à ses jeux mêmes quelque chose de plus noble qu'à ceux des enfans de son âge? Tel l'amour te formoit dans ses bras, ô Doris, avant que tu devinsses l'ornement de ce globe! il plaça sur ta bouche son tendre & ravissant sourire, & prit soin de cultiver lui-même tous les sentimens de ton cœur: tes Amies te virent, les Anges te virent aussi & bénirent le Jeune-homme à qui tes regards devoient un jour faire connoître l'amour Ainsi croissoit la beauté de Mélinde dans les bras de sa tendre Mere qui lui prodiguoit ses douces & sages instructions. Ses yeux charmans n'avoient jamais

vu le faste brillant des villes. Nul objet de vanité, nulle chimere frivole des cours n'avoit souillé ses regards innocens. Ils ne tomboient que sur les vallons, & sur les fleurs qui croissoient comme elle, avec une beauté modeste sans être remarquées, ou sur l'Aurore, qui, secouant ses aîles humides, répand les roses sur la terre. Fidelle à l'innocence & à la nature, Mélinde vivoit dans sa retraite, gardée par la tendresse de sa Mere, comme par un Génie tutelaire. Combien de fois, ô Sylphes légers, ne suspendites-vous pas votre vol pour la contempler, lorsqu'au doux murmure d'un ruisseau argentin, elle rêvoit en silence, & s'entretenoit avec ses pensées? Vous repandiez alors de vos aîles embaumées les plus doux parfums autour d'elle & vous badiniez sur son sein doucement ému. Et lorsqu'elle chantoit, le ruisseau ravi couloit avec un frémissement plus mélodieux, le Rossignol écoutoit, & les fleurs se coloroient d'un éclat plus vif.

L'innocente Mélinde n'avoit pas encore senti l'amour, mais dans les jeux qu'elle partageoit avec ses compagnes, son cœur décéloit souvent qu'il étoit fait pour aimer; ses yeux bleus & pleins de tendresse ravissoient sans qu'elle s'en doutât encore. Souvent elle levoit ses regards vers le Ciel, & l'inno-

cence & la vertu fourioient à fon hommage. Cependant le moment vint où elle éprouva d'autres fentimens. Ifmene étoit une amie intime d'Elvire; leurs ames étoient faites l'une pour l'autre; leurs habitudes, leurs inclinations pareilles, & le rang feul mettoit entre elles quelque différence. Les terres d'Ifmene touchoient à la maifon de campagne d'Elvire. Mélinde voyoit fouvent Ifmene : elle étoit auffi en fureté auprès de cette Amie que dans les bras de fa Mere. Ce fut là qu'elle vit un jour le frere d'Ifmene qui étoit nouvellement de retour de fes voyages. Cette vue change tout le cours de fa deftinée.

Lyfandre étoit aimable, complaifant, généreux, fpirituel, & auffi raviffant que les Poètes enjoués peignent le bel Adonis, ou ce charmant dormeur, à qui Diane, toute réfervée qu'elle étoit, voulût donner en fecret un baifer. Toutes fes manieres étoient engageantes. A peine la jeune & tendre Mélinde vit-elle Lyfandre qu'un frémiffement extraordinaire s'empara de fon cœur; elle baiffe les yeux, elle rougit, non fans que Lyfandre qui connoît fon pouvoir ne s'en apperçoive bien. O Mélinde! comme ton tendre cœur fe réfout! comme tes regards reviennent confus lorfqu'ils rencontrent les

ſiens; jamais défaite ne fut plus entiere que celle de la jeune Mélinde.

Avec plus de force, mais avec moins de tendreſſe, les regards de Mélinde avoient auſſi enchanté Lyſandre. Quoiqu'il eût peu vu de Belles qui n'euſſent fait naître en lui des deſirs; cependant aucune n'avoit encore fait tant d'impreſſion ſur ſon eſprit. Depuis ce moment il rêve, & il ſent pour la premiere fois ſon cœur attendri. Il avoit aimé ſouvent, mais il ne croyoit pas plus à la tendreſſe & à la vertu, qu'aux Contes de Fées & aux Sylphes de Gabalis. Il ſembloit que les yeux de cette Beauté ingénue épanchoient la tendreſſe dans ſon cœur. Mais l'habitude des paſſions effrénées, la condition de Mélinde, bien inférieure à la ſienne, l'eſpérance d'en uſer avec elle comme avec les autres femmes, & de goûter des plaiſirs qui ne raviſſent point la liberté chimérique du libertin, triompherent bientôt des deſirs épurés qui s'étoient élevés en lui. Redevenu plus calme, il conçut le deſſein pervers d'augmenter par elle le nombre des infortunées qu'il avoit deshonorées. Cependant le perfide couvrit ſon infâme projet du voile de la tendreſſe. Inſtruit dans l'art de feindre il dépeignoit, avec une candeur hypocrite, tous les ſentimens de l'amour. Souvent, af-

fectant un air confus, il jettoit des regards timides sur Mélinde, & par ces regards artificieusement inquiets, il disoit plus que sa bouche n'auroit pu lui dire.

Mélinde retourna dans sa retraite portant dans son cœur le trait qui l'avoit blessée. Elle n'y trouva plus cette joie riante qui habitoit avec elle. Ce fut pour la premiere fois qu'elle se sentit trop à l'étroit dans sa maison. Déjà la nuit avoit étendu ses aîles sur la nature, déjà Elvire goûtoit les douceurs du repos, lorsqu'appellant vainement le sommeil, elle s'entretint ainsi avec elle-même.

Qu'as-tu, trop sensible Mélinde? Pourquoi la sérénité du repos fuit-elle de ton cœur? Quels desirs l'agitent? Ah cœur trop foible! faut-il qu'un instant te ravisse ton innocente tranquillité!... Mais que Lysandre est aimable, qu'il mérite bien toute ma tendresse!... Arrête, imprudente, ne crois pas trop légérement le vœu qui t'enchante; connois tu Lysandre, sais-tu si la beauté de son ame répond à celle de son corps?... Non, non, une ame perverse ne sauroit habiter dans un corps si beau. Quelle candeur est empreinte sur toute sa physionomie? Certainement la sagesse se plaît d'habiter où brille tant de beauté. La nature n'associe-t-elle pas toujours les vertus

avec les grâces? Eh ne vois-je pas jusque dans les végétaux, le corps charmant de l'hyacinthe, de la rose & de l'œillet, exhaler une odeur plus suave que toutes les plantes vulgaires?... Ah si ton ame généreuse, (car telle me la représente ton front ouvert) si ton ame éprouvoit pour moi les mêmes sentimens!... Mais ses soupirs ne m'annonçoient-ils pas son amour? Qu'il rougissoit avec grâce, lorsque ses regards timides rencontroient les miens! ses yeux languissans ne sembloient-ils pas me dire ce que sa bouche n'osoit hazarder?... ah que je serois heureuse si Lysandre m'aimoit! Loin du monde, satisfaits de notre tendresse, nous coulerions d'heureux jours dans ces vallons, où la vertu & la liberté sont séparées de la folie & du vice! Ah quelles nouvelles espérances s'offroient à mes regards dans les plus brillantes perspectives? O amour, que tu me parois beau & riant! c'est sans réserve que mon cœur se livre à ton pouvoir.... Et toi liberté chérie, reçois ces larmes pour dernier adieu. Paisibles grottes, charmans berceaux; quand désormais je chercherai vos ombrages, mon cœur sera brûlé des feux de l'amour, quand je confierai mon sein à vos fleurs, il sera agité de soupirs. Sombre bocage, séjour des chanteurs aîlés, toi qui as si souvent re-

fonné de mes chants, je vois en pleurant tes bosquets de rosiers, à l'ombre desquels je goûtois le calme de l'ame & je jettois des regards satisfaits sur l'avenir! Hélas la paix sera t-elle pour jamais bannie de mon cœur! O amour ne te serois-tu offert à mes regards avec tant de charmes, que pour disparoître à jamais!... Quoi! (à peine mon cœur en ose concevoir l'affreuse pensée) si Lysandre me trompoit? si j'étois la dupe de mon propre cœur, en croyant le sien généreux! Ciel! que cette possibilité est cruelle!.... N'importe, mon cœur ne renoncera jamais à la vertu ni à l'honneur. Que tu sois plutôt, cœur trop sensible, la funeste victime de ton amour! Que ces flâmes chéries s'éteignent plutôt dans des torrens de larmes, que de te trahir, ô innocence, compagne de ma jeunesse!

C'est ainsi que Mélinde s'entretenoit avec elle-même, flottant entre la crainte & l'espérance, & des songes inquiétans la troubloient encore. L'Aurore la trouva éveillée & abatue, des larmes brilloient dans ses yeux fatigués comme la rosée du matin brille sur le sein des fleurs. Mais dès qu'elle voit Lysandre, dès qu'elle entend de sa bouche les sentimens de son amour qu'elle croit à l'unisson avec les siens, son cœur & ses yeux reprennent leur sérénité. Lysandre ne

soupira pas long-tems. Le tendre cœur de Mélinde étoit trop ouvert pour dissimuler. Ah, Mélinde, que tu méritois bien d'être aimée par un ami de la vertu! Que tu l'aurois ravi, s'il avoit vu dans tes yeux languissans la pudeur de l'amour! Transporté de joie, il auroit essuyé par ses baisers les larmes épandues sur tes belles joues!

Lysandre fut aussi ravi de l'aveu ingenu de Mélinde, mais moins parce qu'il étoit touché des sentimens de son cœur, que parce qu'il se promettoit bientôt de satisfaire dans ses bras ses coupables desirs. Cependant un vent léger dissipe dans les airs ses vœux, ainsi que les espérances de Mélinde.

Déjà des mois s'étoient écoulés depuis qu'ils s'aimoient. Ces mois n'avoient paru à la jeune fille, que l'amour avoit prévenu de tous les charmes de la nouveauté, que des jours semblables aux jours d'Eden. Lysandre lui paroissoit mériter toute la tendresse de son cœur. L'inexpérience de Mélinde & sa crédule innocence qui juge tous les cœurs sur le sien, ne lui permirent pas de découvrir sous le masque de l'amant l'imposteur odieux. Mais elle ne vint que trop-tôt, l'heure qui lui découvrit ce qu'elle n'avoit jamais osé craindre.

Il étoit nuit, un vaste silence régnoit

ſur la nature entiere & invitoit Mélinde à ſe promener dans un bois qui joignoit le parc d'Iſmene à ſa demeure. Ici l'art étoit caché, on ne le croyoit point aſſez audacieux pour vouloir relever la beauté de la nature, & il la relevoit pourtant. Les arbres rangés en files formoient des voûtes verdoyantes; au bout de chaque allée, des berceaux de roſiers invitoient à ſe repoſer ſur des bancs de gazon. Du ſommet d'un rocher élevé, ſe précipite un ruiſſeau qui tombant de chûte en chûte, roule enſuite ſon onde argentée à travers les prés fleuris, ſemblable à une glace polie dont la ſurface reflechit l'image tremblante de la lune. C'eſt là que ſe promenoit Mélinde, accompagnée de l'innocence & de la tendreſſe, entourée du ſilence & de la reflexion, telle que Vénus, entourée de jeunes Amours, ainſi que *Hagedorn* & *Utz* l'ont vue ſouvent. Ce ſéjour reſſembloit moins à une ſcene terreſtre, qu'à ces jardins enchantés, où nous conduiſent les Poètes, jardins où les Fées d'un pied léger forment des danſes entrelacées; campagnes céleſtes ſemblables à celle où la tendre Rowe, la Muſe Britannique, fut ſouvent ravie en extaſe.

Lyſandre qui épioit toutes les démarches de Mélinde, crut que la fortune lui avoit amené cette ſoirée, & ſe gliſſa ſur

les pas de la jeune Fille, que le calme de la nuit avoit attirée dans le ſein d'un berceau & qui repoſoit ſur un lit de gazon. S'étant approché du berceau ſans être remarqué, un zéphir du ſoir lui rapporta ces paroles que la Belle prononça dans un doux raviſſement :

Que tu es délicieux, calme de mon cœur, & vous qui l'interrompez avec tant de charmes, horreurs chéries, terreurs agréables de la nuit & de la ſolitude, vous qui enfantiez les plus belles eſpérances.... Que mon ame ſent avec force la nobleſſe de ſon être! Quelle ſatisfaction divine, ô innocence, tu verſes dans mon cœur! libre des agitations des deſirs, je jette des regards ſatisfaits ſur ces jours d'or que m'amene l'amour, l'auguſte amour, ſouverain de mes vertus, & qui couronnera tous mes vœux! Quelle ſera ma félicité quand mon ami, dont la nobleſſe du cœur me l'annonce comme ma tendreſſe le ſouhaite, quand il ſe proſternera avec moi, pour te louer, ô Providence, & quand enſuite, nous élevant ſur les aîles de notre amour juſqu'à l'amour de la Divinité, il oubliera dans la plénitude de la beauté ces mortels & foibles attraits, dont ſans doute il eſt trop épris! Avec quels élans de la joie la plus pure, dont la foible image m'enchante

déjà, je me précipiterai alors dans ses bras,&, panchée sur son sein, je t'exalterai, ô amour!

Lysandre entend l'expression libre de la plus belle innocence & de l'amour le plus tendre; il en est ému, il tremble, sa résolution chancele.... Mais bientôt l'emportement funeste de son ame ôte aux mouvemens honnêtes de la nature leur foible impression. Rempli de pensées flatteuses, il s'approche doucement du berceau, où l'aimable Mélinde soupçonnoit si peu le malheur dont elle étoit ménacée, & le méchant se dit ainsi en lui-même : Que dans cet instant son cœur est attendri! Certainement elle sent l'influence de la nature, elle respire la volupté. Ce calme profond, ces ombres favorables, cet air frais & embaumé, ces accens mélancoliques du Rossignol qui fait resonner ce bocage de ses plaintes amoureuses.... certainement tout cela fait impression sur son cœur sensible qui n'aspire qu'à des plaisirs inconnus.... Que je serois insensé si par une fausse délicatesse, je laissois échapper un bonheur que la fortune ne m'offrira peut-être jamais?... comme elle est belle dans ces atours négligés! l'imagination dans son plus vif enthousiasme a-t-elle jamais rien enfanté de plus accompli! O Mélinde, à qui est-ce que ton aspect n'inspireroit

pas de l'audace? Te voilà dans une attitude, comme si ton cœur desiroit quelque chose dont la timidité de ton ame n'ose pas s'avouer la pensée.

A ces mots le vicieux Lysandre, transporté de joie & enivré d'espérance, s'approche de Mélinde.... Elle ne le voit point, mais le son de sa voix la retire de l'assoupissement où ses pensées l'ont plongées. Elle l'entend, & toute tremblante, elle leve la tête. Mais quelle est sa surprise de voir Lysandre se précipiter vers elle dans l'ivresse de la volupté.... Tout-à-coup la crainte, l'espérance, la tendresse & l'horreur font frissonner son cœur irrésolu. Elle laisse tomber sur lui un regard si touchant qu'il auroit dû inspirer des sentimens de vertu à l'ame la plus dépravée. Mais Lysandre ne voit en elle qu'un objet qui l'enflâme encore davantage; il ne songe qu'à profiter de la tendresse & du trouble de la jeune Fille. Animé d'un feu qui l'épouvante, il lui parle d'attraits, de flâmes, de plaisirs des Dieux, des faveurs de la nuit qui prête son ombre aux Amans, de doux transports, & de tout ce que l'emportement de la passion, à qui on donne le saint nom de l'amour, fait exhaler d'extravagances pour étourdir l'innocence ingénue.

Dans sa perplexité elle veut fuir, bien

que

que ses yeux, les témoins de sa foiblesse, excitent l'impétueux Lysandre à de plus grandes témérités. Mais lorsqu'il veut la serrer dans ses bras, elle s'en arrache avec force; son insolence lui remplit le cœur d'horreur, l'amour expire tout-à-coup, elle sent l'ascendant de la vertu. Elle veut lui reprocher son crime & lui marquer son indignation; mais rien ne peut l'effrayer. Il regarde sa colere comme celle qu'affectent les femmes du monde lorsqu'elles punissent la témérité d'un Jeune-homme. Elle ne voit plus d'autre salut que d'exciter sa compassion par des prieres & par des larmes. Dans sa détresse, elle se précipite à ses pieds, elle leve ses bras de lis, & d'une voix touchante, elle dit:

« Au nom de ces pleurs, au nom de l'ardeur dont mon cœur sincere a été embrâsé pour toi; au nom de l'espérance dont tu m'as fait décheoir dans un instant pour me plonger dans une nuit d'horreur, rentre en toi-même, Lysandre, & pour prix de ma tendresse, ne cherche point à me rendre malheureuse pour toujours.... Ah ne punis pas la foiblesse de mon cœur, trop peu sur ses gardes, de ce cœur qui croyoit le tien sincere & qui préféreroit mille morts au malheur que tu lui prépares. Hélas, au nom des larmes que j'ai versées, lorsque, remplie des sentimens

» de mon amour, je t'ai montré toute ma » tendresse.... Mais que dis-je? des larmes! » peuvent-elles te toucher? ah tu ne m'as » jamais aimé. Cruel, quel repos tu as en- » levé à ce cœur qui étoit heureux avant de » te connoître?... Je ne formois point de » vœux qui troublassent la sérénité de mon » cœur; le Ciel étoit l'unique objet de mes » tendres desirs. Ah, pourquoi t'ai-je vu? » pourquoi m'as-tu fais connoître l'amour » sous un aspect si ravissant! l'amour trom- » peur qui ne me montroit que des jardins » de délices, pour m'abandonner mainte- » nant dans cet affreux désert! Ah laisse-toi » toucher par ces larmes sinceres! mon mal- » heur peut-il te rendre heureux! Pour le » plaisir d'un instant veux-tu me perdre pour » toujours? Un jour viendra, Lysandre! » une heure, un instant qui prononcera l'ar- » rêt à ton ame!... Ah songe, si ton cœur » est inaccessible à mes prieres, songe avec » quelle terreur l'ombre plaintive de Mé- » linde, que tu n'as déja rendue que trop » malheureuse, saisira à la mort ta con- » science bourrelée! Ah! que les soupirs que » tu aurois méprisés, exciteroient alors de » troubles dans ton ame!... Il est un Dieu, » Lysandre, il est un Juge, qui recompense » la vertu & qui chatie le vice! L'éternité » existe! D'un souffle la mort dissipera un

» jour à tes yeux la vapeur des passions.
» Alors le vertige des plaisirs s'évanouira....
» Arrivé aux portes de l'Eternité, tu jetteras
» tes regards sur tes jours passés, & le dé-
» sespoir saisira ton ame! O combien mé-
» prisables te paroîtront alors les vœux qui
» dans ton ivresse te sembloient mériter de
» leur sacrifier l'honneur, la vertu & l'in-
» nocence de Mélinde! Refrene tes desirs,
» Lysandre, laisse l'infortunée Mélinde se
» confiner dans un retraite inconnue, pour
» y déplorer la vanité de ses espérances. Peut-
» être qu'à la fin mes pleurs effaceront les
» tristes images de mon fatal amour trop
» profondément gravées dans mon cœur!....
» Et toi, Lysandre, oublie la déplorable
» Mélinde, oublie avec quelle tendresse elle
» t'a aimé; oublie aussi, s'il est possible, la
» barbare recompense que tu destinois à
» l'amour le plus fidele».

Elle dit. Il éclate de ses yeux, à travers des nuages de larmes, une douce majesté qui épouvante le coupable. Frappé de surprise, couvert de confusion, il sent la sublimité de la vertu, il sent la bassesse du vice. Mais avant de pouvoir se remettre de l'excès de son trouble, Mélinde avoit pris la fuite. Il l'appelle vainement par des cris plaintifs. Elle se hâte de gagner son hum-

ble demeure pour lui confier sans contrainte ses soupirs & ses pleurs.

Lysandre, vivement touché de cette scène, des grâces de Mélinde, & de ses discours dont les tristes accens frappoient sans cesse son oreille, voulut, à la vérité, pour effacer son crime, dont l'image le poursuivoit par-tout, la prendre pour son épouse. Mélinde fut sourde à sa demande; envain la Sœur de Lysandre fit tous ses efforts pour la toucher; envain il pleure aux pieds de Mélinde : inflexible aux larmes & aux raisonnemens, elle prit la résolution de passer le reste de ses jours dans une cellule, pour ne plus s'occuper qu'aux méditations de l'Eternité, & pour ne plus consacrer qu'au Ciel les penchans de son cœur.



ILPHIS ET ZULIE,

Petite Piece en un Acte.

Le ſujet de cette Piece eſt tiré d'un Conte de *Wieland*, intitulé : *Zemin & Gulhindy ;* l'Auteur qui a jugé à propos de garder l'anonyme, a bien voulu me la communiquer pour l'inſérer dans mon Recueil.

PERSONNAGES.

ILPHIS.

ZULIE.

SYRMA, Nymphe de la Cour de Firnaz, destinée à veiller sur l'éducation de Zulie.

FIRNAZ, Roi des Génies.

La Scene est dans les jardins enchantés du Palais de Firnaz.

ILPHIS ET ZULIE.

SCENE I.

ZULIE seule, entrant en rêvant, tenant un Livre à la main.

EN VAIN, lieux enchantés, vous offrez à mes yeux mille charmes; envain Firnaz, ce génie bienfaisant, dont dépend mon destin, par la variété de mes études, fait accroître le nombre de mes plaisirs. Zulie n'est plus la même. Un ennui secret se répand sur mes jours : mon cœur inquiet, étonné, semble chercher un bien qui lui est inconnu. Mon ame plus élevée, plus sensible, semble être destinée à des occupations plus grandes & plus nobles. L'amitié même de Syrma, semble ne plus me suffire; vainement je m'efforce à trouver dans sa tendresse, ce contentement sans mélange dont je ne puis jouir. Je ne rencontre point en elle cette vivacité de sentiment que j'y voudrois trouver. Au milieu du bonheur dont je jouis, il semble que j'aurois à former quelques plaintes, & cependant j'ignore de quoi me plaindre. D'où vient, quand je me

promene dans les bois, pendant le calme de la nuit, les tendres chants du rossignol, m'inspirent-ils malgré moi une mélancolie secrete & douce? Pourquoi fuir la société de mes compagnes? pourquoi préférer à leurs jeux innoçens, la solitude des bois les plus écartés? Hélas.... je me cherche, & je ne me connois plus! Efforçons-nous à dissiper le trouble qui m'agite: lisons, & retrouvons, s'il se peut, dans l'étude, le calme que mon cœur a perdu. (*Elle s'asseoit sur un siege de gazon & lit.*)



SCENE II.

SYRMA & ZULIE.

Zulie (*levant les yeux, & l'appercevant*)

AH, c'est vous ma chere Syrma!

Syrma. Vous m'aviez inquiétée, j'ignorois où vous aviez porté vos pas. Pourquoi, Zulie, vous séparer si promptement de nous?

Zulie. Pour être plus à moi-même, j'étois venue lire en ces lieux.

Syrma. Non, Zulie, je pénetre dans votre cœur, & j'y vois....

Zulie. Eh! quoi donc, ma Bonne?

Syrma. J'y vois un embarras secret que vous cherchez à me cacher.

Zulie. Moi, Syrma! & qui pourroit le causer?

Syrma. Vous ne me l'avez pas dit : mais je croyois plus mériter votre confiance. Quoi, Zulie, vous avez des chagrins que vous voulez me taire? quelle injustice! Ignorez-vous l'intérêt que mon cœur prend à vous? Pourquoi me traiter avec tant de cruauté? que peut-il vous manquer? que pouvez-vous desirer? parlez!

Zulie. Hélas, je ne le sais pas moi-même. Jusqu'ici votre tendre amitié me tenoit lieu de tout; je ne croyois pas qu'il pût exister d'autres plaisirs que ceux dont on jouit dans ces lieux. Mes études, vos entretiens, ceux du Génie, les yeux de mes compagnes, nos promenades, nos amusemens champêtres, divisoient mes momens, & les faisoient écouler avec rapidité. Depuis quelque tems, sombre & mélancolique, je m'accuse moi-même. Mon imagination plus vive se forme mille idées chimériques : mille desirs que je ne connois pas, s'élevent dans mon cœur. Mon ame ne trouve plus de repos dans un sommeil doux & paisible : mes songes ne m'offrent plus les objets dont je me suis occupée le jour, ou les projets que j'ai conçus pour la journée suivante. Ils n'offrent plus à mon esprit que des êtres inconnus, dont la présence m'enchante, dont la

perte m'accable. Eh! ma tendre amie, que cet aveu ne vous irrite point! oui, je vous aime, je vous aimerai toujours : mais, s'il se peut, faites-moi connoître d'où vient ce changement en moi? dites-moi, pourquoi je ne suis plus la même?

Syrma. Eh! puis-je développer en vous un sentiment que votre cœur ignore? Tâchez, ma chere Zulie, de vous arracher à cette tristesse involontaire; retournez plus tranquille dans votre appartement, reprenez vos occupations : le Génie qui vous aime, ne souffrira point que ce trouble secret nuise au bonheur de votre vie; déguisez-le, s'il se peut, à vous-même, & soyez contente de la tendresse de Syrma.

Zulie. Ah! ma Bonne, je me crains, je crains d'approfondir le secret de mon cœur. Eh quoi! ces sentimens de vertu que m'avoit inspiré Firnaz, qui faisoient ressentir à mon ame une satisfaction si pure, commenceroient-ils déjà à perdre de leur force? Aurois-je perdu mon innocence & ma tranquillité! Ma Bonne, daignez encore me rassurer : pourquoi le bonheur de vous plaire ne semble-t-il plus me suffire? pourquoi, plus occupée du soin de me parer, trouvé-je du plaisir à contempler mon visage dans le cristal d'une onde pure? à assortir à mon teint les couleurs les plus variées des fleurs?

pourquoi, en me voyant, me demandé-je en secret à moi-même, pour qui sont les appas qui frappent ma vue? pourquoi, enchantée de me trouver si belle, me plaigné-je de ne vous avoir jamais entendu admirer ma beauté? enfin pourquoi me semble-t-il qu'il existe dans la nature quelqu'autre être que Syrma, avec qui le Ciel m'a destinée à vivre? Quel est le plaisir que je trouve à m'occuper de cette idée confuse, & la peine que j'éprouve lorsqu'il faut m'en distraire! Ma Bonne, cachez bien à Firnaz l'aveu que vous venez de m'arracher! Peut-être en seroit-il irrité, peut-être.... il s'avance! Ciel, s'il m'eût entendue! Je crains de rencontrer ses yeux, mon embarras décéleroit le trouble qui m'agite; j'aime mieux l'éviter. Ma chere Syrma, demeurez avec lui.



SCENE III.

FIRNAZ & SYRMA.

Syrma. AH! Firnaz, jamais votre présence ne nous fut si nécessaire! Bientôt mes tendres soins ne suffiront plus à Zulie; une agitation inconnue trouble la paix de son ame, & la jette malgré elle dans une mélancolie dont les suites pourroient être fâ-

cheuses. Elle perd chaque jour sa gaîeté & son enjouement ; les sciences ne suffisent plus pour remplir tous ses momens ; enfin ce changement en elle, m'inquiette & m'effraie. Ne sauriez-vous trouver quelques moyens pour m'aider à l'en arracher ?

Firnaz. Nous sommes seuls : apprenez tout. C'est moi qui inspire à Zulie ces sentimens secrets dont elle & vous, vous ignorez la cause. Caché dans un bosquet, j'entendois tous ses discours, & je m'applaudissois de mes succès. Vous savez qu'elle avoit à peine atteint l'âge de huit ans, que je l'arrachai des bras de sa mere, & la transportai dans ce palais, où je l'ai confiée à vos soins. Pour remplir mes projets, je lui fis donner l'éducation la plus brillante, & je l'instruisis moi-même des sciences les plus élevées & les moins à la portée de son sexe. Son esprit, sa pénétration, m'attacherent à elle. Ce n'est pas tout : je voulus m'efforcer à rendre son ame aussi parfaite que l'étoit son génie. J'y réussis : Zulie, aux charmes les plus séduisans, à l'esprit le plus orné, joint encore le naturel le plus heureux. Je défendis sur-tout que l'on ne prononçât jamais devant elle le nom de l'amour : je voulois que son cœur innocent & pur ne connût que l'expression d'une vive amitié. Mais il est tems enfin,

qu'en faisant le bonheur d'un Etre aussi vertueux qu'elle, elle jouisse de la douce satisfaction d'aimer & d'être aimée. Au moment qu'elle reçut le jour, naquit un fils au Prince voisin des états de son pere : dès ce même instant, je conçus le dessein de les former tous deux pour mériter de régner un jour sur deux peuples que je chéris. Je fis élever Ilphis loin du bruit de la cour, dans un autre palais, soumis à ma puissance. Là, je pris soin de ne le faire entourer que par les Génies les plus sages & les plus éclairés, dont les leçons ne respirant que l'honnête & l'utile, pussent lui inspirer l'amour de la vertu & de l'humanité. Je ne négligeai rien pour le rendre digne de Zulie : Un air noble, un port majestueux, un son de voix touchant & sonore, les grâces de l'esprit, jointes à l'élévation de l'ame, les talens agréables, unis aux exercices les plus mâles & les plus pénibles, tout en lui est l'image d'un jeune Héros, destiné à faire le bonheur du monde. Son ame sensible & tendre, s'est attachée, sans réserve au jeune Sittim, celui des jeunes gens de son âge dont l'esprit & le caractere sont plus faits pour son cœur. Jusqu'à présent, heureux dans cette union, il n'a pas cru qu'il existoit des sentimens plus vifs. Mais l'amour a ses droits : c'étoit assez long-tems lui

cacher ſes douceurs. J'ai gliſſé dans ſon cœur un deſir ſecret qui lui fait trouver plus de vide dans la tendreſſe de Sittim ; & cette nuit, j'ai ſu peindre à ſon imagination troublée l'image de Zulie. Enchanté de cet objet nouveau dont il ne s'étoit encore formé que des idées vagues, interdit, égaré, il ſuit par-tout cette vaine image, qui ſemble le fuir, & qui, par le pouvoir de mon art, doit bientôt l'amener dans ces lieux. Je prendrai ſoin que Zulie, conduite par le même deſir, le trouve auſſi dans ce jardin, & qu'endormie ſur ce lit de gazon, les traits de ſon amant ſe peignent à ſes yeux dans un ſonge enchanteur. Mais je le vois qui porte ici ſes pas : dérobez-vous à ſa vue. Allez, Syrma, retournez voir Zulie ; je vais entretenir Ilphis ; mais que ſur-tout Zulie ne nous rencontre point enſemble !



SCENE IV.

ILPHIS & FIRNAZ.

Ilphis (arrivant avec précipitation, & ne voyant pas d'abord Firnaz) Où vais-je ?... où m'égaré-je ? où trouverai-je cet objet charmant dont l'image s'eſt offert à mes ſens enchantés ! Cruel réveil ! hélas, faut-il

que ton retour détruise mon bonheur! Non, jamais mon cœur n'a ressenti une émotion si vive! non jamais la présence de Sittim n'excita dans mon ame un tel ravissement! Quelle beauté! quels regards! quel feu!... Mais quoi, le Génie en ces lieux!... Ah! Firnaz, je tombe à vos genoux, j'implore votre puissance! si vous m'aimez, montrez-moi cet objet que j'adore! faites qu'il s'offre à mes yeux avec les mêmes attraits....

Firnaz. Quel transport vous égare? quel objet? que voulez-vous dire?

Ilphis. Hélas! je le vois trop, un être si beau ne peut être l'ouvrage de la nature! l'imagination seule peut enfanter de tels miracles. Si vous saviez!... ah! Firnaz, qu'elle est belle! Ce matin, agité par diverses pensées, & ne pouvant goûter les douceurs du repos, je m'échappai d'auprès de Sittim, & j'allai dans les bois qui sont près du palais. Le lever de l'aurore, la fraîcheur de l'air qui commençoit à s'embaumer de l'odeur des fleurs nouvellement écloses, les premiers chants des oiseaux, le gazon reparé d'une verdure plus fraîche, tout sembloit malgré moi, m'inviter au sommeil. Je m'assis sous un myrthe touffu, je m'endormis: aussi-tôt je crus voir s'approcher de moi un Etre tel qu'il ne s'en est pas encore présenté à ma vue; une taille

élégante & déliée, une démarche noble; les plus beaux cheveux, le teint le plus animé, des yeux!... ah quels yeux!... Enchanté, mais surpris, je fais un cris d'admiration, je m'approche; un mouvement involontaire me précipite à ses genoux. Un coloris plus vif semble alors animer son visage; je prens une de ses mains, je la baise avec transport; j'allois lui parler, tout-à coup elle disparoit. Je m'éveille, & désolé, je me trouve sans elle au pied de l'arbre où le sommeil m'avoit surpris. Depuis ce moment, je ne me connois plus; je la demande à tout ce que je vois. Mon esprit égaré ne peut plus s'occuper que de son trouble; je marche sans savoir où diriger mes pas; je cherche, je gémis. Firnaz, prenez pitié de mon état cruel: présentez à mes yeux l'objet dont je suis enchanté.

Firnaz. Eh comment puis-je réaliser une illusion qui n'est que l'effet des erreurs du sommeil? Retournez vers Sittim: près de lui vos ennuis vont disparoître. Allez, son amitié pourroit justement s'offenser de cette inconstance qui n'est point faite pour votre cœur. Eh! que pouvez-vous desirer? Firnaz vous aime, il veille sur vous, il vous a choisi lui-même un ami digne de vous: tout prévient vos souhaits. Votre esprit docile

ſe prête à mes leçons, elles ne tendent qu'à vous rendre meilleur & plus fortuné. Que vous faut-il de plus?

Ilphis. Généreux Firnaz, Ilphis ne peut vous rien cacher! Chaque jour je me reproche à moi-même le changement étrange que j'apperçois en moi. Mon cœur qu'occupoient uniquement les leçons des Sages que j'honore, & l'amitié de Sittim, ſemble languir dans une inaction dont je ne ſuis point maître; des ſentimens confus s'élevent dans mon ame & troublent ſon repos. Inquiet, & cherchant ſans ceſſe, ſans pouvoir définir ce que je cherche, je me dérobe à mon ami, & je cours m'enfoncer dans les bois les plus épais, les plus impénétrables à la lumiere du jour. Là je ſuis, ſans en être diſtrait, le nouveau penchant qui m'agite; je m'efforce envain à pénétrer les replis ſecrets de mon cœur, mais je n'y trouve qu'un labyrinthe où mon eſprit s'égare. Quelquefois je me dis à moi-même: non, ce ne peut-être envain que j'éprouve des deſirs! ils m'annoncent ſans doute un bonheur plus grand que celui dont j'ai toujours joui. Pourquoi ſouhaité-je d'être encore plus tendrement aimé de Sittim que je ne le ſuis, & pourquoi cependant mon cœur, refroidi à ſa vue, ſemble-t-il me dire que ce n'eſt pas encore là l'objet du pen-

chant qui m'entraîne? Occupé, agité par ces divers mouvemens, mon imagination séduite, se formoit un Etre, tel à-peu-près que celui qui causoit les desirs de mon cœur. Eperdu, je me plaisois à l'orner des charmes les plus séduisans, pour former ses attraits, & pour les embellir de tout ce que la nature a pu produire de plus enchanteur. Je rassemblois les beautés diverses qu'elle répand sur-tout ce qu'elle crée, j'animois ses belles joues du tendre éclat de la rose, je relevois son sein de la blancheur du lis, je prêtois à sa voix les accens du rossignol mélodieux. Frappé de ce prestige divin, je retournois vers Sittim, & je voyois avec douleur que sa vue chérie ne causoit point à mon cœur une sensation aussi vive. Enfin, ce matin, tout rempli de cette image, quand je m'abandonnois avec joie aux douceurs du sommeil, tout-à-coup cet être inconnu s'est offert à moi, mais plus beau mille fois que tout ce que mes sens s'étoient jamais formé. Hélas! mon bonheur étoit trop grand pour ne pas être une illusion! je vois quelle est mon erreur, je la sens; n'importe, ma raison séduite, enivrée de cet objet, ne peut voir & ne chercher que lui. Il semble que cette image m'ait guidé dans ces lieux : je les parcours avec transport, un charme invo-

lontaire semble m'y retenir. Ah! Firnaz, s'ils sont aussi sous votre puissance, souffrez qu'Ilphis y demeure encore quelque tems! laissez-moi, errant dans ces bosquets, y trouver, si je puis, le calme & le repos.

Firnaz. Ce palais est à moi; vous pouvez, cher Ilphis, le voir en liberté. Allez, parcourez ces jardins! soyez tranquille! vous n'aurez pas long-tems à vous plaindre de Firnaz.



SCENE V.

FIRNAZ, seul.

CHERS enfans que j'aime! oui, vous allez bientôt jouir du plaisir de vous voir & du bonheur de vous adorer. Zulie approche, je vais appesantir ses yeux, & les forcer de céder au sommeil, tandis qu'un songe va lui tracer l'image de son amant. Elle rêve, & ne me voit point: mettons-nous à l'écart & jouissons de leur surprise.



SCENE VI.

ZULIE, seule.

RIEN ne peut m'arracher à la rêverie qui m'accable; Syrma, & mes compagnes

veulent envain m'en diſtraire. Rien ne me plaît : mon cœur n'a jamais éprouvé une agitation ſi cruelle. Je ne ſais, l'inquiétude, l'ennui, la chaleur du jour, tout ſemble m'inviter à prendre du repos. Profitons du moment où Syrma me laiſſe en liberté, & dormons ſur ce lit de gazon! (*Elle ſe couche ſur un lit de gazon & s'endort.*)

SCENE VII.

ILPHIS & ZULIE.

Ilphis. (*ſans appercevoir Zulie*) JE ne ſais : une joie ſecrete ſe répand dans mon ame. Malgré moi je tourne ici mes pas; la nature ſemble ici plus riante & plus animée. Beaux lieux, que n'offrez-vous, à mes regards avides, l'objet charmant dont mon cœur eſt épris! (*Il ſe promene.*) Que cet air eſt pur, quelle tranquillité profonde regne dans ce ſéjour! que je m'y plais! (*En s'approchant du lit de gazon, il apperçoit Zulie.*) Que vois-je! eſt-ce une illuſion, eſt-ce un ſonge! Oh! mes yeux, me tromperiez vous?... N'eſt-ce pas là le même objet qui ce matin.... Trop heureux Ilphis!... Oui, c'eſt lui, tu n'en peux plus douter.... Ah.... je ne ſuis pas maître des tranſports que je ſens, je tombe à ſes genoux! (*Il ſe*

met aux genoux de Zulie, & lui prend la main) Vents, pour quelques instans encore retenez votre haleine! sommeil, verse encore tes pavots sur ses paupieres appesanties, laissez-moi la voir & l'admirer en silence! Dieux, qu'elle est belle! Non, jamais, Sittim, ta vue ne m'a causé un tel ravissement! Auprès d'elle mon cœur satisfait & content, ne forme plus de desirs. Puissant Firnaz, oui, c'est à toi que je dois mon bonheur: quelle seroit ma joie, si aux charmes de la figure, cet objet qui m'enchante, joignoit encore la sensibilité de l'ame! si ce cher objet n'étoit créé que pour moi! si dans ses regards, je voyois briller ces feux, ces desirs que j'éprouve!... Insensé, quel nouveau souhait osé-je encore former! Firnaz, pardonnez, mon ame est trop émue pour écouter la voix de la raison! Mais quoi!... une agitation secrete semble se peindre sur son beau visage! Dieux, se pourroit-il!... seroit-elle sensible!... Je tremble.... ses yeux semblent prêts à s'ouvrir.... je ne sais.... je crains de l'offenser, si je reste à ses pieds, & cependant.... Ilphis ne peut s'éloigner d'elle....

Zulie (*parlant, toujours endormie*) Un charme inconcevable me séduit & m'arrête: ah, rien n'est égal au plaisir que je sens!

Ilphis. Qu'entens-je!... n'est-ce pas le son de sa voix?...

Zulie (s'éveillant sans voir d'abord Ilphis) Trop douce illusion, pourquoi me fuyez-vous? *(tournant les yeux & appercevant Ilphis)* Ciel!... me trompé-je!... c'est lui dont un songe.... Arrachons-nous à ce prestige, fuyons.... *(Elle veut se lever, elle retombe assise sur le lit de gazon.)* Hélas! je ne le puis! *Ils se regardent tous les deux un moment.)*

Ilphis, (toujours aux genoux de Zulie & lui tenant la main, fixe sur elle des regards enchantés. Un tendre embarras se peint sur le front de Zulie; elle n'ose rencontrer les yeux d'Ilphis.) Etre, vers lequel un penchant impérieux semble attirer mon cœur, pourquoi me fuir, pourquoi vouloir te dérober à mes transports? de quel nom te nommerai-je? toi, chef-d'œuvre de la nature! Non, tu n'es point sortie du sein de la terre, tes beaux yeux semblent être animés des rayons du soleil; la fraîcheur de ton teint, l'emporte sur celle des plus brillantes fleurs. Si tu pouvois sentir quels enchantemens causent ta vue, quelle douceur inexprimable l'on goûte en ta présence! Oui, tu es celle que mon cœur agité demandoit à toute la nature! C'est toi, je sens à ta vue renaître dans mon ame cette paix, cette joie qui me fuyoit depuis long-tems. Que je t'aime!.. que je suis heureux près de toi!...Mais quoi! tes regards timides

n'osent encore se tourner sur celui qui t'adore! ah, ne mévites point, songes plutôt que tu es devenu nécessaire au bien de ma vie! Oui, je le sens, sans toi je ne pourrois plus vivre! Regarde-moi, laisse-moi lire mon destin dans tes yeux!

Zulie (jette sur Ilphis un regard tremblant; elle baisse aussitôt la vue. Eh! comment pourrois-je te fuir? Etonnée, éperdue, je ne puis définir le trouble de mon ame: ton aspect, tes regards, ta voix tout en toi m'enchante & me confond, cher objet..... quoi!... seroit-il bien vrai?... je pourrois être à toi,.,. je pourrois!... Il semble qu'auprès de toi je respire un autre air; il semble que toute la nature soit d'accord avec moi pour te contempler & pour t'admirer. Qui es-tu?... d'où viens-tu?... quelle contrée ta donné la naissance? Ne puis-je.... Mais Firnaz s'avance dans ces lieux. Ah ciel, que va-t-il dire? Levons-nous: implore avec moi ses bontés. Hélas, fais, s'il se peut, que nous ne soyons point séparés!



SCENE DERNIERE.

FIRMAZ, ILPHIS, ZULIE.

Firnaz. NE craignez rien, mes enfans! loin de vouloir vous désunir, Fir-

naz vient assurer votre bonheur. Apprenez que c'est moi dont les soins vous formoient l'un pour l'utre. Si vous brûlez d'un violent & pur amour, si tous vos vœux tendent à être unis, jeunes & fortunés amans, c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre; il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mes chers enfans, que votre bonheur mutuel soit le centre où se réunissent tous vos vœux : mais que l'humanité vous apprenne à detourner une partie de ce bonheur sur le peuple qui va bientôt se voir confié à vos soins paternels! Aimez-vous, aimez vos sujets, soyez toujours vertueux! Firnaz ne vous abandonnera jamais. (*Ils se jettent tous les deux à ses pieds*) Levez-vous, venez faire part de votre joie, vous Zulie à Syrma, vous Ilphis à Sittim, & je vous conduirai dans les lieux qui doivent se soumettre à votre obéissance. Donnez-vous la main : suivez-moi, mes enfans, l'Amour & la Vertu, voilà vos Génies tutelaires.

FIN du Tome premier.







